



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

HD WIDENER



HW TQLA 6

WID-LC

BL50 .B76 x

Lettres a mon frere sur mes croyanc

Widener

AEK2778



3 2044 002 668 267

LETTRES A MON FRÈRE

SUR

MES CROYANCES

RELIGIEUSES ET SOCIALES

PAR

MATH. BRIANCOURT

AUTEUR DE L'ORGANISATION DU TRAVAIL ET DE VISITE AU PHALANSTÈRE

Nous croyons aussi nous autres, et c'est aussi
pourquoi nous parlons.

SAINT PAUL AUX CORINTHIENS.

Prix : fr. 3-50

PARIS

LIBRAIRIE DES SCIENCES SOCIALES

NOIROT & C^e

Rue des Saints-Pères, 13

1868

The
Joseph
Buttinger
Collection

on
Vietnam

Harvard
College
Library

LETTRES A MON FRÈRE

SUR MES

CRÓYANCES RELIGIEUSES

ET SOCIALES

TOUS DROITS RÉSERVÉS.

Bruxelles. — Imp. de V° Parent et Fils.

268/L

LETTRES A MON FRÈRE

SUR

MES CROYANCES

RELIGIEUSES ET SOCIALES

PAR

MATH. BRIANCOURT

AUTEUR DE L'ORGANISATION DU TRAVAIL ET DE VISITE AU PHALANSTÈRE

Nous croyons aussi nous autres, et c'est aussi
pourquoi nous parlons.

SAINT PAUL AUX CORINTHIENS.



PARIS

LIBRAIRIE DES SCIENCES SOCIALES

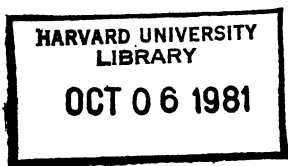
NOIROT & C^e

Rue des Saints-Pères, 13

1868

WID-LC
BL
50
.B76
X

73*407



AU LECTEUR.

Lecteur ! quelle que soit votre religion, si vous avez une foi vive, arrêtez-vous ici : Ce livre ne vous est pas destiné ; sa lecture vous serait inutile, sinon nuisible. Dieu me garde d'ébranler une conviction sincère ! Dieu me garde d'enlever à une âme honnête la plus douce, la plus efficace des consolations dans les peines ! Mais, au contraire, si, tout en éprouvant le besoin de croire, vous avez, comme je l'ai eu, le malheur d'être incrédule, parce que vous avez vainement cherché une religion qui satisfait aux exigences de votre raison, lecteur que le doute fatigue, je vous apporte le remède auquel je dois ma guérison. Lisez ces pages où j'expose avec franchise mes croyances actuelles et les bases sur lesquelles elles reposent ; lisez-les avec attention :

c'est uniquement pour vous que je les ai écrites ; c'est à vous que je les offre. Puissent-elles rafraîchir votre esprit, réchauffer votre cœur, et faire passer en vous la foi, l'espérance et la charité qui m'ont mis la plume à la main.

LETTRES A MON FRÈRE

SUR MES

CROYANCES RELIGIEUSES

ET SOCIALES

1^{re} Lettre.

Tu ne comprends pas, me dis-tu cher Auguste, comment ton vieux camarade que tu vis longtemps chercher en vain des réponses acceptables aux grands problèmes qui firent souvent le sujet de nos entretiens, comment ce chercheur en proie à un doute involontaire durant de nombreuses années, soit arrivé à posséder une foi vive, et tu me pries de l'exposer mes croyances et les raisons sur lesquelles je les fonde. Je vais le faire avec la clarté et le laconisme dont je suis capable; mais à la condition que tu me liras sans parti pris, sans prévention favorable ou défavorable; je parlerai simplement et sans détour, tu m'écouteras comme si jamais tu n'avais arrêté la pensée sur les graves

sujets que nous allons étudier ensemble. Ceci convenu, j'entre en matière sans plus de préambule.

Quand les hommes se furent créé assez de loisirs pour pouvoir se livrer à la méditation, ils se demandèrent :

Qui leur avait donné la vie ?

Dans quel but ce présent leur avait été fait ?

Quel sort les attendait à la mort ?

Les réponses à ces trois importantes questions forment la base de toutes les religions, de tous les systèmes philosophiques. Si jusqu'ici les réponses furent incomplètes et insuffisantes, est-ce à dire pour cela qu'un voile impénétrable dérobera toujours au genre humain la connaissance des choses qu'il lui importe le plus de savoir ? Est-ce à dire que l'homme soit condamné à choisir éternellement entre des systèmes qui répondent imparfaitement aux exigences de sa raison, aux idées de grandeur, de bonté et de justice gravées dans son cœur ? Loin de le penser, je crois, au contraire, que, grâce aux moyens d'investigation qu'il a découverts, Fourier a donné des solutions satisfaisantes à ces problèmes ardues. Mon rôle se bornera donc à te dire les découvertes de ce puissant génie dont je suis l'humble disciple, et à t'en prouver la justesse selon la mesure de mes forces.

Voici la marche que je me propose de suivre, elle me paraît simple et naturelle :

D'abord je t'exposerai les deux grandes lois de la nature proclamées par Fourier et je m'efforcerai d'en démontrer l'existence;

Ensuite je chercherai, à l'aide de ces lois, à déterminer la fonction de l'humanité sur la terre, et la manière dont les hommes doivent combiner leurs efforts pour remplir cette fonction.

M'appuyant sur ces mêmes lois, je prouverai que nous ne mourons pas tout entier en descendant dans la tombe. Puis je tâcherai de découvrir quelle destinée nous est réservée au sortir de cette vie.

Enfin, après avoir démontré l'existence d'une intelligence organisatrice du monde, je hasarderai une conjecture sur son essence. En attendant les preuves que je te promets, tu me permettras, mon bon ami, de considérer comme admise par nous l'existence de cette suprême intelligence : la revue de la nature que nous allons passer nous montrera partout un art si parfait, des lois et des moyens si admirablement appropriés aux buts à atteindre, qu'il me serait bien difficile, je l'avoue, de ne pas proclamer à chaque instant l'intervention d'un sublime ouvrier dans l'arrangement des choses et l'organisation des êtres.

Comme je tiens à être concis, je reporterai à la suite de notre correspondance, sous forme de notes, les éclaircissements que je croirai nécessaires pour compléter ma pensée, mais qui, placés dans mes lettres, les allongeraient outre mesure et entraveraient la marche de mes démonstrations.

Pour rendre plus facile la lecture de ces lettres aux personnes peu familiarisées avec les mots nouveaux que je serai forcé d'employer, je ferai suivre les notes d'un petit dictionnaire explicatif.

2^e Lettre.

Comme l'enseignait Pythagore, il y a dans la nature trois principes, à savoir :

La matière, principe passif et mù,

L'attraction, principe actif et moteur,

L'intelligence, principe neutre et régulateur.

Je dis l'attraction principe moteur, parce qu'elle est, en effet, la cause de tout mouvement : que l'attraction soit anéantie, et la nature entière tombe dans une immobilité complète.

L'homme participe aux trois principes. Son corps appartient à la matière; les mobiles qui le font agir sont de véritables attractions, ce que j'espère te montrer bientôt; son intelligence est

cette puissance à l'aide de laquelle il règle le jeu de ses divers mobiles, cette force qui détermine le choix de sa volonté entre les attractions qui le sollicitent. C'est parce qu'il a reçu l'intelligence que l'homme mérite et démérite; qu'il se sent libre et responsable de l'usage qu'il fait de sa liberté : quand par malheur son intelligence l'abandonne, sa responsabilité cesse.

L'homme possède trois moyens de s'instruire corrélatifs aux trois principes dont il est formé :

Par les sens, notamment par ceux de l'ouïe et de la vue, il s'approprie les connaissances des autres hommes.

Par l'étude de soi-même, il apprend à se connaître, et ses attractions lui révèlent les rapports qui l'unissent aux autres hommes, aux choses et à Dieu.

En comparant et analysant les faits, son intelligence lui découvre les lois de la nature, et lui apprend à les utiliser à son profit.

Comme chacun de nous, l'humanité puise ses connaissances à trois sources analogues aux précédentes. Ces sources, je les nommerai *Révélation*s. Il y a donc pour moi trois espèces de révélations :

Les révélations du cœur ou de la conscience,

Les révélations de la nature ou de la science,

Les révélations du verbe.

J'appelle révélations du verbe les traditions religieuses que, depuis la plus haute antiquité, les hommes se transmettent de génération en génération, à l'aide de la parole et de l'écriture.

Si le genre humain n'est pas le jouet du hasard, si une providence veille sur lui, on doit croire *à priori* que ces trois espèces de révélations ne peuvent se contredire; j'espère te faire voir qu'elles marchent en effet d'accord.

Nous demanderons la solution des grands problèmes que nous nous sommes posés à ces trois sortes de révélation; elles ne joueront pas toutefois un rôle identique dans nos recherches: les révélations du cœur nous apprendront plus particulièrement les destinées présentes et futures de l'homme; les révélations de la nature nous dévoileront plus particulièrement l'existence de Dieu et ses attributs; les révélations du verbe serviront à confirmer les solutions données par les deux autres. Nous ne tiendrons pour démontrées que les solutions appuyées sur les trois espèces de révélations.

Lorsque ces trois révélations marchent d'accord, tout le monde croit parce que Dieu fit l'homme religieux, et qu'il n'y a pas de raison de douter; mais l'incrédulité surgit dès que les révélations du verbe se laissent devancer par les autres (1).

Tu me diras sans doute: les trois révélations

marchèrent peut-être de conserve durant les siècles d'ignorance; mais comment la chose serait-elle possible désormais, puisque les révélations du Verbe ne changent point, tandis que celles de la science grandissent incessamment? Voici ma réponse :

Il y a dans les traditions religieuses cette particularité fort remarquable et bien digne de réflexion, qu'elles donnent à leur origine les solutions vraies des grands problèmes posés à l'homme. Mais, beaucoup trop élevées pour les peuples enfants, ces solutions sont mises par eux en oubli ou réduites à des proportions plus en rapport avec leur développement intellectuel et moral. Un exemple me fera mieux comprendre.

Les Bracmanes se vantent d'avoir par écrit depuis cinq mille ans leur première loi sacrée, le Shasta dont voici le magnifique début : « Dieu est un : il a créé tout ; c'est une sphère parfaite sans commencement ni fin. Dieu conduit toute la création par une providence générale résultante d'un principe déterminé. Tu ne chercheras point à deviner l'essence et la nature de l'Éternel, ni par quelles lois il gouverne : une telle entreprise est vaine et criminelle ; c'est assez que jour et nuit tu contemples dans ses ouvrages sa sagesse, son pouvoir et sa bonté. »

Il serait difficile de donner de Dieu une idée plus sublime et l'on comprend aisément que pour le prier, les Indous durent le peindre sous des traits plus vulgaires. Le peuple fit plus, il le délaissa pour des dieux inférieurs : « On multiplia considérablement le nombre des divinités mâles et femelles, dit un auteur moderne, et chaque secte choisit parmi tous ces dieux un objet d'adoration spéciale ou même presque exclusif. » Un fait analogue se produisit chez les Hébreux. Leurs traditions proclament un Dieu créateur du ciel et de la terre. Or, cette puissance ineffable de former tout ce qui est donne de la suprême intelligence une idée si grande que le progrès des sciences ne parviendra jamais à la faire trouver trop petite. Ce Dieu « que nulle figure ne peut ni ne doit représenter » était beaucoup trop grand pour le peuple d'Israël. Dans l'espoir de le rendre acceptable aux masses, Moïse et ses successeurs le rapetissèrent ; mais en vain affirment-ils qu'aucun dieu n'est aussi près de son peuple que Jéhovah, puisqu'il habite l'arche d'alliance, et se promène la nuit au milieu du camp ; en vain assurent-ils qu'aucun ne protège aussi efficacement ses adorateurs, puisqu'il combat avec eux, les Israélites le trouvent encore trop grand, et se montrent toujours prêts à s'écrier comme leurs pères : « Faites-nous des dieux qui marchent

devant nous. » En vain prêta-t-on à l'Éternel les passions et les faiblesses des hommes; lui donnant pour attributs la violence, l'injustice, le caprice, la jalousie, l'amour des présents et des holocaustes, toutes choses considérées par les peuples barbares comme des caractères inhérents au pouvoir suprême, les Juifs le trouvent toujours trop grand; il leur faut des divinités qu'on puisse peindre aux yeux; aussi les vit-on pendant plus de huit cents ans adorer les idoles, placer dans le temple même du Seigneur les images du soleil, des astres, de Chamas, de Baal, etc., et brûler leurs propres enfants sur les autels de ces dieux étrangers.

Cette conduite des Hébreux n'a rien qui doive surprendre : les hommes acceptent les traditions si elles concordent avec le développement de leur intelligence, sinon ils les amoindrissent ou les rejettent. Existe-t-il aujourd'hui un peuple auquel le Dieu du Shasta ou de la Genèse puisse suffire? Non apparemment, puisque tous adressent leurs prières à des êtres inférieurs à lui.

Sans doute il se trouva parmi les Israélites des hommes supérieurs qui ne cessèrent de prêcher le Dieu suprême, le Dieu unique, comme en font foi divers passages des Écritures, notamment des psaumes. Devenu le Dieu des chrétiens, Jéhovah grandit quelque peu, grâce aux découvertes scien-

tifiques et au développement de la civilisation, mais il resta toutefois bien petit encore pour la majorité des hommes qui continuent à adorer le Dieu colère et jaloux, le Dieu fort dans les combats. Les chrétiens éclairés se font, il est vrai, de l'intelligence souveraine une plus haute idée, et le R. P. Lacordaire, parlant devant un auditoire d'élite, ne craignait pas de s'exprimer en ces termes : « Dieu est la plénitude de la substance, la plénitude de la force, la plénitude de la loi ; il est la substance infinie, la force absolue, la loi éternelle. Il est vrai, présentement il nous cache sa substance. » Certes, à ce portrait, il serait difficile de reconnaître Jéhovah discutant familièrement avec Moïse, et causant « face à face avec lui, ainsi qu'un ami a l'habitude de le faire avec son ami. »

Tu le vois, mon cher Auguste, les hommes font toujours Dieu à leur taille, mais la science peut grandir indéfiniment sans exiger une idée plus haute de la Divinité que celle révélée par le Shasta et la Genèse. Et, comme le même prodige existe à l'égard des autres grandes vérités religieuses, — ainsi que nous le verrons en leur lieu, — tu comprends comment, en restant les mêmes, les révélations du Verbe peuvent concorder avec les autres révélations.

Est-il possible d'établir aujourd'hui un accord

désirable entre les trois espèces de révélations, autrement dit de donner des grands problèmes dont nous avons parlé des solutions acceptables par les personnes versées dans l'étude de la nature, par celles qui sont douées de sentiments moraux très-développés, et par les hommes de foi qui, avec Joseph de Maistre, voient « dans la révélation même des raisons de prévoir une révélation de la révélation? » Oui, je crois la chose possible et veux la tenter malgré ma faiblesse.

Des trois principes de la nature, la matière obéit en esclave aux attractions qui lui impriment le mouvement, et à l'intelligence qui ordonne l'arrangement de ses molécules dans leurs diverses agrégations. Si donc l'on connaissait la loi qui préside à la distribution des attractions, et celle suivie par l'intelligence pour organiser les êtres et ordonner les mouvements, bien des mystères seraient dévoilés : cela est incontestable. Eh bien ! Charles Fourier trouva ces lois suprêmes de la création ; et comme les problèmes dont je me propose de faire connaître les solutions données par cet homme de génie reposent sur ces lois, je vais commencer par les démontrer.

3^e Lettre.

Fourier formule en ces termes la loi qui régit le principe moteur : « Les attractions sont proportionnelles aux destinées. »

Cette formule est d'une exactitude rigoureuse *a priori* pour quiconque admet une intelligence créatrice ou organisatrice, puisqu'il serait souverainement absurde de supposer que le Tout-Puisant donnât des fonctions à remplir à ses créatures, et leur refusât les moyens de les accomplir. *A posteriori* la formule présente la même exactitude, car si toutes les créatures n'avaient pas reçu les instruments, les attractions et la dose d'intelligence nécessaires à l'accomplissement de leurs tâches, on ne verrait pas cette succession admirable et jamais interrompue des existences : la chaîne des êtres se briserait incessamment ou mieux, cette chaîne ne serait pas, et le chaos règnerait en maître dans le monde. La formule de Fourier pourrait donc, à la rigueur, se passer d'autre démonstration. Laisse-moi toutefois, cher ami, jeter un coup d'œil rapide sur les trois règnes de la nature, afin de reconnaître les attractions particulières à chacun d'eux,

et de nous convaincre de leur proportionnalité avec les fonctions des êtres dont ces règnes se composent. Nous commencerons par le règne minéral.

Toute molécule de matière obéit à une force mystérieuse nommée *attraction physique*. Sous l'empire de cette force les corps s'attirent en raison directe de leurs masses et en raison inverse des carrés de leurs distances. C'est l'attraction physique qui contraint les astres lancés dans l'espace à décrire des courbes autour de leurs pivots. Cette force se proportionne exactement aux convenances des êtres qui couvrent les astres. Si un changement tant soit peu considérable survenait dans son intensité, la création cesserait d'être ce qu'elle est. Que cette attraction devienne plus intense, les planètes se rapprochent de leurs soleils, les satellites de leurs planètes; et les conditions de chaleur, de mouvement, etc., indispensables à la vie des habitants actuels des astres venant à changer tout périrait, plantes et animaux. Si l'attraction physique diminuait d'intensité, les effets contraires amèneraient des résultats identiques.

La matière possède encore *l'attraction chimique* dont on distingue deux sortes : *l'attraction moléculaire* ou force de cohésion qui unit les mo-

lécules homogènes, celles d'un métal, par exemple, et *l'attraction élective* qui unit des éléments de nature différente pour en composer des corps binaires, ternaires, etc. Cette dernière espèce d'attraction joue un rôle extrêmement important sur la terre : à elle sont dues les incessantes transformations des corps.

Toute molécule de matière possède des attractions chimiques en rapport exact avec ses destinées : mise en contact avec les molécules qui lui conviennent, elle s'unit à elles dans des proportions toujours les mêmes, pour donner naissance à des corps composés toujours les mêmes aussi : huit parties d'oxygène et une d'hydrogène, en poids, forment invariablement de l'eau par leur combinaison. Cette eau offre un exemple saisissant de la proportionnalité des attractions des corps inanimés avec leurs destinées; nous nous arrêtons un instant à l'étudier, si tu le permets.

L'union des deux éléments de l'eau n'est pas indissoluble : sous l'influence d'attractions particulières les plantes et les animaux décomposent ce liquide dont ils s'approprient l'un des éléments.

Les molécules de l'eau possèdent les unes pour les autres une attraction parfaitement proportionnée aux fonctions de ce liquide; plus puissante, cette attraction eût constitué l'eau à l'état permanent de

solidité; plus faible, l'eau restait constamment à l'état gazeux. Les molécules de l'eau reçurent donc la dose d'attraction exactement convenable pour qu'elle se maintint fluide à la température moyenne de l'atmosphère, afin qu'elle pût sous cette forme circuler à la surface du globe où les animaux vont la chercher pour éteindre leur soif, où l'homme la puise pour la faire servir à une foule d'usages différents. Notons encore que la fluidité de l'eau se trouve telle que les poissons se jouent avec facilité dans son sein, et que les animaux terrestres se maintiennent à sa surface à l'aide de quelques mouvements.

L'eau devant être apportée aux plantes incapables d'aller la chercher, une admirable combinaison entre les attractions des molécules aqueuses les unes pour les autres et l'attraction de ces molécules pour l'air, produit le continuel échange des eaux supérieures et des eaux inférieures, comme s'exprime la bible. Attirées par l'atmosphère les eaux inférieures s'y dissolvent, s'y élèvent et y circulent pour s'en précipiter bientôt sous forme de rosées, de brouillards et de pluies, sources précieuses de fécondité, et sous forme de neige qui, s'amoncelle sur les hautes montagnes durant l'hiver, et se fond pendant l'été pour alimenter le cours des fleuves.

Des observations analogues pouvant être faites à l'égard de tous les corps inanimés, nous dirons sans crainte de nous tromper : les minéraux sont pourvus d'attractions exactement proportionnelles à leurs fonctions, autrement dit à leurs destinées.

Remarquons, en passant, l'économie du grand architecte auquel il a suffi de l'attraction et de onze corps simples, non compris les métaux, pour former l'innombrable variété de substances minérales, végétales et animales que la terre étale à sa surface ou cache dans son sein. On considère comme simples les onze corps dont je parle, parce qu'on n'est pas encore parvenu à les décomposer ; on le fera sans doute un jour, et on les ramènera vraisemblablement aux trois ou quatre corps impondérables qui composent le rayon lumineux : la lumière, le calorique et la ou les électricités. N'est-ce pas, en effet, en absorbant ces corps qui remplissent les cieux et en les combinant de cent manières que les astres naissants grandissent et se couvrent de leurs mobiliers.

4^e Lettre.

Indépendamment de l'attraction physique inhérente à toute matière, de l'attraction chimique à l'aide de laquelle ils décomposent l'eau et les gaz qu'ils absorbent, les végétaux possèdent une troisième espèce d'attraction que nous nommerons, si tu le veux bien, *attraction vivifiante*, par la raison qu'avec son secours ils donnent la vie à la matière inerte en la convertissant en leur propre substance. Le Créateur dispensa-t-il aux plantes ces attractions diverses dans d'exactes proportions avec leurs fonctions? Sans doute.

La mission principale du règne végétal consiste à former les produits indispensables à la nourriture des animaux qui ne peuvent tirer le moindre parti de la matière inerte pour l'entretien de leur vie. Pour atteindre ce but, la nature pourvut les végétaux de merveilleux appareils à l'aide desquels ils réduisent ou débrûlent l'eau et les gaz acides carbonique et azotique qu'ils puisent dans l'air et les engrais. Avec les bases de ces acides et oxydes, et de l'oxygène qu'ils trouvent aussi dans l'atmosphère, ils forment des composés organisa-

bles que les animaux utilisent en les mangeant. On appelle ces composés : gomme, amidon, dextrine, sucre, huile, fibrine, tissu ligneux, etc.; et, nouveau témoignage de l'économie du grand architecte, le carbone, l'hydrogène, l'oxygène et l'azote suffisent à la formation de ces composés aussi nombreux que variés.

Ces admirables compositions et décompositions sont opérées par les parties vertes des plantes qui trouvent dans la lumière et ses rayons chimiques la chaleur et la force nécessaires pour ces transformations.

Si, après avoir reconnu la précision avec laquelle le règne végétal remplit sa tâche dans le grand travail qui entretient d'une manière permanente la vie et le mouvement sur le globe, nous recherchons quelles tâches spéciales sont confiées aux diverses familles de plantes, nous verrons que chacune d'elles, au moyen d'appareils fabriqués avec un art qu'on ne saurait trop admirer, convertit les trois ou quatre corps inertes qu'elle puise dans l'air, le sol et les engrais, en produits particuliers : telles espèces en forment du bois dur, telles autres du bois tendre; celles-ci distillent des parfums ou des poisons, celles-là du sucre, de la gomme ou des matières médicinales, tinctoriales, etc. Un grand nombre produisent des fruits savoureux.

Tout succinct qu'il soit, cet exposé me permet, je pense, de considérer comme démontrée cette proposition : le Créateur dispense aux végétaux des attractions exactement proportionnelles à l'accomplissement de ses desseins sur eux, ou, ce qui revient au même, à l'accomplissement de leurs destinées.

5^e Lettre.

Considérés dans leurs fonctions les plus générales, les animaux peuvent être regardés comme des appareils de combustion. Ils absorbent les produits végétaux, les modifient en partie, brûlent le carbone qu'ils contiennent au moyen de l'oxygène qu'ils puisent dans l'air, et rendent par la respiration l'acide carbonique résultant de cette combustion. Ils brûlent l'hydrogène provenant de la décomposition des aliments végétaux, et reforment de l'eau qui est aussi exhalée par la respiration. Ils rejettent encore de l'azote libre par les poumons et de l'oxyde d'ammonium par les urines. Les animaux rendent donc à l'atmosphère tous les composés que doivent y puiser les végétaux. Ainsi, dit M. Dumas, auquel j'emprunte ces intéressants détails, « ainsi se forme ce cercle mystérieux de la vie organique à la surface du globe. »

Les combustions et décompositions dont nous venons de parler s'opèrent par la respiration et la digestion, et le produit définitif de ces opérations est la chaleur indispensable à l'entretien de la vie, et la force que les animaux s'approprient et dépensent pour leurs besoins de locomotion et autres. Cette force et cette chaleur, nous l'avons dit, avaient été empruntées à la lumière et accumulées par les végétaux.

Ne trouvant pas leur nourriture dans l'air, comme le font les plantes, les animaux doivent aller la chercher, souvent au loin et au péril de leur vie, car mille dangers les menacent incessamment. Pour les guider, la nature leur fit présent d'*attractions instinctuelles* parfaitement appropriées aux besoins de chaque espèce.

Les animaux remplissent leurs tâches en accomplissant les deux principales fonctions de leur vie : la conservation de l'individu, la multiplication de l'espèce.

Pour conserver sa vie, l'animal reçoit deux attractions instinctuelles, l'une directe : l'appétence pour la nourriture, l'autre inverse : la répulsion pour la douleur et la mort. Le premier de ces instincts se proportionne si exactement aux vues de la nature que tout animal se jette sans hésiter ni se tromper sur la pâture qu'il reçoit mission de dévo-

rer. La plupart d'entre eux se laisseraient mourir de faim plutôt que de toucher à des mets qui ne leur sont pas destinés.

Un instinct sûr, comme le sont toujours les instincts, accompagne la crainte de la mort; je veux parler de cette étonnante faculté de l'animal de connaître ses ennemis sans les avoir jamais vus : l'effroi de l'oiseau né et élevé dans une cage en apercevant un faucon planant au haut des airs, atteste ce mystérieux instinct.

La variété infinie des ruses employées par les animaux pour surprendre leur proie ou se dérober aux recherches de leurs ennemis; la diversité non moins prodigieuse des armes offensives et défensives dont ils sont pourvus, offrent à l'observateur des sujets inépuisables d'étude, de surprise et d'admiration.

Pour assurer la perpétuité des espèces, une attraction irrésistible fut donnée aux animaux : l'amour. Ses impétueuses atteintes se font sentir chaque année à l'époque convenable pour que la naissance des petits coïncide avec celle des végétaux destinés à leur servir de pâture; sa tâche accomplie, l'amour se retire.

Mais, pour garantir cette perpétuité, c'était trop peu d'accorder aux animaux la merveilleuse faculté de procréer leurs semblables, il fallait encore pour-

voir aux moyens de soustraire les fruits de l'amour aux dangers de toutes sortes qui les attendent à leur entrée dans la vie. Le souverain distributeur des attractions atteint ce but à l'aide d'admirables instincts qui éclosent aux moments opportuns pour s'évanouir après leur tâche remplie.

Les quadrupèdes naissent faibles, nus et parfaitement incapables de subvenir à leurs besoins : ils mourraient bientôt de faim ou de froid si la nature n'éveillait à propos au cœur des parents une attraction instinctuelle qui leur fait trouver le bonheur à prodiguer à leurs nouveau-nés les soins les plus pressés et les mieux entendus. A l'approche du moment de mettre bas, la femelle, aidée du mâle dans certaines espèces, s'occupe avec ardeur de la construction d'un lit moelleux destiné à abriter contre le froid des êtres dont bien souvent il lui est impossible de soupçonner la naissance et de deviner les besoins. Obéissant à l'instinct, à peine sortis du sein maternel, les petits se pendent à des mamelles que la nature a pris soin de remplir à propos d'une liqueur éminemment nourrissante, appropriée à la faiblesse des estomacs auxquels elle est destinée. Une attraction, passagère encore, s'empare à la même époque du cœur des parents, elle leur inspire des ruses surprenantes et donne en quelque sorte de l'esprit aux

bêtes : elle se nomme amour maternel, sans doute parce qu'elle se montre généralement plus vive chez les femelles que chez les mâles. Sous l'empire de cet amour, — le moins égoïste de tous, — la mère la plus timide devient brave jusqu'à la témérité. Mais témoignage de l'économie de ressorts du créateur, dès que la jeune famille peut pourvoir à ses besoins, l'amour maternel fuit le cœur des parents qui regardent avec indifférence et chassent parfois loin d'eux ces enfants pour lesquels ils eussent donné leur vie peu de jours auparavant.

Dans les mêmes circonstances, les oiseaux obéissent à des attractions analogues : il n'est personne qui n'ait admiré l'art avec lequel certaines espèces construisent leurs nids, personne qui n'ait été touché de l'abnégation et du courage opiniâtre des mères durant l'incubation ; de l'activité infatigable que les couples apportent à la recherche de la nourriture de leur jeune famille, et de l'impartialité avec laquelle ils la distribuent à leurs enfants. Quand les parents ne peuvent pourvoir aux besoins de leur famille trop nombreuse, comme chez les Gallinacés, la nature donne aux petits et la force de courir au sortir de l'œuf, et l'instinct de distinguer parmi les autres les grains qui leur conviennent. Dans ce cas, il suffit à la mère de mener sa couvée

à la recherche de la pâture, et chacun sait avec quelle tendre sollicitude la poule s'acquitte de ce devoir.

En descendant des oiseaux aux insectes, nous voyons se multiplier les prodiges de l'attraction instinctuelle. Pour éviter ses ennemis et saisir sa proie; pour dérober ses œufs aux recherches des animaux qui en sont avides, chaque espèce reçoit des instincts particuliers servis par des instruments d'une merveilleuse perfection.

Les insectes ailés, avec ou sans élytres, subissent une ou plusieurs métamorphoses avant d'arriver à leur état parfait, le seul où ils possèdent la faculté d'engendrer; ils sortent de l'œuf sous une forme toute différente de celle qu'ils revêtiront un jour.

A leur entrée dans la vie, les grands animaux trouvent une mère qui les entoure de soins; les insectes ne connaissent pas leurs parents et ne verront jamais leurs enfants. En naissant, ils éprouvent des besoins presque toujours fort différents de ceux de leurs pères; qui donc pourvoira à la satisfaction de ces besoins indispensables à l'existence des larves et que celles-ci sont dans l'impuissance de se procurer elles-mêmes? Les mères comme toujours. Mais qui dira au cousin, à la phrygane, à ce bel insecte aux ailes de gaze, au-

quel ses jolies couleurs, la légèreté de son vol et l'élégance de ses formes ont mérité le surnom de Demoiselle, que leurs larves seront des animaux aquatiques, et qu'ils doivent en conséquence confier leurs œufs aux étangs ou aux rivières? Qui dira aux mères dont les enfants se nourriront de substances végétales de déposer leurs œufs sur telle ou telle plante et non ailleurs; dans l'épaisseur de telle feuille, sous l'écorce de tel arbre, dans le cœur de tel fruit, etc.? Bien des insectes reçoivent la mission de hâter la destruction des bois morts; mais qui dit à la vrillette : tu perceras les boiseries des appartements pour y loger tes œufs, afin que les larves qui en sortiront réduisent ces boiseries en poudre impalpable? Qui enseigne à certaines mouches se jouant au milieu des fleurs, mais dont les enfants auront besoin d'une nourriture animale vivante, à aller pondre : celles-ci sous la peau du bœuf, celles-là dans les naseaux du cheval, etc.? Je vis un jour sortir d'une chrysalide de papillon un essaim nombreux de charmants ichneumons aux couleurs verte et rouge d'un éclat métallique. Qui avait appris à la mère de ces jolies petites mouches à percer en quarante endroits la peau d'une chenille, sans la blesser mortellement, et à déposer ses œufs dans son corps? Qui avait dit à ces larves de se nourrir

de la graisse de la victime, mais de respecter les organes de la digestion qui continuèrent de fonctionner à leur profit? Les bousiers, les staphylins et une foule d'autres scarabées et de mouches sont préposés à la salubrité générale; leur tâche consiste à débarrasser la terre des ordures et des corps en décomposition dont les émanations viciaient l'air. Voilà pourquoi la nature donne à ces insectes un odorat subtil et l'appétence pour ces immondices. Tu t'en souviens sans doute, mon cher Auguste, plus d'une fois nous avons pris plaisir à admirer ensemble l'adresse, la force et la persévérance de cinq ou six nécrophores ou fossoyeurs occupés à enterrer une taupe. Nous avons vu ces petits coléoptères se glisser sous le corps relativement gigantesque du cadavre, lui creuser une fosse et la recouvrir de terre après y avoir déposé leurs œufs. Peu de temps après, nous ne retrouvions que des os, les larves avaient dévoré les chairs en putréfaction.

Les innombrables familles d'insectes offrent toutes des merveilles analogues aux précédentes, mais qui diffèrent d'une espèce à l'autre, car, en toutes choses, la diversité règne dans l'unité. A la vue de ces prodiges pleins de mystères, on ne cesse de se demander comment les mères peuvent deviner les besoins de leurs enfants, besoins pres-

que toujours fort différents des leurs, et trouver les moyens d'y pourvoir. Cherchons le mot de cette énigme.

Les insectes arrivent subitement à l'état parfait. A peine sortis de leurs larves, les individus de sexe différent, mus par une attraction indomptable, se recherchent avec ardeur; mais évidemment ils ignorent les conséquences de l'amour; et la femelle au moment de pondre ne peut savoir qu'elle va devenir mère : comment le saurait-elle, l'expérience lui fait absolument défaut. Cette circonstance accroit encore, s'il est possible, l'obscurité qui entoure les autres problèmes. En vain, Dieu eût-il fait présent aux femelles de la plus haute intelligence, qu'elles ne parviendraient pas à résoudre ces problèmes, dont la solution entière est cependant indispensable à l'existence de leurs familles. Le Tout-Puissant fait mieux que de leur accorder une intelligence toujours exposée à l'erreur, il leur dispense, pour se manifester au moment de la ponte, des attractions instinctuelles impérieuses et sûres : si impérieuses que tous les insectes sans exception leur obéissent; que les Demoiselles qui craignent l'eau avec raison, car elles trouveraient la mort si elles venaient à y tomber, n'hésitent pas, comme nous l'avons dit, à confier leurs œufs aux fleuves; si sûres, qu'on ne

voit pas un insecte déposer ses œufs dans un lieu où ses larves ne sauraient vivre : a-t-on surpris un seul hanneton abandonnant ses œufs dans un ruisseau, ou un cousin jetant les siens sur une fleur ou sur l'égal d'un boucher à l'instar de tant d'autres mouches ?

Quand un animal obéit à son instinct, il est guidé par l'intelligence créatrice : il ne peut se tromper ; il n'en est plus de même à l'égard des actes inspirés par son intelligence particulière : conduite par l'instinct, une araignée d'un genre quelconque donne à sa toile la forme et la solidité les mieux appropriées à la grosseur et à la force des mouches qui doivent lui servir de pâture ; mais il est possible qu'elle ne tende pas toujours ses filets là où le gibier abonde le plus : comme toute intelligence bornée, la sienne est sujette à l'erreur.

Observe tous les animaux, grands et petits ; remarque par exemple les instincts de ceux qui sont destinés à aider l'homme dans ses travaux ; vois leur penchant à vivre en troupes, ce qui permet à une personne d'en garder un grand nombre ; vois l'attachement du chien, l'obéissance du cheval, la douceur du bœuf, etc., et tu seras forcé, mon bon ami, de dire avec moi : Oui, Dieu dispense aux animaux des attractions exactement proportionnelles aux exigences des fonctions qu'il leur

confie, autrement dit à leurs destinées respectives.

Et puisque nous avons déjà constaté cette proportionnalité chez les minéraux et les végétaux, nous mettrons au nombre des vérités démontrées cette féconde proposition : les attractions sont proportionnelles aux destinées.

6^e Lettre.

Je pense te l'avoir prouvé : dans les trois règnes de la nature les attractions sont proportionnelles aux destinées ; mais, en dehors de ces règnes et au-dessus d'eux, se pose le genre humain, et tu me demandes s'il est soumis à la même loi. On doit le croire *à priori*, les lois de l'intelligence créatrice devant être assez larges pour régir tous les faits de même nature, sans quoi cette intelligence serait imparfaite, ce qu'on ne saurait admettre. Nous verrons bientôt, en effet, qu'il en est ainsi *à posteriori*. En attendant, laisse-moi dire un mot des attractions humaines, au risque de me répéter plus tard.

L'homme, cet enfant privilégié de la puissance souveraine, reçut en partage non-seulement les espèces d'attractions réparties aux individus des trois règnes, mais encore des *attractions passionnelles*. Ainsi, formé de matière, notre corps obéit à l'at-

traction physique qui le retient à la terre en l'attirant vers son centre. L'attraction chimique combine dans nos poumons l'oxygène et le carbone pour en former de l'acide carbonique. L'attraction vivifiante semble plus puissante chez l'homme que chez l'animal, car il peut convertir en sa propre substance presque toutes les matières animales et végétales : c'est la créature omnivore par excellence. Comme l'animal, enfin, l'homme possède des attractions instinctuelles : les vocations pour tels ou tels travaux, par exemple, ne sont rien autre chose que des instincts.

Je te ferai remarquer en passant les notables différences qui existent entre les vocations de l'homme et celles de l'animal. A l'exception de quelques animaux vivant en société, tous les individus d'une même espèce ont les mêmes vocations, quand chacun de nous, au contraire, possède des vocations spéciales : tel naît architecte ou mécanicien, tel autre cultivateur ou horticulteur, celui-ci musicien, sculpteur, peintre ou poète, celui-là avec des aptitudes bien prononcées pour les sciences exactes, l'histoire naturelle, les voyages, la littérature, etc. Puis, opérant avec des instruments semblables, servis par un même instinct, les animaux dans la même espèce obtiennent des résultats identiques; opérant d'une manière qui lui est

propre, chaque homme imprime à ses œuvres un cachet particulier.

Indépendamment de ces espèces d'attractions qui lui sont communes avec les animaux, l'homme compte encore, comme je le disais tout-à-l'heure, des attractions passionnelles. Je me bornerai aujourd'hui à l'en dire quelques mots.

Douze attractions passionnelles nous excitent à agir. Cinq de ces passions sont *sensitives* : ce sont les appétences particulières à nos cinq sens, quatre sont *affectives* : l'amitié, l'amour, l'ambition et le *familisme* ou amour de la famille. J'aurai plus tard occasion de te parler des trois autres appelées par Fourier distributives, nous verrons pourquoi.

Enfin l'homme reçut le plus magnifique des présents : l'intelligence. Cette sublime attraction l'incite à rechercher les lois de la création pour les faire servir à ses besoins.

Peut-être me demanderas-tu, mon ami, pour quelles raisons je nomme passions chez l'homme, certains mobiles que j'appelle instincts chez les animaux, bien que les uns et les autres soient chargés de faire accomplir des fonctions analogues, c'est à cause des nombreuses différences qui distinguent ces diverses attractions. Ainsi :

Les instincts tendent à un but simple : la satisfaction d'un besoin individuel ; les passions sensi-

tives tendent à un double but : elles poussent les hommes à satisfaire leurs besoins physiques, puis elles les excitent à se rapprocher. Les sens de l'animal ont pour tâche unique de veiller à sa conservation ; on ne le voit point témoigner de plaisir à la vue d'un beau paysage ; il passe indifférent à côté de la fleur qui répand l'odeur la plus suave ; une douce symphonie le laisse froid quand elle ne le fait pas fuir. L'avidité avec laquelle les animaux se jettent sur leur nourriture et les signes de plaisir que donnent quelques-uns pendant leurs repas, attestent bien leur satisfaction, mais cette satisfaction est purement sensuelle et solitaire. Il en est autrement pour l'homme. Indépendamment des services qu'ils lui rendent en veillant à sa conservation, sa vue et son ouïe appellent les spectacles et les concerts ; les exigences de son tact et de son odorat enfantent les parfums, le luxe des vêtements et des appartements qui donnent plus de charme aux réunions. Des exigences du goût naissent les banquets, buts au moins secondaires de la plupart des assemblées, occasions fréquentes de réconciliations et d'affections nouvelles ; car, comme le disait un proverbe grec : la table est l'entremetteuse de l'amitié.

Une différence non moins prononcée se remarque entre les passions affectives de l'homme

et de l'animal : *l'amitié* embellit la vie entière de l'homme ; un jour elle stimulera son activité dans les travaux, tandis qu'elle ne se montre qu'exceptionnellement et à l'état rudimentaire chez les animaux les plus intelligents. Il en est de même de *l'ambition*, le plus puissant des moteurs pour faire entreprendre aux hommes de grandes choses. Passager chez la presque totalité des animaux *l'amour* est durable pour l'homme chez lequel il s'offre sous deux aspects, l'un physique, l'autre platonique ; on peut aussi ranger cette passion parmi les mobiles destinés à pousser l'homme aux nobles entreprises. Le *familisme* se retire du cœur de l'animal dès que ses petits peuvent se passer de soins ; source des plus douces jouissances, le familisme, loin d'abandonner le cœur de l'homme, redouble d'intensité pour charmer sa vieillesse : chacun sait l'affection extrême des grands parents pour leurs petits enfants. Bien plus cette passion n'est pas exclusivement destinée à assurer la protection des enfants, elle se répand pour ainsi dire hors de la famille, et nous attire vers des enfants étrangers : l'affection pour des fils adoptifs égale souvent, surpasse même parfois celle qu'on éprouve pour les siens.

Les trois *passions distributives* sont inconnues aux animaux.

Ces différences profondes entre les mobiles des hommes et ceux des animaux justifient suffisamment, ce me semble, la différence des noms par lesquels on les désigne; ces différences nous montrent aussi combien le Créateur fut généreux à l'égard du genre humain, si richement doté sous tous les rapports.

Peu importe, d'ailleurs, les noms qu'on donne aux mobiles qui nous font agir; ce qu'il nous importe de savoir, c'est s'il y a entre eux et notre destinée une proportion exacte. Cela doit être, je le répète, car l'homme, agissant sous l'impulsion de ses instincts, de ses passions et de son intelligence, il serait absurde de supposer que Dieu n'ait pas fait ces moteurs corrélatifs à la fonction qu'il lui confia; bientôt, mon bon ami, nous reconnaitrons, en effet, cette proportionnalité.

7^e Lettre.

Tu me reproches, mon cher Auguste, de donner un sens forcé au mot *attraction*, en l'appliquant aux besoins physiques, instinctuels et passionnels; quelques lignes suffiront, j'espère, pour justifier cette expression.

Deux forces seules pouvaient porter les êtres à

agir, l'attraction ou la contrainte. Or, la contrainte ne s'aperçoit nulle part : pour choisir et prendre leur nourriture, pour perpétuer leur espèce, les animaux n'attendent l'ordre de personne ; pour construire leurs alvéoles, se mettre en quête du miel et l'emmagasiner, les abeilles ne cèdent ni aux ordres d'un maître, ni aux brutalités d'une abeille despote, elles agissent ainsi parce qu'elles y trouvent du plaisir, de l'attrait. Vois l'insecte mâle parvenu tout à coup à son état parfait, il cherche avec ardeur une femelle et s'unit à elle sans la moindre hésitation ; vois le veau naissant ; encore engagé à demi dans le sein de sa mère, il en recherche le pis et le saisit avec avidité ; ces actes, je te le demande, sont-ils provoqués par autre chose que par une véritable attraction ? Les instincts de l'homme n'ont pas d'autre cause, et les personnes dotées de vocations bien prononcées, se sentent invinciblement attirées vers les objets nécessaires à l'exercice de ces vocations. Donc, les instincts et les passions sensibles sont de véritables attractions. Il en est de même de nos passions affectives : pour s'en convaincre, il suffit d'interroger son cœur et de se demander si l'on ne se sent pas attiré vers son ami, son amante et ses enfants, et si l'on n'éprouve pas de répulsion, — attraction inverse, — à la vue de son ennemi.

Donc, les mots attractions, attrait sont des expressions qui conviennent également aux forces instinctuelles et passionnelles en vertu desquelles agissent les créatures vivantes.

Donc, j'avais raison de dire dans ma première lettre : l'attraction est le principe moteur ; tout mouvement est dû à cette puissance mystérieuse.

Je terminerai l'étude des attractions par des considérations d'une importance capitale.

Dieu fait accomplir par tous les êtres les fonctions qu'il leur confie, en leur dispensant les attractions nécessaires à cet accomplissement : — Je pense l'avoir suffisamment prouvé cette grande et religieuse proposition. — On peut donc considérer les attractions comme des révélations permanentes des desseins du Créateur sur sa créature. Prenons note de cette proposition et passons à une autre non moins intéressante.

Toute jouissance prend sa source dans la satisfaction d'une attraction physique, instinctuelle, passionnelle ou intellectuelle, ou, si tu le préfères, dans la satisfaction d'un besoin des sens, du cœur ou de l'intelligence ; donc, Dieu attire par le plaisir les créatures vivantes vers l'accomplissement de leurs destinées.

Une attraction qui ne peut se satisfaire cause la souffrance, donc la souffrance résulte d'un empê-

chement à l'accomplissement des fonctions, d'une désobéissance aux ordres du Créateur. Donc, le mal est une sentinelle placée par Dieu pour avertir la créature qui fait fausse route et la ramener dans la bonne voie. Les végétaux eux-mêmes sont soumis à cette loi : ils puisent dans l'air et la lumière les éléments des substances qu'ils ont mission de former ; or, chacun sait combien souffrent les plantes privées d'air ou de lumière, et quels efforts elles font pour se les procurer : l'absence prolongée de l'un de ces fluides leur donne la mort.

Toujours économe de ressorts, le Créateur dispense à tous les êtres les attractions nécessaires à l'accomplissement de leurs tâches, mais pas davantage. Donc, les attractions étant toutes indispensables à l'accomplissement de la fonction, et la jouissance résultant uniquement de l'exercice des attractions, la créature qui remplit intégralement sa fonction jouit autant que le comporte sa nature, elle se trouve parfaitement heureuse. Est-il besoin d'autre témoignage de la bonté de Dieu ?

Si l'obéissance aux volontés divines assure le bonheur de la créature, la désobéissance cause son malheur puisqu'elle la prive des jouissances attachées à la satisfaction des besoins. La désobéissance à Dieu est toujours involontaire, cela est incontestable, car tous les êtres aiment et recherchent le

plaisir et fuient la douleur; une pression extérieure, des circonstances qu'il n'est pas en leur pouvoir de changer, les empêchent seules de remplir leurs fonctions.

Ici se présente à l'esprit un grave sujet de méditation. De toutes les créatures terrestres, l'homme fut le plus richement doté sous le rapport des attractions, il devrait donc être la plus heureuse de toutes, pourquoi n'en est-il pas ainsi? Pourquoi le genre humain fut-il malheureux dans le passé et continue-t-il à mener une existence misérable? Je n'hésite pas à répondre : parce qu'il ne remplit pas sa tâche. Ses mobiles, — forces vives et pour ainsi dire incompressibles — ne restent pas oisifs, ce qui déjà lui causerait des souffrances, ils s'exercent sur des objets étrangers à leurs missions respectives et produisent le mal plus souvent peut-être que le bien.

Plus grande est la déviation de destinée, plus cuisants doivent être les maux causés par nos passions; cela a lieu, en effet, comme le prouve un fait déplorable qui se produit hélas! fréquemment. L'instinct de sociabilité se développe en nous, la parole, l'ambition, l'intelligence, etc., furent données aux hommes et chacun de nous reçut des vocations particulières. Donc, puisque les attractions sont proportionnelles aux destinées, la fonction du

genre humain est une, elle est grande et complexe ; tous ses membres doivent y participer et, par conséquent, concerter leurs efforts et employer à l'accomplissement de la tâche commune les forces physiques, instinctuelles, morales et intellectuelles dont le Créateur leur fit présent à cette fin. Mais si, fermant nos cœurs aux ordres divins, nous nous divisons au lieu de nous unir ; si, impies et insensés que nous sommes, nous nous entr'égorgeons sur des champs de bataille, nous marchons à l'opposé de notre destinée, nous désobéissons à Dieu autant qu'il est possible de le faire ! Aussi, la guerre fut-elle toujours le plus grand des fléaux, toujours elle produisit des maux de toutes sortes.

Le bonheur et le malheur de l'humanité dépendant de l'accomplissement ou du non accomplissement de sa mission, la plus belle, la plus grande, et, sans contredit, la plus heureuse des découvertes serait celle de la destinée du genre humain, et de la manière de la remplir. Eh bien ! cette magnifique découverte, digne à tous égards de mériter à son auteur la reconnaissance éternelle et les bénédictions des hommes, fut faite par Charles Fourier. Nous l'étudierons ensemble, mon bon ami, quand nous aurons parlé brièvement de la loi suivie par l'intelligence souveraine dans l'ordonnance des êtres et des choses.

8^e Lettre.

Maintenant que nous sommes en possession de la loi du principe moteur, nous nous occuperons de celle du principe régulateur. Fourier la formule en ces termes : *la série distribue les harmonies*. Je vais, mon cher Auguste, essayer de te prouver la justesse de cette formule, en te montrant que la série régulière est la condition de l'ordre en toutes choses.

On entend par série toute collection d'éléments, de faits, d'organes, qui, par leur réunion, forment un tout, une unité. Or, comme il n'y a rien de simple dans la nature, comme les êtres et les choses sont tous composés de parties, il s'ensuit que tout ce qui tombe sous nos sens et tout ce que nous pouvons concevoir est sériaire.

Il y a deux sortes de séries : les confuses et les régulières. On appelle confuses, les séries dont les éléments sont assemblés confusément et sans ordre; régulières, celles dont les éléments sont ordonnés dans une échelle régulière. Les séries régulières ne le sont pas toutes de la même façon ni au même degré. Nous constaterons l'existence de sept espèces

que je distinguerai par des noms tirés de leurs caractères les plus saillants; je signalerai les propriétés particulières à chaque espèce, à mesure que nous les rencontrerons dans la revue de la nature dont nous allons nous occuper; mais en attendant, et pour éviter des redites, je te dirai quelques mots de certains caractères communs à la plupart des séries régulières.

Elles possèdent généralement un *pivot* et des *ambigus*.

On nomme pivot un élément caractéristique, un type d'organisation ou un chef de direction, de mouvement, en un mot l'élément qui, bien que de même nature que les autres, est plus puissant qu'eux.

On nomme ambigus les éléments qui, placés aux extrémités de deux sous-séries contiguës, participent de l'une et de l'autre, et forment le trait d'union qui les relie. La nature, a-t-on dit avec raison, ne marche pas par bonds et par sauts, elle ménage partout des transitions. Ces transitions, Fourier leur donna le nom d'ambigus que nous leur conserverons.

Nous appellerons *sous-séries* ou séries de deuxième, de troisième, de quatrième degré, les séries qui entrent dans la composition de diverses séries du premier degré; nous nommerons *groupes*,

les sous-séries du degré le plus bas ; *sous-groupes*, les subdivisions des groupes ; *termes*, les éléments dont le groupe se compose.

Pour nous assurer que la série régulière est la loi de l'ordre, nous examinerons l'arrangement des êtres qui constituent le mobilier terrestre, puis, ces êtres considérés individuellement sous le rapport de l'arrangement de leurs organes ; enfin, nous analyserons leurs phases de développement. Nous rechercherons ensuite la loi qui régit les vibrations des fluides invisibles auxquelles les êtres vivants doivent leurs sensations ; enfin, par quel procédé les créatures intelligentes établissent l'ordre entre elles et autour d'elles. J'étudierai rapidement ces divers sujets qui exigeraient des volumes, te laissant le plaisir, car ce sera pour toi un plaisir, je n'en doute pas, d'ajouter à mon travail les résultats de tes propres observations.

Le mobilier de la terre forme une série régulière que j'appellerai *progressive* par la raison que, partant de la matière brute, elle s'élève progressivement jusqu'à l'homme qui en est incontestablement le pivot. Cette immense série se divise en quatre sous-séries : celle des minéraux, celle des végétaux, celle des animaux et celle des espèces humaines. Des ambigus relie ces sous-séries ; je me bornerai à t'en indiquer quelques-uns :

Entre les minéraux et les végétaux on trouve le cristal de roche; entre les végétaux et les animaux, les zoophytes; entre les animaux et l'homme, certaines familles de singes. Ces ambigus sont ascendants, il en existe aussi de descendants, ainsi entre les végétaux et les minéraux se placent ces corps gélatineux dont j'ignore les noms qui semblent posséder les premiers rudiments de la vie végétative; entre les animaux et les végétaux, les polypes d'eau douce qui se nourrissent de proie vivante comme divers animaux, et, comme diverses plantes, se multiplient de boutures et peuvent se greffer les uns sur les autres; entre l'homme et les animaux les Saabs et autres peuplades d'Afrique qui, selon les voyageurs, ne paraissent guère supérieurs aux orangs-outangs par l'intelligence.

Chacune de ces quatre sous-séries possède aussi son pivot. Dans la série minérale, le pivot est purement relatif au point de vue sous lequel on considère les corps inertes : l'hydrogène, l'eau, le fer, l'or, le platine seront des pivots selon que l'on comparera les corps sous le rapport de la légèreté, de la liquidité, de l'utilité, de l'éclat, de l'inaltérabilité, etc.

Formant une série plus régulière que les minéraux, les végétaux possèdent dans le Baobab un pivot incontestable.

Le règne animal a pour pivot l'éléphant, le plus fort et le plus intelligent des animaux.

Composé de races de « toutes les nuances qui peuvent être entre le blanc et le noir, » dit Buffon, de races plus belles ou plus intelligentes les unes que les autres, le genre humain, sous quelque aspect qu'on l'étudie, constitue une série progressive ayant pour pivot la race japhétique, « la plus belle de toutes par les proportions de ses traits et de sa taille, la plus richement dotée sous le rapport de l'esprit de calcul et de réflexion, » comme s'exprime Bory de Saint-Vincent.

Chacune de ces quatre séries du deuxième degré se divise à son tour en séries de troisième : la série minérale compte quatre subdivisions : les corps impondérables, les gaz, les liquides et les solides ayant pour pivots : la lumière, l'oxygène, l'eau et peut-être le diamant. Ces sous-séries sont reliées ; les gaz permanents et les liquides par la vapeur d'eau, les liquides et les solides par le mercure.

La série animale se partage en deux grandes sous-séries, celle des vertébrés et celle des invertébrés, unies par la lamproie dont la colonne vertébrale est un filament mou et plutôt une membrane qu'un chapelet osseux. Ces sous-séries se subdivisent en sous-séries nombreuses de degrés inférieurs, toutes progressives, toutes pourvues de

pivots et reliées par des ambigus. Parmi les pivots, je placerai le lion, l'aigle royal, la baleine, le boa, etc. La chauve-souris, le poisson-volant, le phoque, le bernard-l'hermite, etc., me semblent jouer le rôle d'ambigus.

Sous quelque point de vue qu'on observe les animaux, on trouve toujours la série progressive et ses propriétés ; ainsi, par exemple, le règne animal se divise en vivipares et ovipares, et la vipère qui fait tantôt des œufs, tantôt des petits vivants, forme la transition entre ces deux grandes séries. Ainsi encore : tous les animaux naissent d'un œuf fécondé, ici dans le corps même de la femelle, là, après la ponte. La grenouille, dont le mâle féconde les œufs à mesure que la femelle les pond, est le trait d'union par lequel ces deux séries sont reliées.

L'immense série des invertébrés offre des subdivisions analogues non moins nombreuses, non moins régulières.

Comme celle des animaux, la série des végétaux se décompose en une multitude de sous-séries de tous les degrés, ayant leurs pivots et leurs ambigus. Les pivots sont les familles qui possèdent au plus haut degré les propriétés bonnes ou mauvaises communes à toutes les familles du même genre. Les ambigus, ce sont ces espèces qui firent

le désespoir des botanistes : Buffon, parlant des diverses classifications proposées par les savants, s'exprime ainsi : « il se trouve toujours dans chacune des méthodes un certain nombre de plantes anomales dont l'espèce est moyenne entre deux genres, et sur laquelle il ne leur est pas possible de prononcer juste, parce qu'il n'y a pas plus de raison de rapporter telle espèce à l'un plutôt qu'à l'autre de ces deux genres. »

Pendant que je suis en train d'invoquer l'autorité de Buffon, je crois ne pouvoir mieux terminer cette lettre qui ne finirait pas, si je m'en croyais, par un passage du célèbre naturaliste, passage dans lequel il constate les principales propriétés de la série progressive formée par le mobilier de la terre : « Parcourant successivement et par ordre les différents objets qui composent l'univers, et se mettant à la tête de tous les êtres créés, l'homme verra avec étonnement qu'on peut descendre par des degrés presque insensibles de la créature la plus parfaite jusqu'à la matière la plus informe, de l'animal le mieux organisé jusqu'au minéral le plus brut, il reconnaîtra que ces nuances imperceptibles sont le grand œuvre de la nature ; il les trouvera ces nuances, non-seulement dans les grandeurs et dans les formes, mais dans les mouvements, dans les générations, dans les successions de toute espèce. »

9^e Lettre.

Dans ma dernière lettre je l'ai fait voir que les êtres dont la terre est couverte constituent une grande série, formée de sous-séries de maints degrés, toutes progressives, toutes ayant pivots et reliées par des ambigus ; je me propose aujourd'hui de rechercher quelles espèces de séries ordonnent les organes de ces êtres pris individuellement.

Les corps inanimés dont les éléments sont unis par la seule attraction physique doivent se ranger parmi les séries confuses : un boisseau de blé, par exemple, ne présente aucune symétrie dans l'arrangement des grains qui le composent ; ces grains se touchent et se pressent sans ordre appréciable.

Les corps inertes dont les éléments obéissent aux attractions physique et chimique moléculaire constituent des séries moins confuses que les précédentes ; ainsi quand un corps quelconque passe tranquillement de l'état liquide à l'état solide, ses molécules prennent des dispositions géométriques pour former des cristaux réguliers à faces polies. Les cristaux, toujours les mêmes pour les miné-

raux de la même espèce, diffèrent d'une espèce à l'autre.

Sous l'influence des attractions physique, chimique moléculaire et chimique élective, une foule de corps composés, les sels, par exemple, forment des cristaux qui offrent plus ou moins l'apparence d'un végétal. En décomposant à l'aide du mercure la dissolution d'argent par l'acide nitrique, on produit un phénomène si ressemblant à ceux de la végétation, qu'on donne à l'ensemble branchu des cristaux qui en résultent le nom d'arbre de Diane. Nous appellerons *symétrique* l'espèce de série formée par ces corps.

Les organes d'un végétal forment une série que nous nommerons *symétrique radiée* par la raison que les éléments d'ordre inférieur rayonnent autour des éléments qui leur sont supérieurs : un arbre se compose d'un tronc et de branches attachées à ce tronc ; autour de ces branches rayonnent d'autres branches de plus en plus déliées ; sur les plus tenues se conjuguent les feuilles. Les racines, depuis la principale jusqu'au chevelu, observent un ordre analogue à celui des branches, mais, toutefois, moins régulier. Les organes d'un arbre forment donc une série symétrique radiée, composée de deux sous-séries distinctes ; elle a le tronc pour pivot. Deux sous-séries comme celles-là doivent

être reliées par un ambigu : et, en effet, le collet qui participe à la nature du tronc et à celle des racines joue incontestablement ce rôle. Dans les plantes herbacées on n'aperçoit pas toujours le pivot; l'organe le plus important par sa destination, celui qui portera les semences reproductrices, apparaît souvent le dernier; mais, quand son heure est venue, il s'élève du centre de la touffe feuillue, étalant au-dessus d'elle ses fleurs et ses fruits, afin de leur faire sentir les heureuses influences de l'air et du soleil. La corolle de la plupart des fleurs offre, comme la plante entière, une série symétrique radiée dans l'arrangement des étamines et des pétales autour du pistil.

Les organes extérieurs des animaux sont ordonnés par une espèce de série nommée *symétrique équilibrée*, parce que sa symétrie résulte du parallélisme des organes semblables; de sorte que les quadrupèdes, les oiseaux et les autres vertébrés semblent composés de deux corps pareils, unis par l'une de leurs faces. Dans leur état parfait les insectes, formés de deux moitiés exactement conformes, armés de pattes, d'ailes, d'antennes, de stygmates, etc., en nombres égaux, les insectes constituent des séries symétriques équilibrées d'une grande perfection; mais dans les rangs inférieurs du règne animal, dans les vers, par exemple, la

série perd de sa symétrie et se montre parfois confuse.

Le parallélisme des organes produit la beauté chez l'homme et chez les animaux, voilà pourquoi un membre mutilé ou un membre de trop excitent une impression pénible, une sorte de répulsion involontaire. La beauté de la plante résulte de la régularité avec laquelle les organes sont ordonnés autour de leur pivot; voilà pourquoi on entend souvent dire, pour faire l'éloge d'une fleur, qu'elle est belle comme une fleur artificielle, ce qui témoigne que les végétaux sont bien régis par la série symétrique radiée, et les animaux par la série symétrique équilibrée.

De l'étude que nous avons faite de la nature dans cette lettre et la précédente, je crois pouvoir tirer ces trois conséquences :

Une même espèce sériaire régît les êtres de même ordre.

Dans toute série les termes diffèrent les uns des autres en plus d'un point : partout la diversité dans l'unité.

Plus les êtres sont élevés sur l'échelle de la vie, plus parfaites en leur espèce sont généralement les séries qui les ordonnent.

Ces lois, nos recherches subséquentes viendront les confirmer; si j'appelle dès à présent ton atten-

tion sur ce point, c'est afin que tu ne le perdes pas de vue.

Nous nous occuperons dans ma première de l'espèce de série qui règle le développement des êtres et des choses.

10^e Lettre.

Tout ce qui est a eu un commencement et aura une fin ; tout ce qui naît, grandit, arrive à la perfection compatible avec sa nature, décline et meurt. Une existence quelconque constitue une série d'instant, de jours ou d'années dont voici le nom et les principaux caractères :

Cette espèce de série s'appelle *progressive équilibrée*, parce qu'elle se compose de deux séries progressives, l'une croissante, l'autre décroissante, dont la première prend naissance et la seconde va s'éteindre dans l'obscurité. Les termes de la série croissante présentent de l'analogie avec les termes correspondants de la série décroissante ; cette propriété se montre surtout dans les termes extrêmes des deux séries, qui se touchent ou se ressemblent.

Pour nous assurer que les moments dont se compose une existence forment une série progressive équilibrée plus ou moins parfaite, nous allons

passer une troisième fois en revue le mobilier terrestre.

Avant d'apparaître avec les propriétés qui les distinguent les minéraux se forment ou obscurément au sein de la terre, ou à sa surface, mais par la combinaison d'éléments invisibles; leur formation est tantôt lente comme celle des rochers, instantanée comme celle de l'eau par la combustion de l'hydrogène. Puis, après un temps plus ou moins long, leurs éléments constitutifs se séparent et, reprenant leur premier état, redeviennent invisibles.

Formée d'une phase unique, l'existence des minéraux, dont tous les instants sont d'ailleurs identiques, doit se ranger parmi les plus rudimentaires des séries progressives équilibrées.

La vie des végétaux peut en général se décomposer de la manière suivante :

1° Phase obscure passée dans le sein de la terre.

2° Naissance ou moment de l'apparition de la plante à la lumière : phase ambiguë reliant la phase obscure à la phase brillante.

3° Phase de croissance.

4° Phase pivotale durant laquelle la plante possède la plénitude de la vie.

5° Phase de décroissance qui voit diminuer la vitalité et les propriétés de la plante.

6° Mort : phase ambiguë correspondant à la deuxième.

7° Décomposition, phase obscure correspondant à la première.

Les phases de la vie des végétaux constituent, tu le vois, une série progressive équilibrée, mais ces phases, à peine sensibles chez les végétaux d'ordre inférieur, les champignons, par exemple, le deviennent davantage chez les plantes herbacées et se dessinent parfaitement chez les arbres dans la vie desquels le parallélisme des phases ascendantes et descendantes se montre assez nettement. Ainsi la série progressive équilibrée est d'autant plus parfaite en son espèce que les plantes occupent un rang plus élevé dans le règne végétal.

La vie annuelle des végétaux se compose de phases obéissant aux lois de la même espèce sériale : d'abord invisibles dans le bouton, leurs feuilles apparaissent et se développent, leurs fleurs suivent une marche analogue, puis leurs fruits grossissent peu à peu jusqu'à la maturité. Bientôt les feuilles jaunissent, mûrent et tombent, les fruits laissent échapper leurs semences.

Dans le règne animal, la vie est régie par la série progressive équilibrée comme dans le règne végétal, et, comme dans celui-ci encore, les phases de la vie des espèces inférieures sont peu distinctes et

le parallélisme fait complètement défaut chez les insectes; on serait en droit de ranger les instants de leur existence parmi les séries à peu près confuses s'il ne s'y trouvait une phase de dépérissement, quelque courte qu'elle soit, suivie de la mort et de la décomposition, phases obscures correspondant à celles qui précèdent la sortie de l'œuf. Nous placerons donc ces séries aux derniers rangs des séries progressives équilibrées.

Les animaux vertébrés passent la première phase de leur vie dans l'obscurité de l'œuf ou du sein maternel. Nés petits et faibles, ils grandissent et se fortifient; puis, parvenus à l'apogée de leur développement, ils jouissent pendant un laps de temps relativement fort long de la plénitude de leurs facultés; ils dépérissent ensuite et vont s'éteindre dans les ténèbres de la mort et de la décomposition: leur existence constitue donc bien une série progressive équilibrée à laquelle, toutefois, il manque généralement le parallélisme des phases ascendantes et descendantes.

La vie humaine compte cinq phases principales:

L'embryonnaire, pendant laquelle le corps se forme peu à peu, cette phase comme les suivantes se subdivise en sous-phases.

La phase de croissance formée de deux sous-phases principales: l'enfance et l'adolescence. Du-

rant cette phase, l'homme gagne chaque jour en hauteur, en grosseur, en forces et en intelligence.

La virilité, phase pivotale, aussi longue au moins que les autres ensemble, durant laquelle l'homme possède la plénitude de ses forces et de ses facultés.

Comme la phase de croissance, la phase de décroissance compte deux sous-phases principales : la vieillesse et la décrépitude. La vieillesse amène la diminution des forces corporelles, le changement de couleur des cheveux, la perte des dents, l'affaiblissement de la vue et des autres sens. La décrépitude a pour cortège la diminution de la mémoire et des facultés affectives que remplace souvent l'égoïsme le plus exclusif. Dans cette sous-phase, le corps même s'amointrit par l'amaigrissement, et se rapetisse par la courbure de la colonne vertébrale.

Enfin la mort vient mettre un terme à cette triste décadence et livrer le corps à la décomposition.

Des ambigus se font remarquer entre les phases principales de la vie humaine : la naissance relie la phase fœtale à l'enfance ; la puberté, l'enfance à la virilité ; l'âge appelé critique chez la femme, la virilité à la vieillesse ; la mort, la décrépitude à la décomposition.

Les phases descendantes offrent des analogies

bien prononcées avec les ascendantes qui leur correspondent : pendant les descendantes nous perdons graduellement les acquisitions faites durant les ascendantes ; sous le rapport moral, les âges de croissance sympathisent avec les âges de décroissance également éloignés de la virilité : ainsi, l'homme qui demain commencera à descendre la pente de la vie se sent attiré vers l'adolescent par le désir de lui faire part de ses lumières et de son expérience, tandis que l'enfant et le vieillard éprouvent l'un pour l'autre une remarquable attraction ; celui-ci aime à conter, rien ne plaît à celui-là comme les récits et les contes. Les phases extrêmes se ressemblent en plus d'un point : l'homme en décrépitude et l'enfant en bas âge sont faibles de corps et d'esprit ; tous deux réclament des soins affectueux, tous deux aiment les caresses et les friandises. Enfin, aux dernières limites de la vie, nous retrouvons l'ignorance et l'idiotisme de nos premiers jours : nous retombons en enfance.

La vie de l'homme constitue donc une série progressive équilibrée, pour ainsi dire parfaite, puisqu'elle possède tous les caractères particuliers à cette espèce sériale.

L'existence des villes et des nations est soumise à la même loi : leur naissance se cache généralement dans une obscurité profonde ; leurs premières

années, entourées de fables et de prodiges, restent presque toujours un mystère pour les historiens. Cependant elles grandissent en étendue, en richesse, en puissance, en renommée, soit par les armes, soit par le commerce ou l'industrie, soit par plusieurs de ces moyens réunis. Après des phases de croissance d'une longueur proportionnée à celle de leur existence, elles parviennent à l'apogée de leur grandeur ; puis, les circonstances auxquelles était due cette grandeur venant à changer, elles déclinent, périssent ou se transforment et bien souvent leur souvenir, leur nom même s'effacent de la mémoire des hommes : l'histoire atteste cette vérité.

La vie des nations se compose non-seulement de phases de croissance, de virilité et de décroissance, mais chacune de ces phases se subdivise en sous-phases comme chez les individus. Les siècles de la plus grande puissance d'une nation constituent la phase pivotale de son existence, dont les phases principales sont reliées par des ambigus, moments critiques et douloureux, époques de transition appelées révolutions. La décrépitude des nations n'aboutit pas à la mort : les peuples ne meurent pas ; tombés en décadence, ils recommencent, après un sommeil plus ou moins prolongé, une carrière nouvelle, destinée encore à contribuer au développement de l'humanité.

11^e Lettre.

La série progressive équilibrée qui règle l'existence des individus, des cités et des nations, régit aussi celle du genre humain. D'accord en ce point avec les traditions religieuses, la géologie démontre que l'homme n'habita pas toujours la terre; il naquit donc à un moment donné. De profondes ténèbres cachent encore et cacheront peut-être toujours et l'époque de sa naissance, et les circonstances qui l'accompagnèrent. Quoi qu'il en soit, quand le genre humain vint prendre possession de la terre, le premier ou les premiers couples, peu importe, durent naître sous un ciel pur et chaud, dans l'une de ces contrées privilégiées, exemptes de tigres et de lions, dont le sol produit spontanément des fruits abondants et savoureux; sans quoi, dépourvus de vêtements, d'armes et d'expérience, ils eussent infailliblement péri de faim, de froid ou sous la dent des animaux carnassiers. Dans ces conditions indispensables à leur existence, jouissant de la paix et de la concorde, douces compagnes de l'abondance, pouvant d'ailleurs s'abandonner sans danger comme sans obstacles à leurs

attractions natives, nos premiers pères vécurent heureux : ce fut l'âge d'or de la fable, le paradis terrestre de la Genèse. Comparable à celui du nouveau-né qui trouve sur le sein maternel tout ce dont il a besoin, leur bonheur fut grand sans doute, mais très-imparfait toutefois, puisque l'intelligence y avait peu de part, et que les jouissances dues aux arts leur restèrent inconnues. Fourier appelle *Edénisme*, du nom d'Eden donné par la Bible au paradis terrestre, cette première phase de la vie du genre humain dont les habitants de certaines îles de l'Océanie offraient naguère encore un curieux et intéressant spécimen, si les navigateurs qui les découvrirent n'ont rien exagéré.

L'Edénisme, âge de paix, d'innocence et de bonheur eut pour tâche de favoriser la multiplication de l'espèce.

Après un laps de temps plus ou moins considérable les hommes, devenus trop nombreux, ne trouvèrent plus une nourriture suffisante dans les produits spontanés de la terre, et la discorde, sœur inséparable de la disette, envahit le monde. Les familles durent se disperser pour aller sous des cieux plus hospitaliers chercher la nourriture que leur refusait l'Eden. Mais partout elles rencontrent le mal : ici des animaux féroces, là des plantes vénéneuses menacent leurs vies ; les intempéries et les

privations engendrent les maladies ; les orages, les tempêtes, les tremblements de terre, portent la terreur dans les âmes. Éperdus, les hommes croient le monde gouverné par des esprits méchants et, pour les fléchir ou se les rendre favorables, ils leur immolent ce qu'ils ont de plus cher ! Poussés par la faim, ils se font une guerre sans merci, soit dans le but de s'arracher le produit de leurs chasses, soit pour s'entre-dévorer, ajoutant ainsi mille souffrances nouvelles à celles dont les accable la nature ! Au sortir de l'Edénisme commença donc cette lutte douloureuse de l'homme contre le mal, lutte qui finira seulement lorsque, vainqueur du mal sous toutes ses formes, il inaugurerà sur son globe le règne du bien, le règne de Dieu. N'est-ce pas, en effet, afin qu'il remportât cette magnifique et glorieuse victoire, que le dispensateur des attractions lui fit présent de ce besoin indomptable de bien-être, de cet amour du bon, du beau et du juste qui l'excitent incessamment à travailler à la destruction du mal et à l'établissement du bien ? Oui, certainement, car les attractions sont proportionnelles aux destinées.

Chassés de l'Eden par la faim, les hommes, en quittant le beau ciel de leur berceau, se virent dans la nécessité de se faire des vêtements, de chercher où se construire des abris, de se fabriquer des

armes pour se défendre contre les animaux ou leur donner la chasse. Dès cet instant, le genre humain entra dans la deuxième phase de sa vie nommée *sauvagerie*, phase dans laquelle végètent encore tant de peuplades de l'Afrique, de l'Amérique et de l'Océanie.

La sauvagerie fut sans doute d'une extrême longueur; elle compta bien des sous-phases marquées par les plus importantes découvertes. La fabrication des armes en silex, l'usage du feu, l'emploi du fer, etc., durent apporter chacun de notables changements dans l'existence de nos malheureux pères. Pendant les dernières de ces sous-phases, l'homme s'attacha le chien dont le secours devait lui rendre possibles les plus précieuses acquisitions; des sauvages observateurs étudièrent les mœurs des animaux auxquels ils donnaient la chasse pour se nourrir de leur chair et se vêtir de leurs peaux, et, remarquant plusieurs espèces peu farouches, ils les soumièrent à la domesticité, et ces superbes conquêtes ouvrirent à l'humanité la phase appelée *Patriarcat*.

Possesseurs d'animaux domestiques, les hommes abandonnèrent la vie vagabonde du sauvage pour se livrer à la garde de leurs troupeaux; devenus pasteurs, ils vécurent du lait de leurs brebis, de leurs vaches ou de leurs chamelles, comme le font encore bien des tribus de l'ancien continent. Grâce

à ce genre de vie paisible, les mœurs s'adoucirent ; grâce aux loisirs résultant de cette nouvelle existence, grâce surtout à leur opulence relative, les patriarches se créèrent des besoins inconnus jusqu'à eux : ils se fabriquèrent des tentes en remplacement de la caverne et de la hutte du sauvage, et, de la laine de leurs troupeaux, ils confectionnèrent des tissus, grossiers sans doute, mais qui se substituèrent avec avantage aux vêtements de peaux des âges précédents ; ce jour-là naquit l'industrie manufacturière. En quête des bons pâturages, et poussés à l'étude des plantes dans l'intérêt de leurs troupeaux, des patriarches, dotés de l'esprit d'observation et favorisés par le hasard et les circonstances, remarquèrent que certaines espèces de végétaux abondamment pourvus de substances nutritives jouissaient de la propriété de se multiplier considérablement par des semis faciles, et le patriarcat donna le jour à la *Barbarie*. La mission des patriarches fut donc de jeter les fondements de l'agriculture, de l'industrie et du commerce.

En ajoutant la culture de la terre à l'élève des bestiaux le barbare se trouva naturellement conduit à substituer à la tente du patriarche errant une habitation stable, et l'art de bâtir commença à poindre.

Toujours en guerre pour se ravir les fruits de

leurs travaux, les barbares mirent à leur tête les plus forts et les plus braves qui s'adjugèrent la part du lion sur le butin pris à l'ennemi ; ces chefs et des individus plus actifs, plus économes ou plus astucieux que les autres ne tardèrent pas à se créer des positions exceptionnelles, et à se faire remplacer dans les rudes travaux des champs par des prisonniers de guerre : dès ce moment l'odieux esclavage prit rang parmi les institutions sociales ! Pour orner les demeures des familles opulentes, et fournir les mille riens devenus indispensables à leurs toilettes, l'industrie et les arts se perfectionnèrent, le commerce prit chaque jour plus d'extension, et la navigation commença sa magnifique carrière. La mission de la richesse, quelque impure que soit trop souvent sa source durant l'enfance du genre humain, fut donc alors, comme elle l'est aujourd'hui, comme elle le sera toujours, de contribuer puissamment au progrès des arts, de l'industrie et du commerce.

En vieillissant, la barbarie se transforma peu à peu en *civilisation*. On donne ce nom à la phase sociale dans laquelle sont entrées, depuis des siècles, les nations les plus avancées de l'Europe et de l'Asie.

Puisque chaque phase de la vie de l'humanité naît de la phase qui la précède, qu'elle grandit,

vieillit et va se perdre dans une phase supérieure, il s'ensuit qu'elles se subdivisent toutes en sous-phases. Fourier signale trois sous-phases principales dans la civilisation : la *féodalité nobiliaire*, phase ascendante, l'*industrialisme*, phase pivotale, la *féodalité industrielle*, phase descendante qui offre de nombreuses et remarquables analogies avec sa correspondante ascendante. Je te laisse, mon bon ami, le soin et le plaisir de trouver ces analogies, je t'engage aussi à chercher celles qui existent entre les phases de la vie humanitaire et leurs correspondantes de la vie humaine : tu verras combien l'enfant et le sauvage se ressemblent ; combien, dans l'âge des plus douces illusions, l'adolescent a de rapports avec le civilisé de notre temps qui, malgré tant de déceptions, s'obstine à se bercer de l'espoir de trouver le remède à ses maux dans des constitutions plus ou moins républicaines, comme si tout le mal venait des institutions politiques. Si tu t'amuses à faire ces recherches, tu ne manqueras pas de reconnaître comment chacune des sous-phases de la civilisation engendre celle qui la suit. Tu pourras te convaincre aussi qu'une phase ou une sous-phase quelconque ne progresse réellement qu'en puisant des institutions dans la phase ou sous-phase suivante. De nos jours, par exemple, les civilisés ne fondent rien de véritable-

ment utile, s'ils ne l'empruntent au *garantisme*, phase sociale qui, selon Fourier, succédera à la civilisation. Notre maître a nommé cette phase *garantisme* parce que ses institutions assureront aux peuples les choses nécessaires à leur existence et à leur bien-être : les crèches, les salles d'asile, les sociétés de secours mutuels, les médecins cantonaux, les caisses de retraite pour la vieillesse, les asiles des convalescents, etc., sont des germes d'institutions garantistes. Je reprends :

La féodalité industrielle enfantera le *garantisme*; celui-ci à son tour donnera naissance à l'*HARMONIE*, phase pivotale de la vie de l'humanité, phase de bonheur qui durera autant et plus que les autres phases ensemble, comme il arrive à la phase de la maturité chez l'homme. Je me propose de te parler longuement de ce véritable âge d'or qui est devant nous et vaudra infiniment mieux que celui qui est derrière.

Je t'ai dit comment je conçois le développement du genre humain et la filiation des phases sociales; peut-être les choses se sont-elles passées tout autrement que je le suppose; mais peu importe : il ne résulte pas moins de cette étude que les hommes vécurent sous des formes sociales toutes différentes les unes des autres et de moins en moins misérables; d'où je tire cette conclusion : les phases de

la vie du genre humain jusqu'à son âge mur, constituent une série progressive; il nous reste à examiner si elle sera équilibrée.

Après des milliers de siècles d'abondance, de paix et de félicité, l'humanité entrera dans ses phases de décadence, voici pourquoi : la terre en vieillissant perdra peu à peu de sa chaleur et partant de sa fertilité; ses produits ne suffisant plus à sa nombreuse population, celle-ci ira décroissant, car, excepté en HARMONIE, la population correspond aux moyens d'existence. Avec les privations reparaîtront les maladies, les conflits, les haines, les vices et les crimes, leurs compagnons fidèles; et, poursuivant péniblement sa marche, le genre humain traversera la vieillesse et la décrépitude et s'éteindra dans la mort, après avoir fourni une carrière analogue à celle d'un homme comblé d'années. Comme la vie de l'individu, celle de l'espèce constitue donc une série progressive équilibrée dont l'HARMONIE sera le pivot; et, de même que des moments critiques relient les âges de la vie humaine, de même aussi les phases de la vie humanitaire sont unies par des époques de transition, époques douloureuses entre toutes par cette raison fort simple : quand une forme sociale arrive à son déclin, les institutions qui ont fait sa force et sa gloire ne répondant plus aux besoins nouveaux de

la société, celle-ci souffre et s'inquiète; les classes qui sont ou se croient intéressées au maintien d'institutions vieilles qui leur confèrent des privilèges, disent la société en péril et s'opposent de toutes leurs forces aux changements réclamés chaque jour plus vivement par les autres classes; le peuple s'agite, accuse le gouvernement et se lève enfin pour le renverser. C'est ainsi que la grande mais terrible révolution française devint nécessaire pour débarrasser l'Europe d'institutions surannées qui, après avoir fait puissante la féodalité nobiliaire, phase de conquêtes, de violence et de servage, se trouvaient parfaitement incapables de favoriser le développement de l'industrialisme, phase de production, aspirant après la paix, la sécurité et la liberté, conditions nécessaires aux progrès de l'industrie. Mais, puissante pour détruire, la révolution se montra impuissante pour édifier; de là, continuation d'inquiétude et de malaise, aspiration vers des institutions supérieures et révolutions successives auxquelles, à défaut de l'avènement de l'HARMONIE, des institutions garantistes sauront seules mettre un terme.

J'ajourne à ma prochaine lettre, mon cher Auguste, ce qui me reste à dire sur la série progressive équilibrée; il est bien temps de clore celle-ci déjà démesurément longue, malgré le soin

que j'ai pris de garder le silence sur une foule d'aperçus des plus intéressants, mais qui ne sont pas indispensables à la solution des grands problèmes dont nous allons bientôt nous occuper. Je terminerai en tirant les conclusions suivantes que je me crois en droit de considérer comme incontestables :

Les existences des êtres vivants, depuis la plante jusques et y compris l'humanité, forment des séries progressives équilibrées plus ou moins parfaites.

La vie de l'homme et celle du genre humain constituent les séries progressives équilibrées les plus parfaites de toutes.

12^e lettre.

Les êtres vivants ne sont pas les seuls dont la série progressive équilibrée régit le développement : toute chose qui commence finit, et sa carrière est réglée par cette espèce sériaire. Je vais appuyer cette proposition par des exemples de diverses espèces.

Incarnations des idées et des besoins d'une époque, les lois et les institutions civiles et politiques, les religions et les institutions religieuses germent dans l'obscurité à l'état de simples aspira-

tions ; elles se formulent et se constituent peu à peu ; subissent des modifications pour répondre aux exigences des sociétés qui se modifient sans cesse, puis elles perdent insensiblement de leur autorité et de leur prestige, tombent en désuétude et enfin dans l'oubli, la longueur de leur décadence ayant été comme toujours proportionnée à la longueur du temps qu'elles ont mis à se constituer. Pendant leur croissance et à leur apogée toutes les institutions font le bien, sauf exception, parce qu'elles donnent satisfaction à des besoins sociaux ; mais à leur déclin elles deviennent des causes de souffrance et des obstacles aux progrès, par cette raison fort simple : de même que les vieillards en général aiment le *statu quo* et craignent le changement, de même les corporations chargées de faire fonctionner les institutions vieilles, redoutent le changement et s'y opposent de toutes leurs forces : telle est la loi commune à tous les êtres arrivés à l'âge de décadence. En résumé les institutions quelles qu'elles soient ne sauraient arrêter le genre humain dans son développement ; devenues surannées elles n'ont plus de raison d'être, elles s'éteignent comme les templiers, les chevaliers de Malte, etc, ou se modifient comme l'ont fait de nos jours la monarchie et les communautés religieuses, ces grandes institutions qui, après avoir rendu

d'immenses services à la civilisation, étaient devenus de formidables obstacles au progrès. S'il existe des institutions qui ne peuvent ou ne veulent pas se transformer leur sort ne saurait faire l'objet d'un doute : elles iront déclinant sans cesse, jusqu'à leur anéantissement. Mais, me diras-tu, les vieillards n'éprouvent pas seuls de la répulsion pour les choses nouvelles; la plupart des hommes partagent ce sentiment qui devient, il est vrai, plus prononcé au déclin de la vie. Comment se fait-il donc, me demanderas-tu, si la destinée de l'humanité est de progresser incessamment, que la grande majorité des individus soit instinctivement portée à rejeter toute idée nouvelle? Les attractions ne seraient-elles pas toujours proportionnelles aux destinées? Je réponds : ce penchant à repousser les innovations nous fut donné afin que le genre humain ne flottât pas à tous les vents; afin que chaque phase sociale eût le temps de produire ses fruits; le contraire arriverait si tous les hommes se passionnaient pour les choses nouvelles. Admirens encore ici la sagesse du distributeur des attractions qui, pour contrebalancer la tendance générale à l'immobilité, dota les initiateurs d'une tenacité, d'une persévérance extrêmes : aucune déception ne rebute, aucun obstacle n'arrête dans son apostolat, l'homme persuadé qu'il a découvert

ou seulement qu'il possède une idée utile, témoin les inventeurs, témoin ces intrépides précurseurs de l'HARMONIE, ces missionnaires que les persécutions ni le martyre n'empêchent de travailler sans relâche à la formation de l'unité du genre humain.

D'autres mouvements encore obéissent aux lois de la série progressive équilibrée : le jour se compose de deux séries d'instant, l'une lumineuse, l'autre obscure ; il naît dans l'obscurité de la nuit ; sa clarté croît jusqu'à son maximum, puis décroît peu à peu et va s'éteindre dans les ténèbres de la nuit suivante. La nuit suit une marche analogue. Les heures de clarté parfaite, voilà le pivot de la série lumineuse, celles d'obscurité complète le pivot de la série obscure. Deux sous-séries aussi distinctes d'une même série doivent être reliées par des ambigus ; c'est ce qui a lieu en effet ; les crépuscules du matin et du soir, ces instants où il ne fait ni jour ni nuit unissent la série obscure à la lumineuse et *vice-versâ*.

L'année, cette série de jours croissant en longueur du solstice d'hiver au solstice d'été, puis décroissant de celui-ci jusqu'au solstice d'hiver ; l'année qui prend naissance au jour le plus court et partant le plus obscur, nous fournit un exemple analogue au précédent.

Avant de quitter les séries progressives équilibrées

brées, permets-moi de prendre note d'une circonstance que j'aurai plus tard besoin d'invoquer. Les deux dernières séries dont je viens de parler jouissent d'une perfection qui n'existe pas au même degré dans les séries de même espèce dont nous nous sommes occupés jusqu'ici : non-seulement elles possèdent des pivots et des ambigus, mais leurs termes croissent et décroissent avec régularité et les sous-séries descendantes s'équilibrent exactement avec les sous-séries ascendantes. Or, ces deux séries offrent cette particularité : à peine leur dernier terme lumineux s'est-il éteint dans l'obscurité, que commence une série relativement obscure qui sera suivie d'une série lumineuse et ainsi à l'infini, de sorte qu'à une série obscure succédera indéfiniment une série lumineuse et réciproquement. Voilà le fait que je tenais à constater.

Il y a encore d'autres mouvements dans la nature : les marées et les vents alizés obéissent jusqu'à un certain point aux lois de la série progressive équilibrée; mais les vents irréguliers et les tremblements de terre ne lui sont pas assujettis, aussi leurs effets sont imprévus et désordonnés; ils enfantent les orages, les tempêtes, les volcans et cent autres désastres, tant il est vrai qu'en dehors de l'ordre sériaire il n'y a que chaos et confusion,

comme je le disais en commençant l'étude de la série.

J'examinerai dans mes prochaines lettres des objets d'un ordre tout différent, dont les mouvements sont en conséquence régis par d'autres espèces sériaires.

13^e Lettre.

Obligés de pourvoir aux besoins de leur existence, exposés à des dangers de mille sortes, l'homme et l'animal recourent des sens qui les avertissent de ce qui se passe autour d'eux. Ces merveilleuses communications ont lieu par l'intermédiaire des fluides invisibles, dont nous sommes environnés. Jetons un coup-d'œil sur ces merveilles.

Le bruit qui éveille notre attention est produit par le choc des ondes de l'air contre le tympan de notre oreille.

Si toutes les ondes aériennes frappaient notre oreille de la même manière, nous ne pourrions distinguer la cause du bruit que nous entendons. Pour éviter cette uniformité qui eût enlevé au bruit la majeure partie de son utilité, Dieu ordonna les choses de manière que chaque corps rend des sons d'une qualité particulière ; cette qualité se nomme *timbre*.

Les sons se distinguent non-seulement par leur timbre, mais aussi par leur *intensité* et par leur *ton*. La science n'a pas encore reconnu quelles modifications dans les ondes sonores produisent les différences dans les timbres, mais elle nous apprend que l'intensité du son dépend de la grandeur des ondes, le ton de leur rapidité : Ainsi, quels que soient les timbres et les intensités des sons, ils se trouvent à l'unisson, c'est-à-dire du même ton, quand ils résultent d'ondes aériennes se mouvant avec une égale rapidité. Les sons les plus graves que puisse percevoir l'oreille humaine, sont produits par des ondes qui se succèdent avec une rapidité de 32 à 33 par seconde ; les plus aigus qui nous soient perceptibles, exigent environ 8,430 vibrations dans ce même laps de temps : En deça et au delà, c'est pour l'homme le silence. Les sons constituent donc une série qui, partant du plus grave, s'élève graduellement au plus aigu. Étudions les caractères de cette série.

Quand on fait vibrer une corde de violon bien tendue, elle produit un son, et, lorsque au moyen d'un chevalet ou autrement, on divise cette corde en deux parties égales, chacune de ses moitiés vibre deux fois plus vite que la corde entière, et fait entendre un son semblable au premier, avec cette seule différence qu'il est beaucoup plus aigu. En

supposant que cette corde vibre 32 fois par seconde et donne par conséquent le son perceptible le plus grave, sa moitié vibrera 64 fois, son quart 128. En continuant à diviser toujours en deux parties égales, on obtiendra pour la huitième subdivision, 8,192 vibrations à la seconde, et partant un son qui approchera du plus aigu que nous puissions percevoir. Donc la série des sons perceptibles à l'oreille de l'homme, se compose de huit groupes.

Chacun de ces groupes compte une multitude de sons; mais l'oreille la plus exercée ne pouvant saisir la différence de deux sons que lorsqu'ils sont séparés par un certain intervalle, on s'est borné à partager le groupe en sept tons. Les huit groupes de la série diatonique se composant de sons identiques à la gravité près, il nous suffira de connaître les propriétés d'un groupe pour savoir celles de tous : Étudions-les rapidement.

Un ton quelconque fait avec ses *tierces*, ses *quintes* et ses *octaves*, des accords ou consonnances; il forme, au contraire, des dissonances, quand il se fait entendre simultanément avec ses *secondes* et ses *septièmes*; donc, dans la série des sons, les termes qui se touchent discordent, les termes placés à distance s'accordent. On appelle *harmonique* cette espèce de série, par la raison que toutes

les harmonies musicales sont dues à ces accords et à ces discords : Sans eux, les sons produiraient un bruit qui ne dirait rien à notre âme faite pour tous les genres d'harmonies.

Indépendamment de cette propriété caractéristique des séries harmoniques, celle des sons en possède encore plusieurs autres :

Comme dans toute série régulière, ses termes diffèrent les uns des autres, tout en présentant une grande analogie ;

Du premier au dernier, ses termes deviennent de plus en plus aigus ;

Les sons naissent dans le silence, qui précède le plus grave et vont s'éteindre dans le silence qui suit le plus aigu.

Quant au pivot et aux ambigus, je n'en aperçois point dans la gamme musicale considérée abstractivement ; mais si on l'étudie dans ses applications à la musique, on reconnaît pour note pivotale de tout morceau la tonique, et pour ambigus les notes diézées ou bémolisées, servant de transition d'un ton à un autre.

Pour connaître ce qui se passe hors de lui l'homme reçoit non-seulement l'ouïe mais aussi la vue ; et, de même que chaque corps se manifeste à l'oreille par un son particulier, de même aussi il se révèle à l'œil par une couleur propre.

Quand l'air est en repos notre oreille n'entend aucun son ; lorsque la lumière n'est pas mise en mouvement par les vibrations d'un corps lumineux, notre œil n'aperçoit aucune couleur ; les ondes de l'air produisent donc des sons, celles du fluide lumineux, des couleurs.

Décomposé par un prisme triangulaire, un rayon de lumière offre les sept couleurs suivantes : rouge, orangé, jaune, vert, bleu, indigo et violet, subdivisibles chacune en une infinité de nuances. La série des couleurs compte donc sept groupes, plus la couleur pivotale, le blanc, formé de la réunion des sept couleurs, et le noir, pivot inverse, dû à l'absence de toute couleur.

Comme dans la série des sons, il existe dans celle des couleurs, des termes formant entre eux des accords, d'autres des discords. C'est grâce à cette propriété que le père Castel put confectionner son clavecin oculaire destiné à procurer à l'âme par l'intermédiaire des yeux des sensations agréables analogues à celles que le clavecin ordinaire lui communique par l'oreille. Il n'est pas d'ailleurs de femme de goût qui ne rende témoignage en faveur des consonnances et des dissonances dans la gamme des couleurs, quand il s'agit d'assortir les pièces de sa toilette, et de les harmoniser avec son teint et la nuance de ses cheveux.

La série des couleurs doit donc, comme celle des sons avec laquelle elle a plus d'une analogie, se ranger parmi les séries harmoniques.

Pour le guider dans le choix de sa nourriture, Dieu fit présent à l'homme de l'odorat et du goût, ces sens, je le crois, sont avertis par des vibrations électriques. Peut-être, mon bon ami, connais tu des faits à l'appui de cette conjecture; pour moi je ne sais que ces deux-ci; un léger choc électrique produit sur la langue une saveur acide, la foudre en tombant laisse souvent après elle l'odeur du soufre.

La gamme des odeurs et celle des saveurs comptent évidemment une multitude de termes; ces termes sont-ils dus à la combinaison de quelques odeurs ou de quelques saveurs mères des autres, et constituent-ils des séries harmoniques comme celles des sons et des couleurs? Vraisemblablement, car, jusqu'ici nous avons toujours remarqué que les choses de même genre obéissent à la même espèce sériale, mais, je l'avoue, les preuves me manquent; j'entrevois bien certaines odeurs et surtout certaines saveurs dont la réunion produit un effet agréable, d'autres qui, agréables séparément, causent une sensation désagréable par leur réunion; mais ces données sont fort vagues, et je laisse à de plus compétents le soin d'analyser la gamme des saveurs et celle des odeurs.

Il me reste à parler du cinquième sens chargé de nous apprendre l'état physique des corps. Le tact a généralement besoin du contact pour remplir cette mission : pour savoir si un objet est dur ou mou, uni ou raboteux, carré ou rond, il suffit à notre main de le palper ; dans ces cas les vibrations étant inutiles n'existent pas. Mais s'il se trouve non loin de nous un corps non flamboyant, assez fortement échauffé pour compromettre notre santé ou notre vie, nous sommes avertis de sa présence, quand nous en approchons à une distance où la chaleur de ce corps nous ferait courir quelque danger. Cet avertissement nous est donné par les vibrations du calorique, vibrations qui constituent une série dont je vais tâcher de découvrir les caractères.

Les termes de la série du calorique vont croissant depuis le froid le plus intense jusqu'à la chaleur extrême.

Les termes extrêmes se ressemblent par leurs effets, du moins en ce qui concerne le tact : l'excès ou l'absence de chaleur tue les animaux ; et plongée subitement dans un liquide très-froid, la main éprouve une sensation que l'on confond aisément avec celle produite par l'eau très-chaude.

Et, si l'on fait attention qu'on prend avec plaisir une boisson dont la température diffère notablement

en plus ou en moins de celle de notre corps, tandis qu'une boisson tiède provoque des nausées et des vomissements, on sera porté à conclure que la série des ondes du calorique est probablement harmonique.

Donc, la nature qui prévient notre oreille par les ondes de l'air, nos yeux par les ondes de la lumière, notre goût et notre odorat par les ondes de l'électricité, enfin notre tact par les ondes du calorique, emploie les vibrations pour nous avertir de ce qui se passe hors de nous, et, selon les probabilités, ces vibrations forment toutes des séries harmoniques : je ne voulais pas prouver autre chose.

14^e Lettre.

L'étude de la nature que nous avons faite dans mes six dernières lettres prouve que le suprême Organisateur emploie la série régulière pour ordonner les êtres et les choses. J'avais donc raison de considérer la série comme la loi du principe régulateur, et de dire avec Fourier : la série distribue les harmonies. Ce qui me reste à l'exposer sur ce sujet va corroborer cette proposition.

En sa qualité d'être intelligent, c'est-à-dire participant au principe régulateur, l'homme est porté

naturellement à introduire la série partout où il désire voir régner l'ordre et l'harmonie : En tous lieux et à toutes les époques, il se servit de l'ordre sériaire pour mesurer le temps et l'espace : Il divisa le temps en siècles subdivisés en olympiades, en lustres, etc., il partagea l'année en mois, ceux-ci en semaines, les jours en heures, minutes et secondes ; de sorte que le siècle constitue une série d'instantanés composée de groupes de plus en plus importants, en partant du premier terme, la seconde. Il partagea l'espace en stades, en milles, en lieues, etc., auxquels il donna des subdivisions.

Les Arabes introduisirent la série régulière dans la numération, et dix chiffres groupés trois à trois, suffirent pour représenter tous les nombres imaginables. Puis, pour faire régner plus d'ordre encore dans les rapports commerciaux et autres, on substitua naguère en France les séries progressives équilibrées aux séries simplement progressives qui présidaient aux mesures de toute nature, autrement dit, on remplaça une espèce sériaire par une espèce plus parfaite : Aujourd'hui, les mesures de longueur, de surface, de solidité, de pesanteur, de capacité, etc., se conjuguent sur un pivot commun, le mètre ; ce qui n'empêche pas chacune des séries d'avoir son pivot particulier dans son unité, au-dessus et au-dessous de laquelle se groupent

par dizaines ses multiples et ses sous-multiples.

Quand l'homme veut faire régner la symétrie et la clarté dans ses œuvres, il emploie l'ordre sériaire : Il divise ses livres scientifiques en chapitres, sections, propositions; ses poèmes en chants, ses poésies légères en stances et couplets; ses discours en points, ses pièces de théâtre en actes, scènes, etc. Il emprunte à la série équilibrée l'ordonnance de ses palais et de ses jardins.

Sans le chercher, sans le vouloir, souvent même malgré lui, — tant l'ordre sériaire est conforme à sa nature, — l'homme voit ses assemblées se scinder en centre, côté droit et côté gauche, et chacun de ces groupes se subdiviser en sous-groupes.

Pour établir l'ordre dans leurs sociétés, les hommes s'ordonnent suivant les exigences d'une espèce de série nommée *hiérarchique*, parce qu'elle a pour caractère distinctif la hiérarchie. Dans les temps modernes, cette série tend à s'introduire de plus en plus dans les institutions sociales; déjà elle régit chez les peuples civilisés la plupart des rouages administratifs.

Constitué hiérarchiquement, le clergé catholique reçoit l'impulsion de son pivot suprême, le pape, qui imprime le mouvement au corps entier par l'intermédiaire des pivots de sous-séries et de groupes, les évêques, curés et desservants. Or,

comme ces derniers dirigent les populations sous le rapport spirituel, il s'ensuit que les catholiques forment une immense série hiérarchique reliant toutes les volontés et les soumettant à un seul homme : De là résulte la force du catholicisme. Dans cette série les ambigus : légats, missionnaires et prédicateurs nomades servent, tout en conquérant à l'église de nouveaux membres, à relier les sous-séries et les groupes, et à consolider l'unité de ce grand corps.

La puissance d'un peuple résultant de l'union de ses membres, il s'en suit qu'une nation croit en forces à proportion du nombre des services publics reliés en faisceaux par une organisation sérieuse hiérarchique. L'état le plus avancé peut-être dans la constitution de son unité, la France atteste l'exactitude de cette proposition ; dans ce pays, les fonctions civiles sont exercées par des conseils municipaux, cantonaux et départementaux, ayant pour pivots respectifs les maires, les sous-préfets et les préfets, qui reçoivent l'impulsion d'un pivot suprême, le ministre de l'intérieur. Relevant du ministre de la justice, les tribunaux sont hiérarchisés depuis la justice de paix jusqu'à la Cour de cassation ; chaque tribunal ayant son pivot particulier dans son président, les agents chargés de la perception des impôts directs et indirects, du trans-

port et de la distribution des dépêches et correspondances, les membres de l'instruction publique, etc., obéissent à la même loi organique. Dans ces diverses séries les inspecteurs, contrôleurs et vérificateurs, remplissent les rôles d'ambigus, puisqu'ils servent à relier les groupes et les sous-séries et à resserrer les nœuds qui les unissent.

Mais, de tous les corps constitués, l'armée, sans contredit, forme la série hiérarchique la plus parfaite : Ses groupes élémentaires, les compagnies, ayant pour pivots leurs capitaines, se subdivisent en sous-groupes : les escouades commandées par des sous-officiers. Puis, s'unissant entre elles les compagnies forment des bataillons, ceux-ci des régiments et successivement des brigades, des divisions, des corps d'armée conduits par leurs pivots respectifs : Chefs de bataillon, colonels, généraux et maréchaux, qui reçoivent les ordres du pivot suprême, le ministre de la guerre ou le souverain lui-même. Les adjudants, aide de camp, officiers d'état-major et autres ambigus, relient entre eux les groupes et les sous-séries de ce corps gigantesque, de cet être collectif, vivant de sa vie propre au sein de la société.

Si les civilisés surpassent les barbares et les sauvages dans les luttes de la guerre, ce n'est ni à leur force musculaire ni à leur courage, qu'ils le

doivent, mais à la bonne organisation de leurs armées dont une volonté unique fait agir les milliers de bras. Si la civilisation l'emporte sous tant de rapports sur les phases sociales qui l'ont précédée, c'est grâce non-seulement à sa science et à son industrie, mais encore à la force de cohésion, à l'ensemble des mouvements, à l'économie de ressorts résultant de l'application de la série hiérarchique aux administrations civiles, politiques et religieuses.

Malheureusement les hommes se bornèrent jusqu'ici à organiser hiérarchiquement les rouages sociaux improductifs, laissant dans l'anarchie les fonctions essentielles : la production et la distribution des produits; qu'en résulte-t-il? Abandonnés à des individus qui n'ont entre eux ni lien ni solidarité, l'industrie et le commerce enfantent la plupart des maux dont gémit la société. Les ruines, les banqueroutes, les fraudes, les falsifications, la concurrence déloyale, les grèves, les disettes, les encombrements de produits, les fortunes scandaleuses, les misères excessives et mille autres souffrances torturent les peuples et les rendent, dit-on, ingouvernables. Mais, telle est la force résultant de l'organisation hiérarchique, qu'une très-minime partie des populations ordonnée sérieusement en armées et tribunaux suffit pour maintenir l'im-

mense majorité dans un milieu social qu'elle supporte impatiemment, et que, dans son désespoir, elle s'efforce souvent de briser.

Puisque l'organisation sériaire hiérarchique produit des résultats si considérables dans la guerre et l'administration, c'est-à-dire dans l'art de tuer les hommes et celui de les gouverner, que ne serait-on pas en droit d'attendre de son application aux industries qui les nourrissent, les vêtissent, les logent, etc. Qui pourrait dire le degré de puissance, de grandeur, de richesse et de savoir auquel parviendrait le genre humain si, à l'aide de l'organisation sériaire, il arrivait à ne former de tous ses membres qu'un seul corps, une seule famille solidarisée sous tous les rapports sans exception ?

L'homme n'est pas la seule créature terrestre qui vive en société : les castors, les abeilles, les fourmis, etc., forment des sociétés auxquelles Dieu a donné des lois qui sont toujours fidèlement observées. Démocratique chez les fourmis, le gouvernement a la forme monarchique chez les abeilles. Ces dernières ayant à exécuter des travaux de diverses sortes, on remarque bien dans un essaim des groupes spéciaux attachés à chaque espèce de travail, mais on ne voit aucun chef dans ces groupes et, par conséquent, nulle trace de hiérarchie : car la reine ne gouverne pas, elle pond. Je me crois

donc en droit de considérer, jusqu'à preuve contraire, la série hiérarchique comme destinée par le Créateur à régir exclusivement les êtres intelligents. Prends note, je te prie, mon bon ami, de cette conclusion, nous en aurons besoin plus tard.

15^e Lettre.

Maintenant que j'ai démontré les lois des principes moteur et régulateur, je veux en tirer deux corollaires importants. Je te parlerai aujourd'hui d'une loi de la création résultant de l'application de la série régulière à la nature entière. Cette loi peut se formuler en deux mots : *unité de système*. Le divin Organisateur des mondes observe, en effet, l'unité de plan en toutes choses, mais il sait mettre une merveilleuse diversité dans chaque unité. Cela doit être évidemment, puisque une même espèce sériale régit les choses de même ordre et que les termes de toute série régulière diffèrent les uns des autres. Laisse-moi, néanmoins, appuyer cette proposition par quelques exemples qu'il te sera facile de multiplier à l'infini :

Tous les mouvements sont dus à l'attraction : voilà l'unité de système, mais chacun des quatre règnes agit sous l'impulsion d'attractions spéciales :

voilà la diversité. Chaque règne, disons-nous, recut des attractions particulières : voilà l'unité ; mais des doses différentes d'attraction, s'il est permis de s'exprimer ainsi, furent réparties à chacune des diverses familles dont se composent ces règnes ; et, par exemple, tous les animaux sont doués d'attractions instinctuelles, mais les instincts diffèrent d'une espèce à l'autre.

La série préside à l'ordonnance de toutes choses : êtres et mouvements : voilà l'unité de système ; mais nous avons compté jusqu'à huit espèces de séries : voilà la diversité. Les choses de même nature obéissent à la même espèce sériaire : voilà l'unité ; mais la même série n'est pas également parfaite pour chacune de ces choses ; les existences des êtres, par exemple, sont régies par la série progressive équilibrée, toutefois les phases de la vie d'un arbre forment une série moins parfaite que celles de la vie humaine ; il en est de même dans les séries des autres espèces.

Pour vivre, les plantes et les animaux ont besoin de deux choses : respirer et absorber des substances étrangères pour se les assimiler ; voilà l'unité de plan, mais grande est la variété des matières absorbées et celle des instruments destinés à l'accomplissement de ces fonctions : les végétaux respirent par leurs feuilles les gaz rejetés par les animaux ;

les insectes respirent par des stigmates, les poissons par des branchies, les vertébrés par leur trachée artère. Pour se nourrir, les plantes absorbent par leurs feuilles et leurs racines des matières inertes de forme gazeuse, les animaux, à l'aide de leur bouche, de leur bec, de leur trompe ou de leur suçoir, absorbent la matière solide préparée par les végétaux.

La reproduction des espèces a toujours lieu par l'union de deux êtres de sexes différents; voilà l'unité de plan, voyons la diversité de modes. Dotées de deux électricités contraires, les molécules de matière s'unissent par leurs pôles opposés, pour donner naissance à des composés nouveaux; les corps bruts possèdent donc, en quelque sorte, les deux sexes, et s'unissent par leurs sexes différents. Chez les plantes, les organes mâles et femelles habitent ici un même calice, là, ils s'épanouissent séparément mais sur la même plante; ailleurs, sur des plantes différentes. Les vers, les limaçons et autres animaux d'ordre inférieur possèdent les deux sexes sans pouvoir se féconder eux-mêmes, quand, au contraire, les animaux plus élevés sur l'échelle de la création sont mâles ou femelles, jamais tous les deux à la fois.

Tout ce qui vit sort d'un œuf, et tout œuf produit par la femelle doit être fécondé par le mâle :

voilà l'unité de plan ; mais il existe une grande variété dans l'acte de la fécondation. Les étamines des fleurs qui ne vivent pas dans le même calice que le pistil confient aux vents et aux insectes le soin de lui porter le pollen fécondant ; elles le versent dans le pistil quand elles habitent près de lui. Le poisson féconde les œufs déposés sur la grève par une femelle inconnue ; les insectes et bien d'autres animaux s'apparient au hasard, tandis que certains oiseaux choisissent leurs compagnes et contractent avec elles des mariages annuels et parfois à vie. Les poissons, disons-nous, pondent des œufs non fécondés, les grenouilles fécondent les leurs à mesure que les femelles les pondent ; les plantes, les insectes, les oiseaux et les reptiles pondent des œufs fécondés, mais les petits des mammifères sortent de l'œuf avant de naître.

Je pourrais te dire encore : vois la matière inerte, en passant lentement de l'état liquide à l'état solide elle se cristallise ; mais les cristaux, tous de formes régulières et géométriques, diffèrent d'un corps à l'autre ; pour celui-ci ce sont des cubes, pour ceux-là des parallépipèdes, des polyèdres à 4, à 8, à 12 faces triangulaires. Vois les végétaux, ils ont tous des feuilles, des fleurs et des fruits qui diffèrent d'une plante à l'autre par la grandeur, la disposition, la forme, le port, l'odeur, la saveur, etc.

Vois les insectes : un même type préside à la structure de tous : coupé en trois parties, leur corps se compose d'une tête, siège des organes des sens ; d'un corselet, auquel sont attachés les organes de la locomotion ; d'un abdomen, muni des organes de la respiration, de la génération, etc. Mais quelle prodigieuse différence existe entre le pesant bousier et la légère libellule ! Quelle distance sépare la hideuse araignée du brillant papillon ! Je pourrais te dire : les mammifères et les oiseaux ont pour organes extérieurs une tête qui se ressemble fort peu d'une espèce à l'autre, et quatre membres qui chez l'homme sont deux bras et deux jambes, chez les singes, quatre bras, chez les quadrupèdes, quatre jambes, chez les oiseaux, deux ailes et deux jambes, et toutes ces choses diffèrent en mille façons d'une famille à une autre famille. Je pourrais enfin appeler en témoignage Geoffroy Saint-Hilaire qui a prouvé l'unité de composition des organismes, et montré comment un même nombre d'organes intérieurs, conservant entre eux les mêmes relations, se trouve dans les vertébrés, les articulés et jusque dans les mollusques ; mais à quoi bon fatiguer plus longtemps ton attention : les exemples qui précèdent ne suffisent-ils pas surabondamment ? Et ne sommes-nous pas en droit de considérer comme parfaitement démontrée cette

proposition : le Grand Architecte ordonne les êtres de même genre et les choses de même nature sur des plans uniques qu'il sait merveilleusement varier selon les convenances des êtres?

N'oublions pas toutefois qu'en toutes choses il y a des exceptions, — Fourier les évalue à un huitième. — Je me bornerai à t'en donner trois exemples : il existe des animaux dépourvus de sexe. Quand vient le moment de se multiplier, leur corps vole en éclats, et laisse échapper leur progéniture. Les champignons et les cactus sont privés de branches et de feuilles qui sont l'apanage ordinaire des végétaux. Les oiseaux se construisent des nids, différents selon les espèces, cependant le coucou pond ses œufs dans un nid étranger.

16^e Lettre.

Il me reste à te parler d'une autre loi de la nature, de l'*économie de ressorts* qui est une conséquence de la proportionnalité des attractions et des destinées, comme l'unité de système est la conséquence de l'ordonnance des choses en séries régulières.

Tout en dispensant avec munificence à ses créatures les organes, les attractions et l'intelli-

gence nécessaires à l'accomplissement de leurs fonctions, le suprême ordonnateur observe néanmoins en toutes choses une stricte économie : rien de trop, rien de trop peu : voilà sa loi. Je t'ai déjà fait remarquer des faits à l'appui de cette proposition ; laisse-moi, mon cher Auguste, appeler ton attention sur quelques autres.

Le Créateur se montre économe de *matière* en donnant aux êtres les organes qui leur sont indispensables, et en leur refusant ceux qui leur seraient inutiles. On peut ignorer longtemps la destination d'un organe, mais le naturaliste instruit ne doute pas qu'il en ait une, et s'efforce de la découvrir. L'économie d'organes se montre clairement dans certaines mouches éphémères qui manquent des organes de la nutrition, parce que, ne devant vivre dans leur état parfait que le court instant nécessaire à la propagation de l'espèce, le manger leur était inutile. Elle se manifeste aussi dans les chrysalides de papillons qui, destinées à attendre dans leur linceul de soie le moment de leur métamorphose, sont dépourvues des organes de la locomotion, de la nutrition, de la vue, etc.

Une égale économie préside à la distribution des *attractions*. Les êtres vivants sont pourvus d'instincts parfaitement appropriés à leurs fonctions ; non-seulement ils n'en ont pas reçu d'inutiles,

mais ceux dont ils cessent d'avoir besoin leur sont retirés. Ainsi, dans les contrées très-froides les animaux herbivores mourraient de faim pendant l'hiver, si le dispensateur des attractions ne leur ôtait le besoin de manger et ne le remplaçait par celui de dormir jusqu'au réveil des plantes dont ils se nourrissent. Les oiseaux n'éprouvent pas le besoin d'hiverner : à l'approche des frimas, la plupart d'entre eux, sous l'empire d'une attraction nouvelle, se réunissent en troupes, et guidés par un merveilleux instinct, vont au loin demander leur nourriture à des contrées plus hospitalières. Je te l'ai déjà fait remarquer : chez les animaux l'amour s'éteint quand son but est rempli, et l'amour maternel abandonne le cœur des parents les plus tendres quand il cesse d'être utile aux enfants.

Le Créateur dispense *l'intelligence* avec non moins de libéralité et non moins d'économie que les organes et les attractions, donnant à chaque espèce la dose dont elle a besoin et pas davantage. On aperçoit des lueurs de raison chez la plupart des animaux, mais Dieu gratifia d'une intelligence remarquable ceux d'entre eux qui vivent en société, parce qu'elle leur était nécessaire pour combiner leurs efforts et travailler à une œuvre commune. Puis, pour leur faciliter cette entente

précieuse, il leur fit un présent presque égal à celui de la parole : on voit les fourmis échanger des idées à l'aide de leurs antennes. Mais, d'un autre côté, voici un fait qui prouve, selon moi, que la nature refuse absolument aux animaux une somme d'intelligence dont ils pourraient abuser : Si, pour passer la nuit dans une forêt habitée par des singes, une caravane allume du feu et néglige de l'éteindre en partant, nos quadrumanes s'empressent de descendre des arbres pour venir se chauffer ; mais, bien qu'ils aient vu jeter du bois sur le foyer, il ne leur arrive jamais d'en faire autant pour alimenter le feu dont la chaleur paraît cependant leur plaire beaucoup. Comment expliquer cette abstention de l'animal imitateur par excellence, sinon par une sage prévoyance du Créateur qui refusa l'intelligence nécessaire pour entretenir du feu à un être qui s'en serait servi pour détruire les forêts de plusieurs parties du monde.

L'homme nous fournit aussi un exemple d'économie dans la distribution des trois principes : Quand nous n'exerçons pas notre intelligence, notre mémoire, nos forces et nos autres facultés, elles s'amoindrissent et finissent par se perdre ; elles grandissent au contraire par l'exercice, de sorte qu'elles se proportionnent à l'usage que nous en faisons, au besoin que nous en avons.

Pope disait : « Dans les ouvrages de Dieu, un seul mouvement produisant sa fin, sert encore à d'autres usages. » Cette proposition, éclatant témoignage en faveur de l'économie de ressorts, n'a pas besoin de démonstration : la nature entière la proclame; je me bornerai donc à un seul exemple. Les feuilles sont les organes de la respiration et de la nutrition des plantes ; mais leurs services ne s'arrêtent pas à ces indispensables fonctions : elles purifient l'air en absorbant les gaz que les animaux ne pourraient respirer sans danger, et en remplaçant ces gaz par l'oxygène nécessaire à la respiration de l'homme et de l'animal. Elles servent de nourriture à une multitude d'espèces d'animaux, et fabriquent les produits servant à la nourriture des autres espèces. Les feuilles sont la parure des plantes et font le charme de la campagne; enfin, leurs débris donnent à la terre sa fertilité.

Les faits que je viens d'invoquer dans cette lettre suffisent, je crois, pour m'autoriser à mettre au nombre des lois de la nature, l'économie de ressorts.

17^e Lettre.

Au moment d'aborder les grands problèmes dont nous nous occuperons exclusivement à l'avenir, arrêtons-nous un peu, mon ami, pour compter nos richesses. Nous avons étudié la nature sous divers aspects et cette étude nous a fait connaître ces quatre grandes lois du Créateur.

Les attractions sont proportionnelles aux destinées, aux fonctions des êtres.

La série distribuée les harmonies, elle préside à l'arrangement de toutes les choses régulières.

Il y a dans la création économie de ressorts en toutes choses.

Il y a aussi unité de système et par conséquent analogie entre les mouvements de même ordre, entre les êtres de même genre.

Armé de ces *révélation de la nature* je vais essayer de résoudre les hautes questions que nous nous sommes posées, à savoir : la destinée terrestre de l'homme, sa destinée après la mort, l'existence de Dieu et son essence. Ma tâche au reste sera relativement facile ; elle consistera bien souvent à tirer des corollaires des quatre propo-

sitions précédentes. Si donc tu reconnais vraies ces propositions et si mes déductions sont inattaquables, de par la logique tu seras forcé de les admettre et de partager mes croyances.

Je te l'ai dit dans une de mes premières lettres, et je crois devoir te le répéter ici : il y a trois espèces de révélations ; quand avec le secours de l'une d'elles je serai parvenu à résoudre un problème, je demanderai la confirmation de la solution trouvée aux deux autres révélations, et ne considérerai comme parfaitement démontrées que les solutions fondées sur l'accord des trois révélations. Nous rangerons parmi les conjectures plus ou moins plausibles les solutions qui, sur un point quelconque laisseraient à désirer.

18^e Lettre.

Mon cher Auguste ! je me propose de rechercher aujourd'hui à quelle fonction Dieu appelle le genre humain sur la terre. Un sujet aussi important mérite toute ton attention.

Les attractions sont proportionnelles aux destinées, donc réciproquement les destinées sont proportionnelles aux attractions ; donc les attractions d'une créature étant connues, il est facile de par-

venir à la connaissance de sa destinée ; donc, pour découvrir la destinée de l'homme ici bas, il nous faut analyser ses attractions, autrement dit les mobiles qui le font agir ; c'est ce que nous allons faire.

Formé d'un corps, d'un cœur et d'une intelligence, l'homme éprouve des besoins physiques, moraux et intellectuels qui seuls le poussent à ne pas rester dans l'immobilité. A l'exemple de Fourier j'appellerai passions ces besoins, en le faisant observer qu'il ne faut pas confondre les besoins innés, providentiels et par conséquent bons de leur nature, nommés par moi passions, avec les effets subversifs de ces besoins. La confusion volontaire ou non de ces deux acceptions bien différentes d'un même terme, sert trop souvent hélas ! à combattre ou, plus exactement à calomnier notre maître que l'on accusait de lâcher la bride à toutes les passions. Cette réserve faite, procédons à notre analyse de l'homme.

Pascal disait : « Tous les hommes désirent d'être heureux ; cela est sans exception. » Rien n'est plus vrai ; j'ajouterai toutefois : l'homme ne naît pas égoïste, il sent instinctivement la solidarité qui l'unit aux autres hommes ; il ne peut les voir souffrir sans souffrir lui-même ; et ne comprend le bonheur parfait qu'à la condition que tout soit heureux autour de lui : l'homme aspire donc

à la félicité, à l'harmonie universelles; il reçut du Créateur un présent sublime, celui du sentiment religieux, qui relie l'homme à l'homme et à l'humanité, l'humanité à son auteur et à tous les êtres: sentiment qui nous distingue des autres créatures terrestres, et nous élève infiniment au-dessus d'elles. Et puisque toutes nos passions tendent au bonheur, le sentiment religieux résume en quelque sorte la série des passions, comme le blanc résume la série des couleurs. Voilà pourquoi Fourier nomme *Unitéisme* ce sentiment. A cette passion pivotale s'associe étroitement l'amour du bien, c'est-à-dire l'amour du vrai, du bon et du beau (2).

L'unitéisme se décompose en douze passions radicales, à savoir : cinq sensitives, quatre affectives et trois distributives.

Les passions sensitives correspondent aux besoins des cinq sens.

Les affectives correspondent aux besoins du cœur; ce sont l'*amitié*, l'*amour*, l'*ambition* et le *familisme* ou amour de la famille. La première domine dans l'enfance, la deuxième dans la jeunesse, la troisième dans l'âge mûr, la quatrième dans la vieillesse.

Les passions distributives relèvent de l'intelligence — principe régulateur — en ce sens qu'elles portent l'homme à régler, à ordonner ses assem-

blées, ce sont : la *cabaliste*, la *composite* et la *papillonne*. L'occasion se présentera bientôt de reconnaître le rôle respectif de chacune de ces passions.

Outre ces treize passions, la pivotale comprise, l'homme possède, comme nous l'avons vu, des attractions instinctuelles.

Nous forçant à agir sans cesse sur les êtres et les choses dont se compose le mobilier de la terre, nos passions sensibles doivent bien plus que les autres nous révéler notre mission terrestre ; comme d'ailleurs c'est en satisfaisant leurs besoins physiques que les animaux remplissent leurs fonctions, l'analogie nous indique que c'est en donnant satisfaction à ses besoins de même nature que l'homme accomplira la sienne. Commençons donc par rechercher quelles sont les exigences de nos sens.

La forme de nos dents, la longueur de nos intestins et nos appétences naturelles l'attestent : nous sommes destinés à nous nourrir de substances animales et de substances végétales ; aussi pour fournir notre table mettons-nous à contribution la terre et l'air, les bois et les prairies, les fleuves et les mers : l'homme est peut-être la seule créature omnivore. Toutefois, il n'aime pas la chair crue, et ne peut se nourrir de la plupart des végétaux qu'au préalable il ne leur ait fait subir certaines préparations, notamment la cuisson.

La délicatesse de son organisme le rend éminemment impressionnable aux variations atmosphériques; cependant, destiné à vivre sous toutes les latitudes, il naît dépourvu de fourrure, tandis que la nature prend soin de vêtir les animaux, proportionnant même la finesse et l'épaisseur de leurs vêtements à la rigueur des climats et des saisons.

En butte aux attaques des bêtes féroces, il vient au monde sans armes pour se défendre. Environné de plantes vénéneuses, il ne possède point le précieux instinct qui fait reconnaître aux animaux dans leur état sauvage les végétaux dangereux.

Pour se nourrir, se vêtir, s'abriter et se défendre; pour satisfaire ses besoins de bien-être et de confort, besoins toujours plus exigeants à mesure qu'ils obtiennent satisfaction, l'homme est forcé de cultiver la terre, d'étudier les propriétés des plantes et les habitudes des animaux, afin de multiplier ceux qui lui sont utiles, et de détruire ceux qui lui nuisent. Il doit forger des armes pour se défendre et des engins de chasse et de pêche, exploiter les mines et les carrières pour se construire des abris, dessécher les marais dont les émanations engendrent les maladies, déboiser les plaines pour se procurer des terres fertiles et reboiser les montagnes pour alimenter les sources, assainir l'air et

prévenir les inondations; en un mot, les besoins physiques de l'homme le poussent à exploiter le règne minéral, à régler le développement du règne végétal et du règne animal. Donc, l'homme a pour tâche le gouvernement de la terre; et, comme ses forces ne pouvaient suffire à l'accomplissement d'une fonction aussi considérable, Dieu créa, pour lui venir en aide, des animaux aussi robustes que dociles et intelligents; il mit à sa disposition les forces inanimées de la nature et lui fit présent d'une raison capable de dompter ces forces et de les utiliser.

Cette participation de l'homme à l'intelligence atteste aussi que Dieu l'a institué régisseur de sa planète, car le Grand Économe ne lui eût pas fait présent d'une dose remarquable du principe régulateur, s'il ne l'eût appelé à ordonner, à organiser le mobilier terrestre.

L'étude de l'homme le révèle donc d'une manière qui ne laisse aucune place au doute : la mission du genre humain est de gérer son globe, d'y faire régner l'ordre, la paix, l'abondance et l'harmonie; d'y remplacer le mal par le bien, puisque toutes ces conditions sont nécessaires à la complète satisfaction de ses besoins.

Les autres espèces de révélations confirment-elles cette révélation par la nature de l'homme?

Cela doit être, si l'humanité n'est pas le jouet du hasard ; si une providence veille sur elle : voyons si en effet il en est ainsi.

L'étude de la nature révèle les desseins de Dieu sur le genre humain en montrant la prodigieuse puissance qu'il lui a donnée sur les êtres animés et inanimés. L'homme, et l'homme seul, change en quelque sorte la nature des métaux en les amalgamant entre eux ; seul il sait combiner les corps inertes pour former de nouveaux corps. Par les semis, la greffe, les engrais et des soins intelligents, il perfectionne les végétaux et les transforme à ce point que les botanistes reconnaissent à peine les plantes sauvages d'où proviennent les légumes, les fruits et les fleurs de nos jardins, tant ceux-ci diffèrent de celles-là par leur volume, leur goût, leur forme, la beauté et la variété de leurs couleurs, etc. Il perfectionne aussi les animaux par des croisements et des soins bien entendus ; il donne de la finesse aux toisons de ses brebis, des qualités appropriées aux services qu'il en exige à ses chevaux, à ses bœufs et aux autres animaux domestiques. Or, n'est-ce pas évidemment à notre intention que le Créateur fit les lois qui président au perfectionnement des êtres dont nous pouvons tirer profit ? Certainement, car on ne voit pas que les mousses et les insectes soient soumis à ces lois.

L'homme commande aux éléments : il dit au feu de cuire ses aliments, de chauffer sa demeure, de fondre ou de rendre malléables les métaux ; il dit à l'eau, aux vents, à la vapeur d'imprimer le mouvement à ses machines ; il ordonne à la lumière de se faire peintre, à l'électricité de porter au loin sa pensée, et les éléments s'empressent de lui obéir avec une infatigable docilité. Mais là ne s'arrêtera pas son pouvoir : plus d'un indice permet d'espérer qu'un jour il saura régulariser les saisons et peut-être gouverner l'atmosphère.

Quoi qu'il en soit des futures conquêtes de l'homme, son pouvoir actuel sur le mobilier et les forces du globe, suffit amplement pour confirmer ce que nous révéla l'étude de sa propre nature, à savoir que Dieu lui a remis le gouvernement de sa planète. Cette haute mission de l'humanité ressort si bien de l'étude de la nature, que nous la voyons affirmer par les naturalistes : Buffon la proclamait en ces termes : « L'homme fait pour adorer le Créateur, commande à toutes les créatures ; vassal du ciel, roi de la terre, il l'ennoblit, la peuple et l'enrichit ; il établit entre les êtres vivants, l'ordre, la subordination, l'harmonie. » Et l'abbé Pluche, qui s'occupa aussi d'histoire naturelle, disait d'une manière plus explicite encore : « Le domaine de l'homme ne consiste pas seulement à jouir de ce

qui vient sur la terre. Dieu lui fait sentir qu'il l'a constitué maître et roi, en laissant à son industrie le soin honorable de régler, de réformer, d'améliorer. » Et ailleurs : « C'est ainsi que Dieu a voulu honorer l'homme et l'associer, si cela se peut dire, à ses opérations. » Oui, certainement, l'homme est l'associé de Dieu, qui n'a pu faire présent de l'intelligence qu'aux créatures destinées à coopérer avec lui au gouvernement du monde.

Il nous reste à voir si les révélations du Verbe s'accordent ici avec les deux autres. Parfaitement ignorant des traditions religieuses des Indous, des Chinois, des Égyptiens, etc., je me vois réduit à interroger celles des chrétiens exclusivement. Or, nous lisons dans les livres sacrés des Hébreux, que Dieu après avoir créé l'homme, lui fit ce commandement : « Croissez et multipliez-vous, remplissez la terre et vous l'assujettissez, et dominez sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel et sur les animaux, qui se meuvent sur la terre. » Mais cet ordre formel, indiquant aux hommes un but fort peu en harmonie avec leur intelligence, il advint à son égard ce qui arriva à la haute idée que la Genèse donnait de Dieu : On l'amoindrit ou plutôt on n'y fit pas attention. Aujourd'hui encore, les nations chrétiennes s'en préoccupent fort peu : Les unes se donnent pour mission, l'agrandisse-

ment de leur territoire par la conquête ; les autres aspirent à des libertés boiteuses et décevantes ; les plus sages se proposent pour but la paix et la prospérité générale par l'agriculture et l'industrie ; aucune, l'union des peuples pour travailler de conserve à la gestion du globe. Mais, de même que des hommes supérieurs rappelaient de temps en temps les Hébreux à l'adoration du Dieu unique, de même aussi il s'en trouva parmi eux qui ne perdirent pas de vue la grande mission annoncée au genre humain dès le commencement : On lit, en effet, dans l'*Ecclésiastique* : « Dieu lui a donné pouvoir sur tout ce qui est sur la terre..... Il lui a donné l'empire sur les bêtes et sur les oiseaux. » Et l'auteur du livre de la *Sagesse*, plus explicite encore, s'exprime en ces termes remarquables : « Dieu a formé l'homme par sa sagesse, afin qu'il eût la domination sur les créatures que vous avez faites, afin qu'il gouvernât le monde dans l'équité et dans la justice. » Ainsi tu le vois, mon cher ami, les trois espèces de révélations se montrent parfaitement d'accord ; et je te demanderai si, en dehors des mathématiques, tu connais beaucoup de propositions aussi incontestables que celle-ci : La destinée du genre humain est la gestion de sa planète ?

19^e Lettre.

L'exploitation et le gouvernement de la terre auxquels Dieu a préposé l'homme, est une tâche immense autant que variée, à laquelle tous doivent participer suivant l'étendue de leurs facultés physiques et intellectuelles : Car le grand économiste ne faisant rien d'inutile, chacun de nous est un rouage nécessaire au parfait accomplissement de la fonction humanitaire. Cette coopération de tous n'est-elle pas, d'ailleurs, de stricte justice? Et si tous nous avons besoin à chaque instant des choses obtenues par le travail, ne devons-nous pas tous prendre part à ce travail?

Mais si l'humanité entière, sans exception, ni distinction de couleurs, de races, de sexes, de personnes, est appelée à mettre la main à l'œuvre, comment ces innombrables ouvriers se distribueront-ils les travaux pour éviter la confusion, le désordre, les pertes de forces et de temps? Comment combineront-ils leurs efforts pour qu'aucun travail ne soit stérile, aucune partie de la tâche négligée; pour qu'une impulsion unique, indispensable dans toute œuvre collective, imprime le mou-

vement à cette multitude? Celui qui a donné aux abeilles un code social capable d'établir l'harmonie dans leurs nombreuses monarchies, n'a pu se montrer moins prévoyant à l'égard du roi de la terre : il a donc dû arrêter dans sa sagesse un plan d'organisation sociale, propre à faire produire aux forces du genre humain le plus grand résultat possible, propre en même temps à faire régner dans la société l'ordre le plus parfait, tout en assurant à chacun la jouissance entière de son individualité, de son indépendance, de cette liberté d'action dont il mit dans nos âmes l'impérieux besoin. Dieu seul, ce me semble, était capable de résoudre un problème aussi ardu, voilà pourquoi la question d'organisation sociale me paraît se réduire à la découverte du plan préconçu par le divin Législateur. Nous allons donc l'interroger avec confiance, mon cher ami, en consultant nos attractions, ces révélations permanentes de sa volonté.

L'homme naît éminemment sociable : partout on le trouve vivant en société; un isolement prolongé l'étirole et l'abrutit, il rend fous ceux dont l'instinct de sociabilité est fort développé. Faible individuellement, il devient fort en unissant ses forces à celles des autres hommes; isolé, il croupit dans l'ignorance; au contact de ses semblables, il s'éclaire et agrandit son intelligence. De ce besoin de socia-

bilité et des conséquences qui résultent de sa satisfaction ou de sa non satisfaction, nous sommes en droit de tirer cette conclusion : Dieu entend que les hommes s'unissent pour exécuter les travaux nécessaires à la gestion du globe. N'est-ce pas, d'ailleurs, afin que nous concertions nos efforts que le Créateur nous fit présent de la parole, et donna à chacun de nous des aptitudes et des vocations particulières? Tous les hommes doivent donc travailler de conserve à l'œuvre commune. Voilà un premier point acquis. Continuons nos recherches sans oublier que la nature étant économe de ressorts, tous nos mobiles : passions, instincts, aspirations de toutes sortes nous sont donnés en vue de notre fonction.

Certainement l'homme est la plus sociable des créatures terrestres ; remarque cependant une chose : il s'ennuie souvent, il se sent, en quelque sorte, isolé au milieu d'une foule inconnue ; il trouve, au contraire, du plaisir à la société de quelques personnes : le groupe lui plaît. A la sortie d'un collège, d'un spectacle, d'une église, d'une caserne, d'une assemblée quelconque, chacun se réunit aux personnes qui ont avec lui le plus d'affinité, et les groupes se forment. Le groupe contribue peut-être autant que le mouvement mesuré au charme de la danse ; il allège les fatigues du tra-

vailleux et les ennuis du voyageur. Isolés, nous faisons moins de besogne qu'en compagnie; et, quand un même groupe se réunit fréquemment dans un but quelconque, il surgit de son sein un plaisant, un boute-en-train qui apporte l'animation et la joie, et fait un divertissement d'un travail, même peu agréable, pourvu qu'il ne soit pas trop prolongé. De cet instinct qui nous porte à nous réunir à quelques amis pour jouer, travailler, nous promener, etc., et des fécondes propriétés du groupe, nous tirerons cette deuxième conséquence : afin d'obéir à Dieu, les hommes doivent se grouper pour remplir leurs tâches respectives dans la grande tâche humanitaire.

Mais si les groupes agissent sans ensemble, les efforts des uns contrarieront, neutraliseront même parfois les efforts des autres, et l'anarchie régnera dans les travaux des hommes. Source éternelle de l'ordre et de l'économie, le Créateur a dû prendre des mesures afin d'assurer la convergence des groupes vers le but commun. Continuons donc à scruter le cœur humain ; ses mobiles, n'en doutons pas, nous révéleront les vues du divin Législateur à cet égard.

On trouve chez l'homme une passion que Fourier nomme *cabaliste* parce qu'elle engendre les cabales, les rivalités, les intrigues, etc. Le théâtre, les jeux,

le roman furent inventés pour satisfaire cette passion. La cabaliste produit une foule de maux et de désordres quand elle anime des individus ou des groupes n'ayant entre eux ni liens, ni solidarité : aujourd'hui, par exemple, elle revêt dans le monde la forme de l'envie, de la jalousie, de la médisance, etc. Elle est une des causes de cette concurrence anarchique et déloyale, la plaie la plus douloureuse des sociétés modernes. Au contraire, dans un milieu où les individus et les groupes sont solidaires, dans une armée, par exemple, la cabaliste enfante cette noble émulation, cette rivalité féconde que les chefs prennent soin d'entretenir et de surexciter par la distribution de drapeaux, la formation de corps et de compagnies d'élite, qui, sur les champs de bataille, rivalisent entre eux et avec les autres corps. Ils l'exaltent encore la veille des grands combats, en rappelant à chacun la gloire acquise dans les affaires précédentes. De la cabaliste naît l'esprit de corps, ce sentiment plein d'énergie qui identifie l'individu avec son groupe, le groupe avec la série à laquelle il appartient ; qui fait du soldat une partie intégrante de sa compagnie, de son régiment, de son corps d'armée ; qui resserre les nœuds de la solidarité entre les membres de tout corps organisé hiérarchiquement.

L'homme reçut encore du Créateur une passion

d'une puissance immense : *l'ambition*. Dans les sociétés inorganisées dont les membres sans solidarité entre eux agissent dans leur intérêt particulier, l'ambition trouve rarement d'emploi utile et partant honorable, et, sous les noms d'orgueil, de vanité, de coquetterie, de fatuité, etc., elle engendre une foule de perturbations et de ridicules ; dans les corps hiérarchisés, au contraire, elle devient le plus puissant et le plus noble des aiguillons. La veille d'une bataille, les chefs ne manquent pas d'exciter l'ambition du soldat par la promesse de grades et de décorations aux individus, de distinctions et d'honneurs aux régiments. Dans un collège, les professeurs encouragent l'ambition des élèves qui se préparent à subir des examens ou à lutter contre les élèves de collèges rivaux.

Enfin, les hommes sont mus accidentellement par une passion que Fourier nomme *composite*. La composite est un enthousiasme, un entraînement irréfléchi qui s'empare des masses animées d'une même pensée ou marchant vers le même but ; elle enfante des miracles quand des corps d'armée en viennent aux mains ; quand des régiments montent à l'assaut ; elle cause au contraire des désordres et des crimes odieux, lorsqu'elle s'empare d'une multitude inorganisée, agissant sous l'impulsion du fanatisme religieux ou politique. De la composite

procède cette espèce d'idolâtrie qui rend les armées capables de tous les sacrifices pour certains chefs.

Ainsi : la cabaliste, l'ambition et la composite reçurent pour mission d'accroître énormément les forces des hommes associés pour l'accomplissement d'une œuvre quelconque. Et puisque ces passions produisent le mal dans les réunions inorganisées, et le bien dans les corps hiérarchisés, nous pouvons dire sans crainte de nous tromper : le Distributeur des attractions veut l'organisation sériaire hiérarchique des travailleurs auxquels il confia le gouvernement de la terre. Cette organisation se trouve d'ailleurs en si parfait accord avec les mobiles de l'homme, qu'on le voit ordonner instinctivement ses groupes en séries hiérarchiques, quand il veut établir entre eux l'ordre et l'unité, comme nous l'avons reconnu dans une de mes lettres précédentes. Concluons donc que, pour obéir aux volontés de Dieu manifestées par nos attractions, le genre humain doit s'organiser de manière à former une immense série hiérarchique. Mais, me diras-tu, comment les Européens, les Asiatiques, les Américains, etc., pourront-ils jamais faire partie d'un même corps ? Je réponds : l'armée la plus nombreuse est, en résumé, composée de régiments, comme les plus vastes empires le sont de communes ; et de même que les régiments s'organisent

suivant la loi qui préside à l'organisation de l'armée, de même aussi les communes devront s'ordonner hiérarchiquement comme devra le faire le globe entier. Ainsi, dans chaque commune, les travailleurs en tout genre se constitueront en groupes reliés en séries, et placeront à leur tête des pivots ou chefs de direction. Chaque commune aura aussi pour pivot une régence. Un certain nombre de communes, associées pour divers intérêts, notamment pour l'achat des objets de consommation, la vente de leurs produits, etc., constitueront une province ayant pour pivot une régence provinciale résidant au chef-lieu. Plusieurs provinces reliées entre elles formeront un état, plusieurs états un continent; enfin, les continents unis par des intérêts communs, constitueront l'humanité entière en une immense série, ayant pour pivot directeur la régence suprême qui résidera dans la capitale du monde. Organisé hiérarchiquement, le genre humain accomplira dans la paix, la joie et le bonheur, la noble tâche que lui confia le Créateur. Fourier donna à cette forme sociale le beau nom d'HARMONIE.

20^e Lettre.

Il nous faut, mon ami, étudier une question des plus intéressantes : quelle sera l'organisation intime des communes, ces alvéoles de la ruche humaine ? Pour résoudre ce beau problème, nous continuerons à sonder le cœur de l'homme, ses attractions nous révéleront les moindres détails du plan divin, quand nous pourrons préciser leurs véritables tendances. Il existe beaucoup d'analogie entre les groupes de toute série régulière ; il nous suffira donc de déterminer l'organisation d'une commune pour connaître celle des autres à quelques différences près.

Il ne faut pas un grand effort d'observation pour se convaincre que J.-J. Rousseau avait raison quand il disait : « Le travail de la campagne est la première vocation de l'homme. » Il y a peu d'hommes, en effet, qui ne trouvent du charme à remuer la terre ou à donner des soins aux arbres, aux légumes, aux moissons, aux fleurs, etc. Il en est peu qui ne fassent entrer le séjour des champs parmi les projets qu'ils se complaisent à former pour le jour où ils quitteront les affaires. Donc, les com-

munes seront agricoles avant tout, et s'organiseront selon les exigences d'une culture bien entendue ; tâchons de nous rendre compte de ces exigences.

Pour éviter les pertes de temps et d'inutiles fatigues, on circonscrit le champ des opérations dans certaines limites : Fourier pense qu'en général le territoire d'une commune se bornera à une lieue carrée environ, dont les bâtiments occuperont le centre, autant que possible. Cette superficie lui paraît plus en rapport que toute autre avec la portée de la vue, de l'ouïe et de la voix de l'homme, et avec sa faculté de locomotion. La population se composera du nombre de personnes nécessaires à la parfaite exploitation de cette superficie : Fourier évalue ce nombre à 1,800 ou 2,000 individus de tout âge et de tout sexe, autrement dit à 400 ou 500 familles. Il donne le nom significatif de *Phalange* à la population d'une commune, et celui de *Phalanstère* au manoir d'une phalange.

Je vais essayer d'expliquer comment je conçois l'organisation d'une phalange fondée sur les principes que nous révèle l'étude de l'homme.

Une phalange, disons-nous, est une réunion de 500 familles associées volontairement pour l'exploitation de 2,000 hectares de terre. Son territoire devant être cultivé comme s'il appartenait à

une seule personne, si, au moment de sa formation, les terres se trouvaient possédées par plusieurs, la phalange se constituerait fermière générale, donnant à chacun, en échange de ses parcelles, des actions négociables, hypothéquées sur la totalité des biens, et produisant des rentes convenues ou des parts dans les revenus généraux. Les usines existantes seront cédées à la phalange aux mêmes conditions.

Les phalanges élèveront les bestiaux et récolteront les légumes et les fruits nécessaires à leur consommation ; de plus, elles cultiveront sur une grande échelle les végétaux qui se plairont le mieux sur leurs terres. Mais la nourriture ne suffit pas à l'homme : il lui faut des vêtements, des meubles et une multitude d'objets réclamés par le besoin de confort et de luxe. Pour se les procurer les phalanges, agricoles forcément, se feront encore manufacturières, employant aux travaux de l'industrie proprement dite, les loisirs forcés des travailleurs des champs. La vente des produits agricoles et manufacturés excédant la consommation, leur procurera les moyens d'acheter ce qu'elles ne confectionnent pas. Ces arrangements amiables nous autorisent à considérer une phalange comme une puissante association, non-seulement des propriétés territoriales et autres capitaux, mais encore

des bras et des talents de 2,000 personnes ; association ayant pour objet l'exploitation de la totalité du sol et des manufactures. La valeur des produits obtenus se partagera naturellement d'une manière proportionnelle à l'apport de chacun en capital, en travail et en talent.

Passons au point essentiel, à l'organisation des travailleurs. Tous les membres d'une phalange, à peu d'exceptions près, font partie de la grande série des cultivateurs qui se subdivise en sous-séries, dont l'une s'occupe des céréales, une autre des prairies, celle-ci des légumes, celle-là des arbres fruitiers, une cinquième des fleurs, une sixième des bestiaux, etc. Ces sous-séries se décomposent en sous-séries de troisième degré : Ainsi, par exemple, celle qui prend soin des animaux se divise en autant de sous-séries qu'il y a dans les écuries d'espèces animales dépendant de l'agriculture, et chacune s'occupe exclusivement d'une espèce : qui des chevaux, qui des vaches, des moutons, de la basse-cour, etc. Chacun des groupes de ces sous-séries s'attache à l'une des variétés de l'espèce dont la série prend soin, et ses membres se distribuent la besogne, de manière que chacun ait dans ses attributions un simple détail, toujours le même, du travail à faire. Comme ceux de l'agriculture, les travailleurs de l'industrie manufacturière, les per-

sonnes qui se chargent de la comptabilité, de l'instruction, des soins du ménage, etc., s'organisent en séries subdivisées en sous-séries de divers degrés, et les groupes opèrent sur des variétés ou emploient des procédés et des méthodes qui diffèrent de l'un à l'autre.

Cet arrangement produit deux immenses avantages : les sous-séries et les groupes de la même série étant en rivalité perpétuelle, poussent à l'envi au perfectionnement ; et chaque individu ne s'occupant que d'un minime détail, s'y rend bientôt habile et l'exécute avec célérité ; car telles sont les conséquences de la division du travail si vantée des économistes.

Entraîné par ses vocations, chacun se fait admettre dans les divers groupes qui lui plaisent.

Les groupes élisent des chefs pour diriger les travaux ; et, attendu que tous les membres sont intéressés à la bonne exécution de ces travaux, attendu aussi que les talents de chacun sont parfaitement connus de tous les membres du groupe qui se voient fréquemment à l'ouvrage, les plus capables obtiennent nécessairement la majorité des suffrages. Les séries de tous les degrés agissent de même.

Pour économiser sur les frais de construction et d'entretien des bâtiments, sur le chauffage et

l'éclairage; pour éviter les pertes de temps, etc., la phalange élève un vaste phalanstère capable de loger cinq cents familles, elle y établit des appareils de chauffage, d'éclairage, de ventilation et les moteurs nécessaires pour activer les usines, faire circuler l'eau dans toutes les pièces, etc. Chaque famille loue un appartement, sain et commode toujours, mais plus ou moins somptueux selon ses goûts et sa fortune. Un large et élégant corridor nommé rue galerie, sur lequel débouchent ces appartements rend les communications faciles et agréables. Dans le phalanstère se trouvent aussi les salles à manger, les bazars ou salles de vente, les salles de bal, de concert, de réunion, l'église, la bibliothèque, les musées, la crèche, les écoles, les cuisines, les ateliers tranquilles comme les salles de couture, de repassage, etc., en un mot toutes les pièces nécessaires aux divers services que comporte un ménage de deux mille personnes. On tient à distance : écuries, étables, basses-cours, ateliers bruyants, afin d'épargner aux habitants les cris des animaux, l'odeur des fumiers et tous les bruits importuns. Afin de diminuer les chances d'incendie qui d'ailleurs deviendront extrêmement rares, on bâtera loin du phalanstère la salle de spectacle, les granges, les greniers aux fourrages, etc. Des rues galeries couvertes et chauffées

en hiver relieront au palais ces divers bâtiments.

Comment, me demanderas-tu peut-être, les 2,000 habitants d'un phalanstère suffiront-ils à former la multitude de groupes nécessaires aux mille espèces de travaux à accomplir? Comment, surexcitée par la cabaliste, la rivalité des travailleurs ne dégénérera-t-elle pas en hostilité? Comment la répartition des bénéfices cessera-t-elle d'être une pomme de discorde? Comment enfin la division du travail n'entraînera-t-elle pas comme aujourd'hui la dégénérescence des travailleurs?

Si Dieu créa l'homme pour vivre en association; s'il attacha à la division du travail sa bonne et prompt exécution, il a dû aviser dans sa sagesse aux moyens d'éviter les graves inconvénients dont tu me parles, inconvénients qui rendraient toute harmonie impossible : il n'y a pas manqué, en effet, et il l'a fait avec une économie de ressorts extrêmement remarquable, car il lui a suffi d'ajouter une passion à la gamme de nos passions. C'est parce que nous sommes aiguillonnés par une passion à laquelle Fourier donna le nom pittoresque de *Papillonne*, que nous éprouvons tous, à divers degrés, le besoin de varier nos occupations, de changer plus ou moins fréquemment le but de notre activité. Or, la papillonne répond victorieusement aux quatre objections que tu viens de faire ;

en effet : contraint par elle de changer souvent de travail, chacun s'enrôlera dans un grand nombre de groupes, et le personnel vingtplé, centuplé peut-être, suffira à toutes les exigences. Ordonnés sériaiement, les hommes se passionneront certainement pour les travaux de leurs groupes favoris et se sentiront fort disposés à jalouser leurs rivaux ; si donc on se bornait, comme en civilisation, à exercer un seul métier, la rivalité dégènerait en jalousie, voire même en haine ; mais, quand on changera vingt et trente fois d'occupation par jour, on se trouvera le soir travaillant de compagnie avec le rival du matin, dans des groupes dont on exaltera ensemble les mérites, dont on épousera chaudement les intérêts ; et cette confraternité effacera tout souvenir de la rivalité du matin. Dans l'assemblée générale qui fixera la part de bénéfices afférente à chaque sous-série, bien des travailleurs, on ne saurait en douter, exagèreraient les prétentions de la leur, si l'on se bornait à un travail unique ; mais, au contraire, si chacun fait partie de la plupart des sous-séries ou y voit figurer les personnes qui lui sont le plus chères, tout le monde aura intérêt à ce que la répartition soit équitable, et nul conflit ne s'élèvera entre les co-partageants. L'ouvrier civilisé qui passe sa vie à exécuter un simple détail d'une œuvre quelconque, devient,

pour ainsi dire, un rouage de la machine à laquelle il est attaché; ses organes inoccupés perdent leur force et leur souplesse : il s'étiole physiquement, moralement et intellectuellement. Mais si, tout en ne faisant que de simples détails, un homme change vingt fois d'occupations chaque jour, travaillant tantôt au jardin, tantôt à la fabrique; s'il se livre le matin aux soins du bazar, de la cave, de la comptabilité; s'il passe le soir une heure à la peinture ou à la musique, tous ses organes mis en jeu se fortifient, et son intelligence grandit comme ses forces physiques, car, si nos facultés s'amoindrissent dans l'inaction, notre esprit et notre corps se fortifient par l'exercice : c'est la loi de Dieu. Grâce donc à la papillonne, la division du travail perdra ses propriétés délétères, tout en faisant marcher de front la perfection des produits et la rapidité d'exécution; et, ce qui sera bien plus précieux, cette passion entretiendra la force et la santé de tous, contribuera puissamment au perfectionnement du genre humain, et maintiendra la paix et l'harmonie dans le phalanstère. Je l'avoue, mon cher Auguste, la présence de ce mobile dans notre clavier passionnel suffirait seule pour me prouver l'intelligence et la bonté de la puissance créatrice quelle qu'elle soit.

Tu me diras peut-être encore : N'y aura-t-il pas

des travaux négligés et toutes les espèces d'occupations trouveront-elles des personnes disposées à les exécuter? Je réponds : les attractions sont proportionnelles aux destinées ; donc, puisque l'humanité reçut pour tâche la gestion de la terre, elle reçut nécessairement aussi des attractions en rapport exact avec les exigences de cette tâche, donc *à priori* tout travail indispensable à l'exploitation et au gouvernement du globe, trouvera le nombre de bras et la somme d'intelligence réclamés par sa bonne exécution. Avec un peu d'attention, on reconnaît *à posteriori* que les travaux qui exigent le plus grand nombre de bras : le jardinage, l'agriculture, la mécanique, le ménage, comptent aussi le plus d'individus appelés par leurs vocations à les exécuter. Quant aux travaux répugnants, nous verrons bientôt à qui le dispensateur des attractions entend les confier.

Je terminerai cette longue lettre par un résumé succinct des caractères de l'organisation phalanstérienne :

Une phalange est une association de tous les habitants d'une commune, association ayant pour but non-seulement la production, mais aussi la consommation, l'éducation des enfants, les spectacles et les plaisirs ; association dans laquelle chacun apporte les forces physiques et intellectuelles qu'il

reçut de la nature; dans laquelle la valeur des produits se partage entre tous les associés proportionnellement à l'apport de chacun en travail, en capital et en talent, apport facile à constater exactement : Celui du travail par des appels quotidiens faits dans les groupes en activité, celui du capital par le montant des actions, celui du talent par les grades obtenus. Dans toutes les branches de l'activité humaine les travailleurs sont ordonnés en groupes reliés en séries, ayant tous des pivots pour diriger les travaux et donner l'impulsion. La série suprême, la phalange, a pour pivot une régence dont la fonction consiste à gérer les affaires de la grande famille, comme en civilisation le père règle les affaires de la petite; ou, si tu le préfères, comme les propriétaires de ces gigantesques hôtels qu'on voit dans les capitales, diriger leurs établissements pour le plus grand bien-être de leurs nombreux commensaux. La régence ne se borne pas à louer aux habitants du phalanstère des appartements garnis ou non garnis, modestes ou somptueux, selon les goûts et la fortune de chacun, elle a aussi à leur service des tables plus ou moins délicates, du linge de corps et de lit plus ou moins fin, des vêtements plus ou moins élégants, et chacun prend des abonnements à toutes ces choses ou seulement à quelques-unes, selon son bon plaisir; celui qui

préfère avoir en propre son mobilier, son linge et ses vêtements, se contente de s'abonner pour l'entretien, le blanchissage et le repassage. La régence loue aussi des chevaux de selle et des équipages, à ceux qui n'en possèdent pas. Elle ouvre au grand livre un compte à chacun où figurent ses revenus et ses dépenses.

Tout phalanstérien est parfaitement libre dans le choix de ses travaux : nul ne s'enrôle dans un groupe sans y être appelé par sa vocation ou quelque autre attraction ; chacun change d'occupation et, par conséquent, de groupe aussi souvent que le réclament son activité et sa papillonne. On reconnaît aisément d'ailleurs combien les travaux des jardins et les soins du ménage se prêtent merveilleusement à ces changements.

Quand un individu, enfant ou adulte, désire faire partie d'un groupe, il y entre en qualité d'aspirant, et, dès qu'il a donné des preuves suffisantes de capacité, il en devient membre actif, et prend part dans les bénéfices de ce groupe et, s'il est adulte, donne sa voix pour l'élection des chefs.

Les attractions de l'homme nous ont fait découvrir, les uns après les autres, les rouages de l'organisation phalanstérienne, donc la révélation du cœur humain conclut à l'HARMONIE. Recherchons mainte-

nant si la révélation de la nature confirme cette conclusion :

La revue que nous avons faite du mobilier terrestre nous a montré partout des groupes et des séries de groupes ; donc, pour exploiter la terre, les travailleurs doivent ordonner leurs rangs en groupes et séries ; donc, la révélation de la nature concorde avec celle du cœur.

Nous verrons bientôt que les révélations du Verbe confirment les autres. Mais ce n'est pas tout.

L'étude de la nature nous a dévoilé encore cette loi d'amour : toute créature qui remplit intégralement sa fonction, jouit d'un bonheur parfait. Si donc l'organisation phalanstérienne fait remplir sa tâche au genre humain, l'homme doit trouver au phalanstère la satisfaction de tous ses désirs, il doit y être complètement heureux. Voyons s'il en sera ainsi ; examinons si le phalanstère pourra soutenir une épreuve si formidable et si concluante. A cet effet, nous allons, mon ami, rechercher ensemble les principaux résultats enfantés par la conversion en phalange de la commune actuelle. Si tu veux scruter plus profondément que je ne puis le faire dans mes lettres cet inépuisable sujet, tu reconnaitras avec admiration que tous les *desiderata* formulés par les philanthropes et les penseurs les

plus libéraux de tous les temps sortiront tout naturellement de l'organisation hiérarchique des travailleurs librement associés ; et, voyant un mécanisme si simple produire de si merveilleuses conséquences, tu seras forcé de l'écrier avec moi : oui, c'est bien là le code arrêté par Dieu même en faveur du genre humain !

21^e Lettre.

1^{re} CONSÉQUENCE : *Education universelle et intégrale.* — Peu de questions préoccupèrent autant de bons esprits ; peu donnèrent lieu à plus de systèmes suivis de mécomptes et de déceptions que celle de l'éducation. Sous quelque face qu'on envisage le problème en *civilisation*, on va se heurter contre des impossibilités ; il doit en être tout différemment en HARMONIE, si l'HARMONIE est véritablement le règne de Dieu, la forme sociale que le Créateur décréta dans sa sagesse pour le bonheur de l'homme. Nous allons rechercher quelles sont les prescriptions du code divin relativement à l'éducation ; à cet effet, nous interrogerons les attractions humaines aux divers âges de la vie.

En entrant dans le monde, nous n'éprouvons d'autres besoins que ceux de la nourriture, du som-

meil, de la propreté et de la chaleur; mais incapables de pourvoir à ces besoins, nous mourrions de faim si, au moment de notre naissance, le sein de notre mère n'élaborait un lait parfaitement approprié aux exigences de notre estomac; nous nous étioleerions dans la malpropreté si le Distributeur des attractions n'inspirait à notre mère un amour plein de dévouement et de sollicitude. Sous l'empire de cette passion nouvelle, la femme, celle même qui, jusqu'au moment d'être mère, n'avait éprouvé aucune sympathie pour l'enfance, trouve une sorte de plaisir à prodiguer à son nouveau né les soins que réclame la propreté nécessaire à sa santé, soins pour lesquels elle eût éprouvé une extrême répugnance quelques jours auparavant.

Au début de la vie, les instincts de l'enfant se bornent à faire connaître, par des cris différents, et ses besoins et ses souffrances, et à extraire le lait du sein maternel. Ses besoins, toutefois, ne tardent pas à s'accroître, et, si son sommeil réclame moins de temps, le mouvement, l'air et le soleil lui deviennent plus nécessaires. La mère suffira-t-elle désormais aux soins que demande son nourrisson? Pour le tenir propre, lui faire prendre ses repas, le promener, lui apprendre à marcher, l'harmonieuse désertera-t-elle ses groupes favoris? Négligera-t-elle ses compagnes? Abandonnera-t-elle les

occupations qui font son bonheur ? Alors les soucis de la maternité surpasseront ses joies ; et plus d'une femme, s'accommodant fort peu de ce nouveau genre de vie, maudira sa fécondité ; dans sa mauvaise humeur, elle maltraitera peut-être l'enfant dont elle devrait être la providence. Les choses ne sauraient se passer ainsi ; voyons donc ce qui arrivera. Si la femme avait mission de soigner seule ses enfants, Dieu imprimerait au cœur de toutes, sans exception, un ardent amour pour l'enfance, il accorderait à toutes les aptitudes, la patience, le dévouement et les forces indispensables à cette pénible tâche, ou il eût fait que, comme les petits de la poule, ceux de la femme pussent, dès leur naissance, se passer de secours étrangers. Mais, puisque les choses ne vont pas ainsi, puisque souvent des couches doubles rendent absolument insuffisantes les forces de la mère la plus robuste et la plus courageuse ; puisque les enfants réclament tant de menus soins, que dans les familles riches on voit au service d'un bambin de six mois deux ou trois personnes et parfois davantage, nous dirons, sans craindre de nous tromper : la femme n'est pas appelée à élever seule ses enfants, et le Créateur destine certaines personnes à venir en aide aux nourrices, à suppléer les mères absentes ou empêchées. Mais avant de demander au suprême Législa-

teur à qui il entend confier ces fonctions, il nous faut parler d'une attraction de la basse enfance et en déduire les conséquences.

Peu de mois après la naissance, on voit poindre chez l'enfant l'instinct de sociabilité; il oublie ses douleurs, il quitte le sein de sa mère pour regarder le nourrisson de son âge dont on l'approche; il lui sourit, lui tend les bras, et sa main maladroitement cherche à le caresser. Cet instinct révèle clairement que les nouveau-nés ont besoin du contact les uns des autres; et ce contact, l'expérience le prouve, leur épargne bien des pleurs, et bien des ennuis aux nourrices. Celles-ci, de leur côté, aiment à se réunir pour promener leurs nourrissons, parler de leur gentillesse, faire admirer leur beauté. Ces attractions décèlent les plans divins et, pour obéir aux ordres du Créateur, les phalanges établiront des crèches munies des meubles et appareils les plus propres à prévenir les accidents, à satisfaire les besoins des enfants, à rendre faciles et agréables les soins des mères nourrices et des bonnes.

Quelles personnes Dieu appelle-t-il à remplir ce rôle de bonnes? Une attraction instinctuelle bien prononcée va nous l'apprendre. Il est, dans la vie de la femme, une phase où le plus grand des plaisirs consiste à porter, habiller, promener les en-

fants en bas-âge; cette phase commence vers 7 ou 8 ans et se termine à 13 ou 15, suivant les caractères. Les sociétés inorganisées offrent rarement à cet instinct les occasions de se satisfaire dans une mesure raisonnable, je veux dire proportionnée aux forces des jeunes filles et aux exigences de leur papillonne, passion généralement fort développée dans la jeunesse. Privée d'exercice utile, cette attraction s'en crée un inutile : on voit en civilisation les fillettes se passionner pour des poupées auxquelles elles prodiguent les plus douces caresses et les plus tendres soins. Quelques jeunes garçons partagent ces goûts. Ainsi voilà bien les aides que Dieu destine aux nourrices; et, remarquons-le en passant, toujours fidèle à l'unité de système, Celui qui confia à des individus privés de sexe la tâche de suppléer les mères, chez les fourmis et les abeilles, chargea le sexe neutre d'une mission analogue dans la ruche humaine. La série attachée au service de la crèche compte donc, parmi ses groupes, ceux des bonnes, composés de fillettes très-heureuses de remplacer momentanément les mères près de leurs enfants. Ces bonnes se relèvent fréquemment afin de céder la place à celles qui attendent leur tour avec impatience; afin surtout d'éviter que la fatigue ou l'ennui vienne changer en travail répugnant une occupation des plus at-

trayantes. On voit aussi de jeunes garçons mus par le même instinct, briguer l'honneur d'être admis parmi les bonnes et se complaire à traîner les chariots sur lesquels on promène les nourrissons, soit dans le jardin, soit dans les cours ou les corridors, suivant le temps et la saison. Les adultes, mères ou non, que leur penchant attire vers l'enfance, deviennent tout naturellement les mentors, les pivots des groupes de bonnes.

Ainsi organisée, la crèche sera une source abondante d'affections vives et durables entre les enfants élevés ensemble, entre les bonnes du même nourrisson, entre les mères et les bonnes de leurs fils, entre les enfants et les adultes dont ils recevront des soins. Si la femme seule fait exception à la règle qui veut que la mère, — aidée parfois du père, — suffise aux fatigues réclamées par la faiblesse de leurs petits, c'est que les hommes devant être unis pour remplir leur sublime fonction, Dieu multiplie dans la société dont il arrêta le plan, les rapports qui engendrent l'affection réciproque; or, ceux qui ont pour objet l'éducation de l'enfance sont tous dans ce cas. Aujourd'hui les enfants sont les liens de la famille; au phalanstère ils joueront un rôle identique, mais plus large, plus fécond et d'une réussite plus certaine : ils contribueront puissamment à unir les membres de la phalange entière.

Allaités par leurs mères, ou à leur défaut, par leurs amies, portés, promenés, caressés par de gaies et gracieuses fillettes qu'ils aiment instinctivement ; recevant de toutes parts des témoignages d'affection accompagnés de douces paroles ; n'apercevant autour d'eux que de joyeux visages ; entendant de tous côtés des chants et des rires et jamais de gronderies ; vivant au sein de l'abondance, du beau et du bon, les enfants parfaitement heureux croîtront en bonté et en beauté, car telles sont les conséquences du bonheur dans le jeune âge, comme l'avait fort bien remarqué Bernardin de Saint-Pierre : « Partout, disait-il, où j'ai vu les enfants misérables, je les ai vus laids et méchants ; partout où je les ai vus heureux, je les ai vus bons et beaux. »

Sortons de la crèche, et poursuivons notre étude des attractions de l'enfance et de leur but social.

A peine l'enfant sait-il marcher et se faire comprendre, qu'on voit naître et se développer en lui un instinct bien précieux : la curiosité. Animé d'un incessant besoin d'agir, il furette partout, touche à tout, et ne tarde pas à accabler de questions les personnes qui l'approchent. Ce désir ardent de connaître, cette avidité d'apprendre précèdent l'écllosion des vocations ; le moment de donner l'in-

struction à l'enfant approche ; voyons en quoi elle consistera en HARMONIE.

Chacun aura sa tâche à remplir dans la grande tâche humanitaire, l'instruction devra donc avoir pour but de rendre chacun le plus capable possible d'accomplir la sienne. Mais, les attractions étant proportionnelles aux destinées, chacun reçoit les vocations et les aptitudes corrélatives à sa tâche ; l'instruction consistera par conséquent à découvrir les fonctions destinées à chaque enfant, et à mettre à sa disposition les secours réclamés par ses vocations. Qui prendra soin d'étudier nos étourdis, de constater leurs aptitudes, de les initier à la vie active ? Les vieillards auxquels les forces manquent pour les travaux manuels. Voulant utiliser l'expérience et les connaissances acquises par les vieillards, le grand Économiste augmente leur affection pour l'enfance ; il les arme de patience ; leur donne un penchant bien prononcé à mêler à leurs enseignements des anecdotes et des contes tant aimés des enfants ; il en fait, en un mot, de parfaits instituteurs. Comment s'y prendront les vieillards pour reconnaître les vocations de leurs élèves, puis les initier aux travaux choisis par eux ? Cette œuvre présentera peu de difficultés, vu que Dieu n'a pas épargné les moyens de la rendre aussi simple que facile et agréable.

Avec le désir de savoir, apparaît chez l'enfant le penchant à l'imitation ; toutefois, le bambin de 4 à 6 ans n'imité pas tout le monde indistinctement, mais il singe avec passion les faits et gestes de ses camarades plus âgés que lui d'un an ou deux : Ce que font ceux-ci semble à celui-là, ce qu'il y a de plus beau, de plus enviable. Avertis par cet instinct de leurs élèves, les vieillards les conduisent près des groupes de travailleurs enfantins, groupes que l'on rencontre partout, car, grâce à l'extrême division du travail, le jardin, le ménage, l'industrie offrent des détails destinés aux enfants, puisqu'ils se trouvent en rapports avec leurs forces et leurs tailles. Nos jeunes visiteurs veulent tout d'abord s'emparer des outils des travailleurs et se mettre à l'œuvre ; mais, très-fiers de leur ouvrage, ceux-ci ne permettent pas à des mains inexpérimentées de venir étourdiment y toucher : ils n'ouvrent leurs rangs aux postulants que quand un examen sévère leur a prouvé qu'ils feront honneur à leur drapeau. Pour se faire admettre dans les groupes qui les repoussent et dont les travaux excitent leur convoitise, les bambins ont recours aux vieillards qui leur confient des outils miniatures et leur apprennent à s'en servir. Nos enfants, en général, essaient de tous les travaux, délaissent un jour ce qui les séduisait la veille ; mais peu à peu leurs vocations

se manifestent nettement, et leurs aptitudes, nécessairement proportionnelles à ces vocations, leur rendant certaines opérations faciles, les fixent bientôt à celles que leur destine le dispensateur des attractions. Leurs choix faits, nos bambins se mettent promptement en état d'être admis dans les groupes des jeunes travailleurs, en qualité d'apprentis d'abord, puis d'associés : leur penchant à l'imitation, leur besoin d'agir, leur vanité, les leçons et les conseils des vieillards leur font atteindre en peu de temps ce but si désiré. Dès ce moment cesse le rôle des initiateurs : l'enfant saura désormais achever seul son éducation professionnelle. Animé du désir d'obtenir des grades et des distinctions, et sous l'énergique impulsion de l'esprit de corps qui excite les groupes rivaux à se surpasser, il deviendra fort habile dans les industries vers lesquelles ses vocations l'auront poussé.

Voici l'enfant entré dans la vie active ; à l'avenir, il comptera parmi les travailleurs, votera dans les élections et recevra sa part dans les bénéfices de ses groupes. En grandissant, il passera des groupes enfantins dans ceux des adolescents, puis dans ceux des adultes, changeant d'occupations en changeant de goûts ; maître en tout temps d'essayer de nouvelles industries en qualité de postu-

lant. Si ses vocations le portent vers les théories, vers les sciences ou les beaux-arts, les secours ne lui manqueront certainement pas : il les trouvera dans sa phalange d'abord, ensuite dans les capitales. Les professeurs en tous genres ne lui feront jamais défaut, car Dieu inspire aux hommes le désir d'enseigner aux autres ce qu'ils savent ; et chacun se sent disposé à dire avec Sénèque : « Si l'on me donnait la science, à condition de ne la pas montrer, je n'en voudrais pas. »

Il va sans dire que les professeurs, — femmes et hommes, forment une série subdivisée en groupes, comme celles des autres travailleurs. Cette série touche un dividende convenu dans les revenus généraux ; l'assemblée des personnes exerçant le professorat, partage ce dividende entre les groupes suivant leur utilité et leur mérite, et dans chaque groupe les professeurs reçoivent une quote-part proportionnelle à leurs services constatés par le nombre des élèves qui suivent leurs cours.

Devenus associés, les enfants, ai-je dit, ont part aux bénéfices. Capitalisée par les soins de la régence, la portion de leurs profits non absorbée par leur entretien, produit un intérêt dont il leur est tenu compte à leur majorité.

Revenons à nos bambins : En faisant un pas de plus dans la vie, ils entrent dans la haute enfance.

Jusqu'ici les deux sexes ont eu, à peu de chose près, les mêmes goûts et les mêmes habitudes; mais, vers l'âge de huit ans, ils se partagent en deux catégories bien tranchées, dont l'une se complait dans la malpropreté et le désordre, dont l'autre aime l'ordre, la propreté et l'élégance. Celle-ci se compose en grande majorité de jeunes filles, celle-là de jeunes garçons, ardents, turbulents même, qui mettent leur plaisir et leur gloire à braver les dangers, à surmonter les obstacles; remplis de désintéressement, ils se dévouent sans efforts; gonflés d'amour-propre et de vanité, ils recherchent les applaudissements et les distinctions. Quelles tâches sociales Dieu assigne-t-il à ces enfants si richement dotés? Il destine évidemment la première catégorie à l'exécution des travaux répugnants, — si toutefois la mécanique et la chimie laissent exister au phalanstère des travaux auxquels l'épithète : répugnants puisse encore s'appliquer. — Il entend confier à la seconde le soin de faire régner la propreté et l'élégance dans les salles communes et la rue galerie du phalanstère; de parer l'église, le théâtre, etc. Pour remplir leurs utiles et partant glorieuses fonctions, nos enfants sont organisés en deux séries rivales que Fourier appelle *petite horde* et *petite bande*. Il donne aussi à la petite horde les beaux noms de milice de Dieu et milice de l'unité;

voici pourquoi : Chacun au phalanstère fait ce qui lui plaît et rien de plus ; aucun adulte ne voudrait donc se charger des travaux malpropres ou désagréables, à moins qu'ils ne fussent rétribués très-largement. Mais les personnes qui, cédant aux suggestions d'un mobile aussi grossier que l'intérêt pécuniaire, se livreraient habituellement à des occupations généralement délaissées, ne tarderaient pas à former une classe à part, une caste inférieure : L'unité de la phalange se trouverait compromise et avec elle l'harmonie. Pour éviter ce dangereux écueil, Dieu dispensa à la haute enfance une forte dose de vanité et de dévouement ; mue par ces nobles attractions, la petite horde attaque avec la résolution et l'ardeur du jeune âge les travaux qui, répugnants pour l'adulte, ne sont pas sans attraits pour elle, comme nous le voyons tous les jours. En récompense de ses services, la phalange décerne à la petite horde les distinctions et les prérogatives, dont elle fait un si grand cas.

Nos enfants ont atteint leur 14^e ou 15^e année ; ils sont devenus grands et robustes, sans cesser néanmoins d'être enfants, grâce à l'activité dans laquelle ils ont vécu, grâce aussi au respect des adultes pour le jeune âge. L'instant approche cependant où va naître dans leurs cœurs la plus séduisante et la plus impétueuse des attractions ;

bientôt il leur faudra quitter la petite horde ou la petite bande qui cesseront d'avoir pour eux des charmes, et où d'ailleurs leur présence ne serait pas sans inconvénients.

A quelles fonctions sociales Dieu appelle-t-il les jeunes gens au sortir de l'enfance ? Pour le savoir, étudions l'homme à cette époque de la vie, et voyons quelles sont ses attractions dominantes.

Quand l'imagination n'a pas été souillée par des lectures ou des discours obscènes, ce qui domine à l'âge ambigu placé entre l'enfance et la virilité, c'est la pudeur, ce sont de vagues aspirations, un redoublement d'ineffables tendresses, un attendrissement sans cause assignable, qui portent l'adolescent à compatir à toutes les douleurs, à venir en aide à toutes les souffrances. Pour utiliser au profit de la phalange les trésors d'affection renfermés dans le cœur des adolescents, et prolonger dans l'intérêt de ceux-ci la phase pleine de charmes qui suit l'enfance, Fourier imagina une adorable corporation nommée par lui : *Vestalat*, dont voici en peu de mots la composition et les services.

Quand, par suite des changements survenus dans leurs goûts, les adolescents des deux sexes commencent à se déplaire dans la petite horde ou la petite bande, ils s'enrôlent dans le corps vestali-

que, où ils restent plus ou moins longtemps, selon la fougue de leur tempérament. Remplis de dévouement et de compassion, les vestales et les vestels portent aux affligés de douces consolations; plusieurs de leurs groupes prodiguent leurs soins aux blessés et aux malades, quand par hasard il y en a au phalanstère : les vestales sont les sœurs de charité de l'HARMONIE. Vierges modestes et pures, elles rendent honorable la virginité; leur bonté, leur candeur et tous les charmes qui les embellissent, rehaussent et ennoblissent le caractère de la femme, et l'homme qui a aimé d'amour une de ces chastes filles, n'oublie jamais le respect dû au sexe faible. Voici encore un service que les vestales rendent à leur insu, service important qui suffirait seul pour leur mériter la reconnaissance des phalanges : si, aux premières atteintes de l'amour, les jeunes gens des deux sexes désertaient brusquement l'habitation et les habitudes de l'enfance, la curiosité et l'imagination de celle-ci, éveillées prématurément, mettraient en péril son innocence, ses mœurs et sa santé, tandis que de leur côté les adolescents, jetés sans préparation dans un milieu nouveau, s'y fourvoieraient, comme cela arrive en civilisation, et, pleins de la fougue naturelle à leur âge, porteraient le désordre dans la société dont les mœurs courraient risque de se

perdre. La création du vestalat pouvait seule conjurer ces graves dangers ; voici comment : aimées de tout le monde parce qu'elles sont les plus aimantes et partant les plus aimables des créatures, les vestales reçoivent des distinctions et des honneurs en retour de leurs services ; en témoignage de l'affection générale, et aussi afin de retenir les jeunes filles dans le vestalat le plus longtemps possible ; ce sont les vestales qui, dans les solennités religieuses, portent les bannières de la phalange, et adressent au ciel les chants d'actions de grâce, et c'est justice ; car, de toutes les corporations, celle des vestales est la plus belle et la plus pure. Les enfants sont fiers de compter parmi leurs chœurs une corporation qui est l'objet des hommages de la phalange entière ; les yeux fixés sur elle, ils s'inquiètent assez peu de ce qui se passe chez les adultes, et, comme le corps vestalique continue à habiter le quartier réservé aux enfants, et se retire de bonne heure chaque soir, sa retraite devient le signal de la retraite de la jeune population ; de sorte que les couples d'époux et d'amants peuvent se livrer aux charmes de la promenade et de la causerie, sans craindre d'éveiller l'imagination des enfants qui, retirés dans leurs dortoirs, bien fatigués des labeurs incessants de la journée, la tête remplie de projets pour le lendemain, se trouvent

dans les meilleures conditions pour goûter un sommeil réparateur.

En sortant du corps vestalique, les jeunes gens des deux sexes passent dans le *damoisellat*, corporation rivale du vestalat. Les damoiseaux et demoiselles abandonnent le quartier des enfants pour rentrer dans leurs familles où, sous les yeux de leurs mères, les jeunes filles reçoivent les hommages des prétendants à leur main, parmi lesquels elles ne tardent pas à faire un choix dicté exclusivement par un amour réciproque.

Plus libres dans leurs allures que les vestales, les demoiselles n'en mènent pas moins une conduite régulière, et cela pour les bonnes raisons que voici :

Les demoiselles auraient honte de tenir une conduite qui les plaçât dans l'opinion publique au-dessous des vestales leurs rivales ; et nous savons ce que peut l'esprit de corps.

Sachant par son travail suffire à ses besoins de toutes sortes, la femme au phalanstère reste maîtresse absolue d'elle-même ; elle n'attend d'un mari ni sa position sociale ni sa fortune : grâce à cette indépendance, elle se respecte toujours elle-même et sait se faire respecter.

Quand la jeune fille a choisi l'époux qu'elle veut se donner, elle ne voit s'élever aucun obstacle à

son mariage, personne n'ayant intérêt à en apporter.

Enfin, sortie tout récemment des chœurs vestales, élevée dans l'innocence, vivant au sein d'une société où règne le respect de soi-même et le ton de bonne compagnie, beaux fruits de l'aisance et de l'instruction générales, la damoiselle ne peut, reniant son passé, s'avilir aux yeux de tous, et cela sans motif aucun. Non : la chose me paraît impossible ; les premières amours, naturellement timides et platoniques, ne seront jamais impudiques au phalanstère. Si, en civilisation, on voit des femmes qui oublient promptement leur pudeur de jeunes filles, il faut l'attribuer à la pression de circonstances déplorables inconnues en HARMONIE.

Je dis donc avec assurance : au phalanstère la fiancée se donnera pure au mari qu'elle se choisira. Complétons notre programme de l'instruction :

Dieu crée en bien plus grand nombre qu'on ne le pense généralement des artistes dont la mission est d'embellir, de poétiser la vie ; les harmoniens se garderont de laisser perdre, faute de culture, ces dons précieux, tous étant intéressés à rendre l'existence le plus agréable possible. Aussi, la plupart d'entre eux seront musiciens, beaucoup dessinateurs, peintres, sculpteurs, etc. Des méthodes attrayantes, analogues à celles de M. Chevet pour

la musique vocale, de M^{me} Cavé pour le dessin, de M. Grosselin pour la lecture, etc., initieront de bonne heure les enfants aux beaux-arts. Indépendamment des salles de bal et de réunions, tout phalanstère, ne l'oublions pas, possède une salle de spectacles où, pendant les soirées d'hiver et les mauvais temps, se jouent en famille la comédie et surtout l'opéra, écoles de bonne élocution, de chant et de belles manières.

Mon cher Auguste, nous venons d'étudier ensemble l'homme aux divers âges qui précèdent la virilité; nous avons cherché les raisons d'être des attractions qu'on voit éclore successivement chez l'enfant, et je t'ai indiqué brièvement les belles institutions inventées par Fourier pour leur faire accomplir leurs missions respectives. Il me reste à justifier cette proposition placée en tête de cette lettre : au phalanstère l'éducation sera universelle et intégrale.

Elle sera universelle, parce que l'intérêt et l'esprit de corps engageront les harmoniens à instruire tous les enfants; en effet :

Ils seront tous intéressés à utiliser les forces et l'activité dévorante de la jeunesse : la quote-part de chacun dans les revenus de sa phalange augmentant à proportion de l'accroissement de ces revenus.

Connaissant l'économie de ressorts de Dieu, ils savent que tous les enfants qui leur naissent sont nécessaires à la prospérité commune.

Ils espèrent qu'il se trouvera dans la jeune population des hommes supérieurs qui accroîtront un jour la renommée de leur chère phalange.

L'instruction d'ailleurs étant d'une extrême simplicité exigera peu de peine; elle sera au contraire un amusement pour tous, grâce à l'ardeur des enfants et aux impérieuses exigences de leurs attractions; grâce aussi au plaisir que trouveront à la donner les personnes appelées par leur vocation au rôle d'instituteur.

Elle sera intégrale : *le corps* de l'enfant se fortifiera dans toutes ses parties, par le travail varié sans cesse; il acquerra les grâces et la souplesse dans les ballets de l'opéra, où figureront les groupes enfantins. Son *cœur*, rempli des douces et nombreuses affections contractées au sein d'une société toute sympathique à l'enfance, s'habitue au dévouement dans la petite horde ou la petite bande, dans les chœurs vestaliques et le damoisellat; chaque instant lui rappellera qu'il existe entre tous les hommes une étroite solidarité. Son *intelligence* atteindra les limites que lui assigne sa nature, car l'instruction étant donnée aux enfants sur leur demande réitérée, elle sera toujours pro-

portionnée aux aptitudes de chacun. La religion contribuera de son côté à élever son intelligence et son cœur, en lui démontrant la grandeur, la bonté et la justice de Dieu, — démonstration facile en HARMONIE, — en l'initiant à la connaissance des grandes lois de l'univers en général et de l'humanité en particulier ; en lui apprenant, en un mot, à connaître, à aimer et à servir le Tout-Puissant.

Ainsi, tu le vois, mon ami, le plaisir, l'intérêt, l'esprit de corps, la religion, tout concourra à rendre l'éducation et l'instruction universelles et intégrales au phalanstère.

22^e Lettre.

2^e CONSÉQUENCE : *Travail attrayant.*

La destinée du genre humain est de gouverner la terre. Cette fonction exige évidemment des travaux de toutes sortes ; comment se fait-il donc que les hommes éprouvent une si grande répulsion pour le travail que demain la plupart des ateliers seraient déserts, si demain les ouvriers pouvaient vivre sans travailler ? Y aurait-il ici lacune de proportionnalité entre les destiuées et les attractions ? Gardons-nous de le penser : cette grande loi ne souffre point d'exception ; n'accusons pas la sa-

gesse suprême : elle a donné à l'homme un besoin d'agir si impérieux que les ouvriers dont je viens de parler, ne croupiraient certes pas dans l'oïveté ; ils déserteraient leurs travaux habituels pour se livrer à d'autres occupations, plus pénibles peut-être, mais de leur choix ; accusons-en plutôt les conditions dans lesquelles le travail s'est accompli jusqu'à présent. Si L'HARMONIE est réellement le règne de Dieu, la forme sociale organisée suivant les prescriptions du code divin, le travail devra s'y exécuter dans des conditions telles, qu'il deviendra le plus grand des plaisirs. Cette heureuse et féconde transformation aura lieu en effet ; pour le prouver, il me suffira de récapituler les circonstances qui accompagneront le travail harmonien.

1° Au phalanstère chacun choisit les occupations vers lesquelles l'attirent ses vocations. Or, cette condition suffirait seule pour rendre le travail attrayant, car Dieu attache un charme infini à l'exercice des vocations : témoin tant de personnes, savants, artistes, mécaniciens, naturalistes, etc., qui, pour se livrer aux occupations de leur choix, épuisent leurs forces, compromettent leur santé, négligent leurs plus chers intérêts.

2° Au phalanstère, les travailleurs opèrent toujours par groupes. Or, qui ne sait par expérience

combien un travail partagé avec des amis l'emporte en agrément sur le même travail fait dans l'isolement? C'est le groupe qui donne de l'attrait aux vendanges, aux fenaisons et autres récoltes, c'est lui qui fait aimer passionnément la danse, la chasse, voire même la guerre.

3° Au phalanstère la rivalité sera une cause d'attraction vers le travail, aussi puissante que les précédentes : les groupes de la même sous-série occupés de travaux analogues, les groupes d'hommes et ceux de femmes et d'enfants, les groupes similaires des phalanges voisines sont dans une rivalité perpétuelle : aussi font-ils tous leurs efforts pour passionner leurs travailleurs, afin de l'emporter sur leurs rivaux. De là les expositions permanentes dans les chefs lieux de cantons, les expositions accidentelles dans les phalanstères et les capitales ; de là les brillants uniformes de parade, les étendards, les musiques, les récompenses et distinctions ; de là l'esprit de corps si fertile en miracles.

4° Au phalanstère les travaux sont variés et alternés. Se bornant aux industries agricoles et manufacturières en rapport avec les propriétés de son sol et les circonstances qui l'entourent, chaque phalange, avons-nous dit, opère sur une large échelle ; elle emploie le plus possible de machines, et divise toute espèce de travail de manière

qu'il y ait des détails pour toutes les forces, tous les sexes et tous les âges. Se rendant facilement habile dans les détails de son choix, chacun trouve plaisir à son travail, car on se plaît à faire les choses dans lesquelles on excelle. Attaqués résolument par des groupes exercés, les travaux se terminent promptement, de sorte que ni l'ennui ni la fatigue n'ont le temps de se faire sentir aux travailleurs. Les rangs rompus, chacun, devenu libre, se joint à un autre groupe et va, en compagnie d'autres amis, se livrer à une occupation différente de celle qu'il quitte; ce nouveau travail, exigeât-il plus d'efforts que le précédent, n'en sera pas moins un véritable délassement : ne voit-on pas le bureaucrate se délasser en allant à la chasse, exercice bien plus fatigant que ses occupations habituelles.

5o Au phalanstère on prend l'habitude du travail à cette époque de la vie où l'ardeur est extrême, le besoin d'agir si impétueux que les enfants font indistinctement le bien ou le mal pourvu qu'ils agissent. Or, chacun sait combien l'homme habitué au travail dès le bas âge trouve de plaisir à travailler ; combien l'oisiveté le fait souffrir.

6o Au phalanstère les travaux agricoles sont les plus fréquents ; mais le travail des champs, celui des jardins surtout est plein de séductions : bien

que placé maintenant dans des conditions détestables, il plaît néanmoins à la presque généralité des hommes.

Les travaux d'intérieur le céderont-ils beaucoup en agrément à ceux de la campagne? Examinons :

Les travaux de l'industrie manufacturière ne seront pas sans charmes, réservés qu'ils seront pour cette triste saison où l'on aime à se sentir entouré d'amis, à l'abri des frimas et des brises glaciales. On les exécutera d'ailleurs dans de beaux et vastes *séristères*, — ateliers de séries, — bien chauffés, splendidement éclairés, et munis des machines les plus perfectionnées, qui épargneront à l'homme les opérations trop fatigantes. La musique et les chants joyeux entreliendront l'ardeur des ouvriers.

Les travaux nécessaires à la confection et à l'entretien des vêtements, au blanchissage et repassage du linge, à la préparation des aliments, des conserves, etc., ne manqueront pas d'attraits quand ils seront exécutés sur une grande échelle, dans de brillants et commodes *séristères*, par des groupes composés des personnes des deux sexes qui sentent pour ces opérations des vocations bien prononcées; en regardant autour de toi, tu pourras te convaincre, mon ami, que ces personnes ne manqueront pas.

Le service de propreté des chambres, ateliers, corridors, etc., étant choisi volontairement par les groupes dévoués de la petite horde et de la petite bande et rétribué par la phalange, nul homme ne sera attaché au service d'un autre homme ; tout travail deviendra œuvre sociale et, — sainte conséquence de l'organisation phalanstérienne ! — la domesticité disparaîtra pour toujours !

Quant aux grands travaux d'utilité publique, tels que construction de routes, défrichements de déserts, endiguement et canalisation de rivières, reboisements de montagnes, etc., ils seront réservés aux armées industrielles composées de l'élite de la jeunesse. Pour en faire partie on devra posséder des connaissances plus ou moins profondes en mathématiques, en mécanique, en chimie, etc. Les armées industrielles seront les écoles d'application de l'HARMONIE. Tu comprends combien on ambitionnera l'honneur d'être admis dans une armée de savants, et quel attrait s'attachera à des travaux qui mériteront à ceux qui prendront part à leur exécution, et la gloire due aux grandes entreprises, et des récompenses proportionnées aux services rendus à la société. On sera fier, à juste titre, de voir son nom inscrit sur les colonnes érigées à la gloire des armées qui auront remporté de grandes victoires sur la nature.

Aux circonstances énumérées plus haut qui rendent le travail attrayant au phalanstère, il me serait facile d'en ajouter d'autres encore. Je pourrais te rappeler la présence des enfants et des deux sexes dans presque tous les groupes ; je pourrais te rappeler encore que, libre dans le choix de ses groupes, on travaille toujours en compagnie de ses amis ; et que l'ambition stimulera les travailleurs alléchés par l'appât de décorations et d'avancement en grade. Je pourrais te dire comment les autres passions affectives : l'amour et le familisme serviront aussi d'aiguillons : ne surmonte-t-on pas bien des difficultés pour plaire à son amante, pour être agréable à sa mère ? Je pourrais ajouter : dans le cas, peu probable du reste, où certaines occupations laisseraient les travailleurs tièdes ou indécis, on les attirerait en augmentant les attributions attachées à ces travaux. Je pourrais..... Mais je dois me borner : les circonstances énumérées plus haut suffisent, me semble-t-il, pour faire du travail un plaisir plus vif que ne l'est aujourd'hui celui de la danse, car la danse donne satisfaction à un petit nombre d'attractions — trois ou quatre au plus, — tandis qu'au phalanstère le travail mettra en jeu toutes les attractions instinctuelles et passionnelles, comme tu le reconnaitras aisément avec un peu d'attention. Quand tu trouveras de la jouissance à

une occupation quelconque, tâche de te rendre compte des causes de cette jouissance, et tu verras que ces mêmes causes se retrouvent dans le travail harmonien.

Si j'ai tant insisté sur les preuves de la conversion du travail répugnant en travail attrayant, c'est que là est la pierre angulaire de l'édifice, le point capital de la découverte de Fourier. Le travail devenu attrayant, tous les problèmes sociaux sont résolus; avec le travail répugnant, pas de fraternité, pas d'harmonie possibles.

La propriété de l'organisation phalanstérienne de changer le travail en plaisir produira de magnifiques résultats. « Tout sentiment de peine, dit J.-J. Rousseau, est inséparable du désir de s'en délivrer; toute idée de plaisir est inséparable du désir d'en jouir. » Voilà pourquoi les civilisés désertent tant qu'ils le peuvent des travaux privés des conditions qui en font un plaisir, quand, au contraire, en HARMONIE où travail et plaisir sont synonymes, tous, jeunes et vieux, riches et non riches voudront travailler, et travailler sans relâche; dès lors les forces physiques, intellectuelles et morales de tous, étant associées aux forces de la nature pour créer des produits utiles, l'abondance parviendra à son maximum, et, comme d'un autre côté, l'association réalisera la plus grande économie

possible, les richesses se multiplieront à ce point qu'il y en aura surabondamment pour tout le monde. Est-il nécessaire de te dire que par produits utiles j'entends non-seulement ceux qui servent aux besoins physiques, mais aussi les créations des beaux-arts, de la littérature et des sciences, en un mot tout ce qui entretient la vie et l'embellit : je me serais bien mal fait comprendre, si tu pouvais supposer le contraire. Lorsque j'emploie l'expression de travaux utiles, c'est par opposition à ceux des civilisés dont une notable partie donne des produits d'une utilité fort contestable, dont un grand nombre sont improductifs, voire même destructifs (3).

Cette prodigieuse abondance de produits profitera à tous, sans exception, et non à quelques-uns seulement, comme la chose arrive nécessairement dans les milieux sociaux où le travail est délaissé par les classes riches à cause de son manque d'attraits. Le travail attrayant fera disparaître le prolétariat, comme la petite bande et la petite horde, la domesticité.

Je terminerai cette bien longue lettre par quelques mots sur l'une des plus précieuses conséquences du travail attrayant : l'abondance étant extrême et la paresse inconnue en HARMONIE (4), on pourra, sans craindre les abus, accorder à tous

un minimum en nourriture, un minimum en vêtements, en logement, etc ; aussi, afin de simplifier les écritures, les phalanges s'empresseront-elles de le faire dès que la chose deviendra possible. Après l'établissement des minimâ, le compte ouvert au grand livre à chaque habitant se bornera à constater, non le prix de ses abonnements, mais l'excédant de ces prix sur ceux des minimâ ; les associés qui se contenteront de ces minimâ n'auront d'inscrites à leur débit que leurs dépenses accidentelles. Les personnes nées pour la contemplation ou absorbées par des projets, des idées abstraites, etc., seront parfaitement libres de s'y livrer sans crainte d'être troublées par la préoccupation des soins de la vie-matérielle.

23^e Lettre.

3^e CONSÉQUENCE : *Justice, liberté et ordre parfaits.*

Au phalanstère, chacun participe aux produits obtenus dans la proportion de son apport en travail, en talent et en capital ; chacun reçoit des honneurs proportionnés à ses grades qui représentent exactement sa valeur : point de réputation usurpée en HARMONIE, les grades étant donnés par

des personnes intéressées et toujours compétentes, et les œuvres d'art et de littérature trouvant partout, et en grand nombre, des juges capables de les apprécier.

Les phalanges, les provinces, les états, les continents, pourvoient aux dépenses réclamées par les services publics. Ces services étant utiles à tous, tous participent aux dépenses qu'ils exigent ; mais, en bonne justice, chacun doit y participer à proportion de sa fortune, attendu qu'on profite d'autant plus de ces services qu'on a plus de revenus, que, conséquemment, on fait plus de dépenses. Or, ce problème des contributions proportionnelles, insoluble pour les sociétés actuelles, trouve, comme tous les autres problèmes sociaux, sa solution en HARMONIE. Voici comment les choses se passeront quand il s'agira de pourvoir aux dépenses d'un état, je suppose : l'assemblée des délégués de tous les phalanstères de cet état examineront si les dépenses proposées sont utiles et les voteront s'il y a lieu. Puis ils répartiront les impôts entre les phalanges proportionnellement au budget des recettes de chacune d'elles ; les phalanges solderont leurs quote-parts en prélevant les sommes nécessaires sur leurs revenus avant partage ; de cette manière, la participation de tout harmonien aux dépenses publiques se trouvera en rapport exact avec ses

revenus. Et, circonstance bien remarquable, les contributions entreront dans les caisses publiques sans frais de perception. Tu remarqueras encore que toute contribution servira à rémunérer un service rendu.

Il est, je crois, inutile d'ajouter que les personnes majeures, hommes et femmes, sont toutes appelées à voter les impôts de leur phalange et à nommer les députés chargés de voter les impôts de leur province, de leur état, etc.

Donc, au phalanstère, règnera une justice parfaite. Voyons si la liberté s'y trouvera également assurée.

Tout harmonien travaille, car tous les hommes recherchent le plaisir ; il a des grades et possède des capitaux. Ces trois sources de revenu lui procurent les moyens de satisfaire ses besoins et ses fantaisies. Grâce à l'institution des minima, qui assure à tous un abri contre la misère, il peut, sans craindre de laisser qui que ce soit dans le dénue-ment, disposer à son gré de sa fortune, la dépenser selon son caprice, la distribuer à ses parents, à ses amis, la donner par testament à sa phalange, à ses groupes favoris, à qui bon lui semble ou pour telle œuvre qu'il juge à propos.

Comme je te le faisais remarquer dans ma dernière lettre, le phalanstérien, vivement préoccupé

d'une recherche scientifique, d'une composition littéraire ou de toute autre chose, peut, si cela lui convient, se livrer exclusivement à son travail ou à ses méditations, sans craindre de manquer du nécessaire qui lui est assuré par les minima.

Ainsi : maître absolu de ce qui lui appartient, ne s'occupant que des travaux qui lui plaisent, restant dans l'oisiveté, si, par impossible, cela l'arrange ; n'obéissant qu'à ses attractions ; satisfaisant ses désirs selon son goût, l'harmonien jouira d'une liberté absolue, de cette liberté dont Dieu a mis le besoin dans nos cœurs.

Mais personne n'abusera-t-il de sa liberté pour entraver celle d'autrui ? Non : aussi longtemps que la nature de l'homme le portera à rechercher le plaisir et à fuir la douleur, il se conformera aux lois de l'HARMONIE qui sont les lois de Dieu même, parce que l'obéissance à ces lois procurera le plaisir, la désobéissance, la douleur. Et, comme au phalanstère chacun a sa place assignée par le Créateur, la liberté de personne n'y recevra d'atteintes, — sauf peut-être de très-rare exceptions dues à des monomanies, si ces déplorables maladies n'ont pas complètement disparu, — pourquoi, en effet, l'homme sain d'esprit ferait-il le mal dans une société où le bien seul lui sera profitable ? Disons-le donc sans craindre de nous tromper : chez

les harmoniens la liberté marchera de compagnie avec l'ordre, et, nul ne désirant changer de position, les émeutes, les révolutions et les guerres seront pour jamais bannies de la terre!

24^e Lettre.

4^e CONSÉQUENCE : *Loyauté en relations d'amour, garantie de paternité.*

Tu me demandes, mon cher Auguste, quelles lois régiront les rapports des sexes au phalanstère? Ignorant les véritables exigences, les exigences providentielles de l'amour, ta question m'embarasse, je l'avoue; essayons toutefois de nous faire une opinion à ce sujet.

En HARMONIE, chacun vit selon ses goûts; et, guidé par ses attractions, prend la place que lui destine le Créateur, l'unique place qu'il ambitionne, la seule où il puisse trouver le bonheur; personne, en conséquence, ne voudrait changer de position ni aliéner sa liberté et son indépendance; aussi, au phalanstère, le mariage laisse-t-il les époux à leurs occupations et à leurs habitudes, rien ne devient forcément commun entre eux que l'amour réciproque, comme, entre amis, il n'y a aujourd'hui rien de commun que l'amitié. Ceci bien entendu,

voyons comment se feront les mariages au phalanstère.

Tu t'en souviens, sans doute : nous avons laissé naguère la jeune fille dans le vestalat, cette brillante et pure corporation qui inspire le respect pour la femme aux natures les moins poétiques. Rien ne manque au bonheur de la vestale : adorée de sa famille qui met en elle son orgueil, comblée d'honneurs par sa phalange, entourée de compagnes que, dès le berceau, elle s'est accoutumée à chérir comme des sœurs, et, livrée incessamment à des occupations pleines de charmes, elle coule des jours parfaitement heureux. Rien donc ne pourrait la faire renoncer à son existence douce autant que glorieuse, si ses attractions ne subissaient aucun changement. Mais, quand la femme a terminé la tâche réservée à la vierge, il lui reste d'autres tâches à remplir. Pour attirer la jeune fille vers la nouvelle destinée qui l'attend, Dieu fait naître dans son cœur la plus séduisante des passions, l'amour ; sous l'empire de cette attraction naissante, sa gaieté cède la place à la mélancolie ; son étourderie, à la retenue, à la timidité, à une disposition à l'attendrissement. Pure, simple et naïve, — car nous savons de quel respect les harmoniens entourent la jeunesse, et nous savons encore que le travail attrayant ne laisse point à l'imagination de l'enfance

le temps de se fourvoyer, — innocente et pure, disons-nous, la jeune vierge s'étonne du sentiment inconnu qui l'agite. A mesure que ce sentiment grandit, la pudeur, cet ange gardien de la femme, s'accroît en jetant dans l'âme de notre vestale une crainte vague qui contribue à la retenir quelque temps encore au milieu de ses compagnes; mais, enfin, prenant un caractère plus prononcé, l'amour lui inspire pour un jeune homme déterminé une vive affection qui impose momentanément silence à toutes les autres, et la décide à quitter les rangs du vestalat pour ceux du damoisellat; à abandonner pour toujours le quartier du phalanstère ou s'écoula son heureuse enfance, et à aller près de sa mère recevoir les soins et les hommages de celui que l'amour lui destine pour époux.

Mais l'amour est aveugle, disent les poètes, qui donc guidera les amants dans leur choix? Le Dispensateur des attractions n'ayant pu laisser cette question sans réponse, — puisque, pour être parfaitement heureux, les époux doivent posséder certaines convenances de caractère, de tempérament, etc., — il nous faut chercher par quel moyen il viendra en aide à nos adolescents: On n'aime pas indistinctement tous les individus d'un autre sexe, et l'on voit fréquemment un homme se passionner jusqu'au délire pour une femme que les

autres hommes regardent avec indifférence. Cette préférence inexplicable, cette attraction exclusive et pleine de mystère, c'est la *sympathie*, chargée par le Créateur de fixer les choix des amants.

Quand la sympathie sera seule consultée, si, contrairement aux probabilités, il arrivait que plusieurs jeunes gens aspirassent à la main d'une damoiselle, celle-ci, éprise d'un seul de ses adorateurs, le prendra pour époux ; les prétendants éconduits, souffriront sans doute, mais ils se soumettront sans murmurer : L'habitude de voir la femme jouir en toute occasion de sa pleine liberté, fera que personne ne songera à lui contester le droit le plus naturel et le plus sacré de tous, celui de se donner à qui lui plaît.

Unis par l'amour à l'exclusion de tout autre mobile, les jeunes époux ajouteront aux bonheurs dont ils jouissent, celui que procure la plus délicieuse des affections. Donc, en HARMONIE, tous les mariages seront heureux dans leurs commencements ; ils continueront à l'être aussi longtemps que durera l'amour réciproque des époux ; et, comme nul conflit d'intérêts, d'autorité, de goûts, etc., ne peut s'élever entre la femme et le mari, comme toutes les causes de désaccord, tous les sujets de refroidissement, l'éternel tête-à-tête lui-même, ce funeste dissolvant des affections les

plus tendres, disparaîtront avec le ménage familial, l'amour sera vraisemblablement de longue durée; sera-t-il éternel? Oui, si Dieu a fait l'homme constant en amour; non, s'il l'a créé inconstant. Comment reconnaître les desseins du Créateur à cet égard? Comme nous l'avons fait jusqu'ici, en interrogeant nos attractions: Il n'y a pas d'autre moyen. Mais, je le confesse mon cher Auguste, le fil conducteur m'échappe et me laisse dans les ténèbres. J'ai vu dans ma longue carrière bien des personnes volages, d'où je conclus qu'il y a des cœurs inconstants; mais cette inconstance est-elle le résultat d'un penchant natif ou celui des causes multiples et déplorables qui, en civilisation, défigurent d'une si funeste manière l'un des plus beaux présents du Créateur? Voilà la question. Qui nous dira combien de civilisés des deux sexes deviennent inconstants par fatuité, par besoin d'intrigues? — Car la Cabaliste, cette passion si féconde en HARMONIE, trouvant peu d'emploi utile et honorable dans nos sociétés actuelles, s'exerce sur des objets futiles ou dans des intrigues amoureuses. — Qui nous précisera l'influence sur la durée de l'amour matrimonial, de l'oisiveté, de la continence forcée, de l'imagination dépravée par les exemples, les lectures, les discours, etc.? Lorsqu'on veut répondre à cette question: Dieu fait-il l'homme constant ou

inconstant en amour ? on est réduit à des conjectures, et chacun résout le problème selon ce qu'il sent ou ce qu'il voit. Pour moi, quand j'interroge mon cœur et lorsque je vois tant de couples unis par des considérations fort étrangères à l'amour, se garder néanmoins fidélité, en dépit des causes nombreuses de désaffection produites par le ménage familial, les intérêts, l'éducation des enfants, l'opposition des goûts et des caractères, etc., je me sens fort disposé à dire : au phalanstère, où rien ne viendra jeter le refroidissement entre les époux, ils s'aimeront toute la vie, dans nos climats du moins : la sympathie qui les unit à cette heureuse époque de l'adolescence, où l'amour plein de chaleur s'impose pour la première fois à des cœurs purs, la sympathie ne cessera jamais de les attacher l'un à l'autre. Si je tenais ce langage, qui donc prouverait que je me trompe ? Personne, apparemment, car personne n'a vu de mariage contracté et d'existences s'écouler dans les conditions réservées aux heureux harmoniens.

Je ne veux pas être si absolu cependant ; je consens, si on me presse, à me ranger à l'opinion de ceux qui prétendent que le Créateur donne aux uns la constance en amour, aux autres l'inconstance à différents degrés : Qu'en résultera-t-il et comment en ce cas agiront les harmoniens ? Raisonnons :

On le sait, au phalanstère la série est la loi de l'ordre; en conséquence, les époux formeront des groupes, composés les uns des personnes constantes, les autres des personnes de plus en plus inconstantes, jusqu'aux plus volages. Moyennant cet arrangement, si le premier amour vient à s'éteindre chez deux époux, ils divorcent et chacun d'eux passe sans rougir dans les groupes inconstants. Je dis sans *rougir*, ceci exige une explication :

Économe de ressorts, Dieu ne fait rien d'inutile; si donc il crée des femmes et partant aussi des hommes volages, c'est apparemment afin de leur confier des fonctions sociales dont l'HARMONIE aura besoin et que personne ne remplirait aussi bien qu'eux. Or, si d'une part personne en HARMONIE ne peut rougir des attractions, — toujours bonnes en soi, — dont le ciel nous a dotés et si, d'autre part, les groupes volages remplissent des fonctions sociales, toujours honorables, j'ai raison de dire : Les individus inconstants en amour, entreront la tête haute, dans les rangs des volages, quand l'inconstance entrera dans leurs cœurs. Lors donc que des époux cesseront de s'aimer, ils divorceront et convoleront en secondes noces; que le mot divorce ne l'effarouche pas, mon bon ami : Au phalanstère le divorce n'aura rien d'immoral, par cette excellente

raison, que personne n'aura à souffrir ni de la séparation des époux, ni des nouveaux liens dans lesquels ils s'engageront; voici mes preuves :

Quelles que soient les institutions qui régissent les mariages, il ne saurait y avoir d'autres intérêts engagés que ceux des époux en leur qualité de femme et de mari, ceux des mêmes époux en leur qualité de mère et de père, enfin ceux des enfants. Or :

1° Les instincts ne trompant jamais, la sympathie, attraction purement instinctuelle, doit entraîner l'un vers l'autre les jeunes gens dotés d'un égal degré de constance ou d'inconstance, donc les époux volages verront s'éteindre en même temps leur amour, et, ni l'un ni l'autre n'aura à souffrir de la séparation. Vraisemblablement ils continueront à s'aimer d'une affection mixte, formée d'amour et d'amitié, fortifiée par l'habitude et leur tendresse commune pour leurs enfants.

2° La séparation des parents ne changeant rien à la position ni aux habitudes de leurs enfants, il n'y aura pas de raison pour qu'ils cessent de les chérir et de les gâter, et par conséquent d'en être aimés comme avant le divorce.

3° Mais non-seulement les enfants continueront à recevoir les caresses de leurs parents divorcés; ils trouveront généralement encore de nouveaux

gâteurs dans leurs beaux-pères et belles-mères, car la plupart des hommes aiment les enfants bien-élevés quand surtout cet amour ne leur impose aucune charge, ce qui aura lieu au phalanstère. Puis, sous le rapport de la fortune — considération secondaire, il est vrai, en HARMONIE, — les enfants dont les parents convoleront en secondes noces, verront leurs chances d'héritages se multiplier, puisque naturellement on héritera des personnes qui vous affectionneront.

Donc, quelles que soient les coutumes qui régissent les rapports des sexes au phalanstère, elles ne seront pas immorales, personne n'ayant à en souffrir, elles seront morales au contraire, attendu qu'elles rendront des services à la société (5).

Les institutions destinées à régler un jour les relations d'amour ne pourront évidemment s'établir qu'après plusieurs générations passées en HARMONIE; quand des siècles de loyauté dans toutes les relations auront fait oublier les amours civilisées, si déplorables à tous les points de vue; quand les exigences providentielles de l'amour se seront nettement révélées; quand on sentira le besoin d'utiliser les qualités particulières aux inconstants et qu'on aura organisé des corporations à cet effet.

Les considérations qui remplissent cette lettre m'autorisent, je crois, à tirer ces conclusions :

Quelles que soient les doses d'inconstance dispensées aux hommes par le Créateur, la plus entière loyauté régnera au phalanstère dans les relations amoureuses : les époux qui sentiront un nouvel amour remplacer leur amour éteint, pouvant se quitter sans honte et s'enrôler dans les groupes volages, se garderont bien de se faire des infidélités qui les déshonoreraient : les maris ne mettront plus en doute leur paternité. Pouvant se suffire et certaine d'avoir un époux, — car il n'y aura plus de célibataires, — la femme ne fera plus un trafic honteux de ses charmes ; et tant de plaies hideuses qui rongent les sociétés actuelles seront guéries : l'adultère, la prostitution, la bâtardise, l'infanticide, l'abandon des enfants, etc., auront disparu avec leurs causes (6).

25^e Lettre.

3^e CONSÉQUENCE : *Disparition des maladies, longévité, perfectionnement de l'espèce humaine.*

Consulte, mon bien-aimé, les traités d'hygiène, interroge les docteurs qui s'occupent de cette branche de la médecine, et tu reconnaîtras non sans surprise et admiration, que les circonstances favorables à la santé se trouveront toutes réunies au

phalanstère, tandis que celles qui engendrent les maladies en seront bannies; telle est ma conviction. Dans son traité de médecine légale, le docteur Foderé met au nombre des causes de santé et de longévité les suivantes : « la gaité et l'insouciance, beaucoup d'exercice, le grand air, une nourriture suffisante, surtout dans la jeunesse, et, dans la vieillesse, les petites aisances ; des travaux de l'esprit et du corps qui ne soient pas trop considérables. » Puis il ajoute : « il est fort douteux qu'aucun habitant de l'Europe civilisée soit aujourd'hui réellement heureux : or, peut-on vivre longtemps sans un bonheur réel ? » Le même auteur compte parmi les causes de maladie : « l'envie, le chagrin, les excès. » Un travail très-pénible accompagné d'une mauvaise nourriture, dit-il encore, abrège singulièrement la vie. » Pour peu que tu aies présentes à la mémoire les conditions dans lesquelles s'écoulera l'existence en HARMONIE, tu l'auras remarqué : les causes indiquées par Foderé comme favorables à la santé et à la longévité se rencontreront au phalanstère au plus haut degré, les causes de maladie et de brièveté de la vie n'y auront aucun accès : ainsi l'harmonien vit sans inquiétude sur son avenir et celui de ses enfants ; dès ses jeunes années il s'occupe dans de splendides jardins aux travaux de son choix, en compagnie de

ses amis : toujours joyeux, il quitte en chantant une occupation pour une autre, un travail du corps pour un travail de l'esprit ; et ses forces s'accroissent, sa santé se fortifie par ces exercices variés et alternés. Si la variété des travaux lui épargne les excès de fatigue, la variété des divertissements lui fait éviter les excès dans les plaisirs.

« Il n'est pas étonnant, dit encore Foderé, si les enfants des grands paraissent plus tôt formés, s'ils conservent plus longtemps les apparences de la jeunesse, et s'ils ont une prestance distinguée que les bonnes gens attribuent à un sang choisi, et qui n'est dû qu'à une grande quantité de nourriture..., nos liquides et nos solides n'étant que le produit de la nourriture que nous prenons, on sent bien que sa qualité et sa quantité doivent beaucoup influencer sur le développement en tous sens et sur la beauté du corps. » Eh bien ! au phalanstère les tables sont abondamment pourvues de mets d'excellente qualité et préparés avec beaucoup d'art et d'intelligence ; je dis les mets sont abondants, parce que les produits des jardins, des étables, des basses cours sont très-nombreux ; ils sont d'excellente qualité, parce que la rivalité des groupes producteurs enfante de continuels perfectionnements ; enfin, que leur préparation est parfaite, parce que, exercé par des groupes passionnés et instruits,

qu'une rivalité de tous les jours excite à se surpasser, l'art culinaire parvient à approprier les mets aux divers tempéraments. Pourvu d'un appétit toujours brillant dû à ses travaux champêtres, l'harmonien prend joyeusement ses quatre ou cinq repas en compagnie de ses amis ou entouré de sa famille. Ainsi, travail varié mais de tous les instants, propreté et salubrité des vêtements et des appartements, excellente qualité de la nourriture et de la boisson, appétit robuste fréquemment satisfait, absence d'excès, de soins et d'inquiétudes, affections nombreuses et sincères, gaité générale et de bon aloi, tout se réunit pour développer les forces de l'harmonien durant la jeunesse et les conserver le reste de la vie ; pour donner à son corps avec la souplesse et la vigueur, l'élégance et la noblesse des formes.

Les médecins, me diras-tu, n'auront donc plus qu'à se croiser les bras ? Sans doute leur clientèle sera peu nombreuse, mais leurs soins n'en seront pas moins précieux : Ils s'occuperont d'hygiène et emploieront leurs talents à éloigner du phalanstère les causes de maladies. Voilà ce qui fait penser à Fourier que les honoraires des médecins seront inversement proportionnels au nombre des malades. L'exercice de la médecine exigeant peu d'instants chaque jour, les médecins se livreront comme tout

le monde à une foule d'occupations différentes.

Dans de telles conditions, les maladies héréditaires ne tarderont pas à disparaître ; les pères ne transmettront à leurs enfants que des perfectionnements et non plus des dégradations. Les hommes reconnaîtront alors l'excellence de la loi qu'ils maudissent aujourd'hui, de cette loi en vertu de laquelle les qualités acquises passent de générations en générations. Toujours plus sains, plus forts et plus beaux, nos neveux parviendront peu à peu à l'apogée de la perfection, à laquelle puisse atteindre l'espèce humaine.

Les pestes et les épidémies disparaîtront vraisemblablement aussi, grâce au dessèchement des marais, au défrichement des landes et des déserts, travaux gigantesques réservés aux armées de l'HARMONIE ; grâce encore à la culture intégrale et intelligente du globe qui, ne laissant aucune terre en friche et confiant à chaque sol les plantes qui lui conviennent et s'y plaisent, amènera l'équilibre des fluides impondérables de la planète.

Disons-le donc hardiment : En pleine HARMONIE la santé des hommes ne laissera rien à désirer, et tous, — sauf l'exception comme toujours, — après avoir rempli leur carrière, s'endormiront comblés d'années, sans douleur et sans crainte ; sans douleur : car c'est ainsi que s'éteint le centenaire ;

sans crainte : car, convaincus par l'expérience de toute leur vie de la bonté de Dieu, et de la proportionnalité des attractions et des destinées, ils croiront fermement à une autre vie non moins heureuse que celle qu'ils seront sur le point de quitter.

26^e Lettre.

6^e CONSÉQUENCE : *La propriété accessible à tous.*

Oui, mon cher ami, on accuse le phalanstère de détruire la propriété, la famille et la religion. Pendant bien des jours, cette grave accusation donna lieu à un chorus formidable de malédictions contre Fourier et sa doctrine ; à tant de voix plus ou moins vulgaires, se mêla, hélas ! celle d'un grand poète que je croyais destiné à chanter l'HARMONIE, que sa belle intelligence est si bien faite pour comprendre, son noble cœur pour aimer. Pourquoi ai-je été déçu dans mon espoir ! Sa muse religieuse et sympathique eût trouvé de si mélodieux accents pour annoncer le règne du bonheur, qu'elle eût puissamment aidé à sauver le monde.

Tu dois être assez fort maintenant en science sociale pour faire justice des sottises et des calomnies enfantées par l'ignorance et la peur, et versées à grands flots sur l'admirable découverte de notre

maitre ; je ne m'arrêterai donc pas longtemps à réfuter les accusations mensongères qui la firent anathématiser par les trembleurs et les rétrogrades ; je me bornerai à examiner succinctement ce que seront en HARMONIE la propriété, la famille et la religion : cet examen servira de réfutation aux malencontreux reproches.

Le phalanstère détruira-t-il la propriété? Non, évidemment ; il la multipliera considérablement. Dépouillera-t-il les possesseurs actuels? Pas davantage ; il mettra la propriété à la portée de tout le monde, et permettra à chacun d'en jouir à sa manière, comme nous allons voir.

Il y a, chacun le sait, deux sortes de propriétés ; la mobilière et l'immobilière : ni sous l'une ni sous l'autre forme, les hommes ne la désirent au même degré. Tous, ou presque tous convoitent, dès la plus tendre enfance, la propriété mobilière : Or, rien n'empêchera au phalanstère d'avoir en propre des vêtements, des meubles, des chevaux, des équipages, des collections, etc. Quant aux immeubles, peu d'hommes me semblent les souhaiter pour eux-mêmes, mais bien plutôt pour les revenus que ces propriétés procurent : ne voyons-nous pas tous les jours des propriétaires échanger leurs héritages contre des actions industrielles, des obligations de chemins de fer, etc. Or, il sera très-facile, même au

plus pauvre des harmoniens, d'acheter des actions hypothéquées sur les terres et les bâtiments de sa phalange ou de quelque autre ; il lui suffira pour cela d'économiser sur ses revenus, en se contentant des minima pendant plus ou moins de temps. Une fois en possession d'une action, il pourra dire sans hyperbole : notre palais, nos parcs, nos jardins, comme des associés pour une fabrication quelconque disent aujourd'hui : Nos ateliers, nos magasins, nos produits, etc. Lors même qu'on ne possédât pas d'actions sur son phalanstère, on n'en dira pas moins : nos terres, nos vignes comme le disent à présent les coopérateurs attachés à l'exploitation d'une ferme, et les jardiniers des grands propriétaires. Tu le vois : au phalanstère, tout le monde, et non quelques privilégiés du sort, possédera des meubles et de magnifiques immeubles, sans avoir à craindre les ennuis de toute espèce, les voisins tracassiers, les haines, les procès et cent autres tribulations inséparables de la propriété en civilisation.

27^e Lettre.

L'accusation de détruire la famille est-elle mieux fondée que celle de détruire la propriété? Voyons.

Je me suis abstenu de te faire la critique de la propriété actuelle; je t'épargnerai aussi celle de la famille dans les sociétés inorganisées, je me bornerai à ce peu de mots dont tu ne nieras pas la justesse : de nos jours la famille procure de vraies jouissances à bien peu de personnes; elle est au contraire pour le plus grand nombre la source des peines les plus cuisantes, des chagrins les plus profonds! Heureux les civilisés qui trouvent le contentement et la joie au foyer domestique! ils possèdent le bonheur le plus parfait que comporte notre phase sociale, car leurs passions affectives y rencontrent une douce satisfaction; dans le monde extérieur, au contraire, elles éprouvent de pénibles froissements et d'amères déceptions!

A première vue le bonheur familial semble accessible à tous et facile à se procurer; voilà pourquoi on s'évertue, depuis quelques années surtout, à exalter les joies de la famille. Des moralistes qui conviennent que les penchants et les

caractères différent d'un individu à l'autre et disent avec le fabuliste : « Chassez le naturel, il revient au galop, » n'en persistent pas moins dans l'espoir de voir tous les hommes, changeant de naturel à leur recommandation, se complaire dans un genre de vie apparemment rempli de charmes pour eux, moralistes, mais souvent incompatible avec les penchants de ceux qu'ils prêchent. Pure illusion ! La généralisation du bonheur domestique restera toujours à l'état d'utopie pour les civilisés : ne voulant pas plus de l'égoïsme familial que de l'égoïsme individuel, Dieu créa l'homme pour de plus larges affections. Si le Suprême Ordonnateur destinait le genre humain à végéter éternellement en civilisation, forme sociale fondée sur la famille, il eût, fidèle à la loi de proportionnalité des destinées et des attractions, donné à tous les hommes et à toutes les femmes des cœurs aimants, des goûts simples, des caractères doux, conciliants, disposés aux concessions ; il les eût faits tous constants en amour ; il les eût dotés tous d'une tendre affection pour leurs enfants ; en un mot, il eût accordé à tous les penchants indispensables pour rendre heureuse la vie de famille. Mais puisque Dieu fit les hommes tout autrement, le bonheur familial restera exceptionnel en civilisation. La misère ou la gêne relative — maux inhérents à cette phase — ne suffi-

raient-elles pas d'ailleurs à jeter le trouble et la discorde dans une multitude de ménages!

Consultons maintenant nos attractions pour tâcher d'entrevoir comment les choses se passeront EN HARMONIE.

Selon moi, le Créateur distribue le familisme, comme les autres passions, dans des proportions fort différentes; voici ce qui me paraît hors de doute :

Les mères aiment leurs enfants d'un amour passionné; cette règle générale compte cependant des exceptions : on voit des mères qui les aiment peu ou point; il y en a qui les haïssent et les maltraitent; d'autres qui aiment les uns et détestent les autres; il n'est pas rare, enfin, de voir des mères abandonner et même tuer l'enfant auquel elles viennent de donner le jour. Ce crime odieux auquel on a peine à croire, tant il est contraire à la nature, suffirait seul pour faire prendre en haine la civilisation, et prouver combien elle s'éloigne de la voie de Dieu.

Les pères n'éprouvent pas pour leurs enfants une affection égale à celle des mères; la leur est moins dévouée, moins instinctive : elle semble bien plutôt le résultat de l'habitude et des sacrifices que l'enfant exige. Les filles mères, malgré le blâme sévère de l'opinion publique, élèvent généralement

leurs enfants, les chérissent et les caressent ; rarement, au contraire, les hommes prennent soin de leurs bâtards ; il s'en trouve même qui les repoussent impitoyablement quand la misère les force à leur tendre une main suppliante !

Quant aux enfants — abstraction faite de leur nature plus ou moins aimante, — leur amour pour leurs parents se proportionne aux témoignages d'affection qu'ils en reçoivent.

L'amitié entre frères et sœurs naît de l'habitude de vivre sous le même toit dans l'âge où domine l'amitié ; elle est sans doute aussi fortifiée par cette circonstance d'être chéris des mêmes personnes. L'amour fraternel existe peu entre frères élevés séparément ; il diminue généralement lorsque les enfants quittent la maison paternelle ; et, bien souvent, on voit un héritage, quelque minime qu'il soit, jeter la discorde entre des frères qui semblaient se chérir tendrement.

Voilà, si je ne me trompe, les exigences vraies du familisme ; s'il y en a d'autres encore, peu importe, elles trouveront toutes leur satisfaction en HARMONIE, en effet :

Au phalanstère, les enfants croissent et s'élèvent sous les yeux de leurs parents qui ne se voient plus dans la nécessité, comme aujourd'hui, de les éloigner d'eux, de les envoyer en nourrice d'abord, au

collège ensuite. Lorsqu'elle le peut et le veut, la mère nourrit de son lait son fils auquel elle prodigue ses soins et ses caresses aussi souvent que cela lui convient; il lui suffit, pour se procurer cette jouissance, de s'enrôler dans les groupes qui prennent soin des enfants. Cette occupation, comme toutes les occupations utiles, lui donne droit à une rétribution. Sans danger pour le caractère de leurs enfants dont les taquineries et les excentricités seraient impitoyablement corrigées par les autres enfants de leurs groupes, les parents peuvent s'abandonner au penchant qui les porte à les gâter : plus ils les caressent, les vantent, les flattent, leur complaisent en toutes choses, plus ils s'en font aimer. En civilisation, les choses se passent tout différemment : intervertissant les rôles assignés aux hommes par le Distributeur des attractions, les parents se font les instituteurs de leurs fils, et, pour remplir cette lourde charge, se voient forcés de les gronder et de les punir, d'où naissent la crainte et la désaffection des enfants. Au phalanstère, chacun accomplit, au contraire, sa véritable fonction. Les enfants harmoniens aimeront leurs parents à proportion qu'ils en seront aimés, c'est-à-dire à proportion du besoin d'affection familiale éprouvée par ces parents.

En l'absence d'intérêts contraires, et des circon-

stances qui portent maintenant la division dans les familles, l'amitié entre les frères durera autant que leur vie, ou, si tu le préfères, aussi longtemps que le réclameront leurs attractions.

Donc, au phalanstère, chacun connaîtra les joies de la famille dans la proportion des exigences de son familisme.

Puis, conséquence trois fois sainte de l'organisation harmonienne ! La bâtardise sera inconnue, l'on oubliera jusqu'au déplorable mot d'enfant trouvé ; il n'y aura même plus d'orphelins au phalanstère ! Au risque de me répéter, je veux démontrer l'exactitude de ces affirmations, et pour cela je mettrai les choses à l'extrême, — c'est un excellent moyen, selon moi, de connaître la vérité ou la fausseté d'une proposition, — je supposerai donc une femme néovolage à ce point qu'elle rejette tout lien, de quelque durée, préférant se donner à l'homme qui sait lui plaire actuellement, et le quitter pour un autre, lorsqu'une nouvelle passion remplace la première. Qu'arrivera-t-il aux enfants de cette femme, si, contrairement aux probabilités, elle devient mère ? Il arrivera que ses amants se disputeront la paternité, et qu'elle en gratifiera naturellement celui qu'elle jugera le plus capable d'aimer tendrement ses fils. Il n'y aura donc plus en HARMONIE ni bâtards ni enfants abandonnés. Aimés, caressés et respec-

tés de tous, les enfants sont beaux, bons, aimables et aimants; ceux d'entre eux qui auraient le malheur de perdre leurs parents, trouveraient des couples privés de famille qui s'empresseraient à l'envi de les adopter; ce qui ajouterait à leurs jouissances sans exiger aucun sacrifice. Donc, au phalanstère, il n'y aura pas d'enfants privés des caresses maternelles.

28^e Lettre.

8^e CONSÉQUENCE : *La religion aimée et respectée de tous.*

Il me reste à réfuter la troisième accusation : le socialisme détruira la religion; je ne vois pas que ce reproche puisse concerner la doctrine phalanstérienne; quel rapport y a-t-il entre la religion et l'organisation des travailleurs? Aucun évidemment. Les peuples entreront au phalanstère avec leurs institutions et leurs lois civiles, politiques et religieuses, qui se modifieront petit à petit, on n'en saurait douter, afin de s'adapter au milieu nouveau. Après une ou deux générations, les lois et les moyens de compression et de répression tomberont en désuétude; quand il n'y aura plus ni crimes ni délits, les prisons, les bagnes et les écha-

fauds n'auront plus de raison d'être. Dans une société organisée selon le code divin, les lois humaines s'abrogeront elles-mêmes; Dieu seul gouvernera par l'attraction; mais les religions continueront à fleurir, diverses dans leurs dogmes et dans leurs cultes, car en toutes choses, sous le régime de la liberté absolue, il y aura diversité dans l'unité, ainsi l'exige la loi sériaire, cette grande loi du Créateur. Les cérémonies du culte ne tarderont pas toutefois à subir des modifications, ainsi que la discipline; la raison en est fort simple : toujours malheureux depuis leur sortie d'Eden, les hommes — j'entends les masses, l'immense majorité — les hommes ont dû croire, ils ont cru, en effet, et continueront à croire jusqu'à leur entrée en HARMONIE, les dieux irrités contre eux. Pour apaiser leur colère, ils sacrifièrent sur leurs autels des animaux et, trop souvent, hélas! des victimes humaines; ils se mutilèrent eux-mêmes, se flagellèrent, se couvrirent de cendres, s'imposèrent toutes sortes de mortifications et de pénitences; mais vient le règne de Dieu et ses joies ineffables, et, convaincus par l'expérience de tous les jours de la bonté divine, les peuples remplaceront peu à peu les cultes et les cérémonies religieuses fondés sur la crainte, par des cultes d'amour et de joie; les chants lugubres céderont la place aux hymnes d'allégresse, aux

cantiques d'action de grâce. Obéissant à la loi du progrès, et prenant pour bases des interprétations plus larges du Verbe divin, les dogmes eux-mêmes subiront des modifications dans la suite des temps ; mais les religions ne cesseront pas d'exister, puisque le Créateur fit l'homme religieux.

Un peu de réflexion suffira pour te convaincre, mon bon ami, que, loin de détruire la religion, l'HARMONIE y ramènera les indifférents et les sceptiques, tout en faisant disparaître le fanatisme et l'hypocrisie qui la déshonorent.

Tu vois quel cas on doit faire de la triple accusation portée contre le phalanstère ; je crois inutile de m'arrêter davantage sur ce sujet ; si tu le permets, nous continuerons notre recherche des magnifiques conséquences de l'organisation harmonienne, aussi féconde que simple.

29^e Lettre.

9^e CONSÉQUENCE : *Bonheur parfait pour tous.*

Les harmoniens jouiront d'un bonheur parfait, ai-je besoin de te le démontrer ? Non, sans doute : tu le sais aussi bien que moi. N'importe : cette épître dut-elle ne contenir que des redites, je ne puis résister au plaisir de récapituler ici les preu-

ves éparses dans mes lettres précédentes. En présence des maux sous le poids desquels nous gémissons tous, on ne saurait trop se répéter que les hommes sont tous appelés à être heureux un jour, et qu'ils peuvent le devenir quand ils voudront : Cette bonne pensée réjouit le cœur et fait croire en Dieu. Pour atteindre mon but, il nous suffira de passer en revue les attractions humaines : instincts et passions, afin de nous assurer qu'au phalanstère elles obtiennent pleine satisfaction.

Étudie les instincts de l'homme et tu reconnaîtras sans peine que l'avarice, la prodigalité, l'humeur casanière, le goût des voyages, etc., lui ont été donnés en vue de l'accomplissement de fonctions sociales, et qu'il trouvera occasion au phalanstère de les exercer utilement pour lui et pour les autres, et par conséquent d'une manière honorable. Quant aux vocations, elles seront satisfaites, puisque chacun choisira ses occupations selon ses goûts.

Les besoins des sens ou passions sensibles obtiendront une satisfaction complète et raffinée, car, grâce à la rivalité des individus, des groupes, des séries et des phalanges, les produits agricoles et manufacturés iront se perfectionnant sans cesse ; grâce à la richesse toujours croissante, les phalanstères, les jardins et leurs dépendances s'orneront

de plus en plus; la propreté, l'élégance et le luxe embelliront les personnes et les choses; les beaux-arts se vulgariseront, le bon ton et les manières distinguées deviendront l'apanage de tout le monde. Entre par la pensée dans une commune arrivée à ce degré de perfection et demande-toi lequel des sens ne jouira pas; demande-toi aussi quel divertissement manquera à ses deux mille habitants, élevés ensemble, musiciens pour la plupart et qui comptent parmi eux bon nombre de boute-en-train, et tu resteras convaincu que les spectacles, les bals, les concerts et les parties de plaisir de toute espèce s'improviseront chaque jour pour charmer les loisirs, et faire prendre en patience les mauvais temps et les longues soirées d'hiver.

Les passions affectives : l'amitié, l'amour, l'ambition et le familisme contribueront surtout au bonheur des harmoniens. L'amitié, passion dominante pour l'enfance, produira une foule d'affections vraies et durables, car rien ne viendra les rompre : l'intérêt, l'envie, la stupide vanité, etc., étant inconnus au phalanstère. Est-ce à dire que tout le monde s'aimera tendrement? Non, certes : la similitude des goûts et la sympathie des caractères feront naître les amitiés, mais il y aura probablement aussi des antipathies naturelles dont la mission sociale consistera à assurer de bonnes élec-

tions, attendu que les antipathiques en s'opposant au choix de ceux qu'ils n'aiment pas, empêcheront les électeurs de s'abandonner à l'entraînement qu'excitent certaines personnes, et les forceront à bien peser les talents et la capacité des candidats.

Je ne te parlerai pas ici de l'amour et du familisme : n'avons-nous pas vu les harmoniens heureux fils, heureux amants, heureux époux, heureux pères ? Je me bornerai à dire quelques mots de l'ambition. Au phalanstère, chacun se livre exclusivement aux travaux conformes à ses vocations et aptitudes ; celui qui naît avec de l'ambition, aiguillonné par ce puissant mobile devient nécessairement habile dans une ou plusieurs de ses spécialités ; et son habileté assure son élévation aux grades dans ses groupes et ses séries, et, comme les hommes sont ainsi faits qu'ils mettent au-dessus des autres les occupations dans lesquelles ils excellent, tout ambitieux parvient aux honneurs qu'il convoite le plus.

En HARMONIE où l'on trouve tous les moyens de s'instruire, les jouissances intellectuelles ne rencontrent aucun obstacle à leur satisfaction, et les passions distributives s'exercent sans entraves : la cabaliste dans les groupes rivaux, la papillonne dans la diversité des travaux, des mets, des amu-

sements que chacun peut varier à son gré. La composite elle-même trouve ses jouissances dans les séries et surtout dans les armées industrielles.

Ainsi : exempt de soucis dans le présent et d'inquiétude pour son avenir et celui des siens : — les minima lui assurent ces bienfaits, — toujours joyeux et content, plein de santé et pouvant raisonnablement se promettre une longue vie ; jouissant d'une liberté absolue ; passant ses jours au milieu d'un monde élégant et poli, sans être jamais attristé par la vue des haillons et de la grossièreté ; vivant au sein de la paix et de l'harmonie, entouré des plus tendres affections ; ignorant les cruelles déceptions dues à l'amour, à l'amitié, à l'ambition et au familisme ; ne connaissant ni la fatigue, ni l'ennui, le phalanstérien dont tous les mobiles, toutes les attractions s'exerceront continuellement jouira d'un bonheur aussi parfait, aussi étendu que le comporte la nature de l'homme.

Tout le monde sera donc heureux en HARMONIE.
— « Mais, monsieur, me disait un jour avec des larmes d'attendrissement dans les yeux et dans la voix, une dame à laquelle je parlais du phalanstère, tout le monde heureux ? Ce sera donc le paradis sur la terre ! » — « Certainement, madame, les hommes de peu de foi peuvent seuls refuser de croire Dieu assez bon et assez riche pour donner

à sa créature de prédilection un paradis sur la terre et un paradis dans le ciel. »

Les seules afflictions qui pourront atteindre l'heureux habitant du phalanstère seront dues ou à des accidents qui compromettront sa santé, ou à la mort de personnes aimées ; mais les plus minutieuses précautions préviendront la plupart des accidents ; d'un autre côté, les maladies et les blessures étant fort rares, les personnes dévouées saisiront avec empressement l'occasion de se rendre utiles : certains chœurs vestaliques entoureront le malade de soins si affectueux qu'ils feront envier son sort aux gens bien portants. Quant à la perte des personnes chéries, elle ne cessera pas de causer de la douleur et des regrets ; toutefois, ne l'oublions pas : la mort frappera presque exclusivement le vieillard parvenu à la décrépitude, qui, en quittant la vie peu à peu en quelque sorte, aura habitué ses amis à son absence. Il restera, d'ailleurs, aux survivants tant et de si vives affections ; il leur sera prodigué de si sympathiques consolations, que leur chagrin ne dégénérera jamais en désespoir et ne sera pas de longue durée.

Je terminerai ma lettre en te recommandant de soumettre à une contre-épreuve la magnifique proposition du bonheur complet et universel, épreuve que je lui fais subir avec succès depuis plus de

vingt ans ; quand tu verras une souffrance d'une nature quelconque, demande toi si elle aura lieu en HARMONIE ; quand tu seras témoin d'une grande joie, d'une vive satisfaction ; quand tu admireras une fête, demande-toi si elles seront moins parfaites, moins splendides au phalanstère ; tu obtiendras toujours des réponses négatives.

Récompense digne du Très-Bon ! L'homme parviendra à un bonheur complet et durable, dès qu'il remplira sa fonction dans le gouvernement du monde ! Mais, — fais-y bien attention, mon cher Auguste, — hors de l'HARMONIE il y aura toujours souffrances pour tout le monde, vu qu'il se trouvera des attractions qui, ne pouvant s'exercer utilement, apporteront le trouble dans la société et la douleur chez l'individu (7).

30^e Lettre.

10^e CONSÉQUENCE : *Equilibre de population.*

Tu crois, mon ami, à l'avènement du bonheur sur la terre par l'établissement d'un ordre social conforme aux plans de Dieu ; mais tu crains pour la durée de ce bonheur. Tu me dis, avec Malthus : « La population double tous les vingt-cinq ans, quand elle a les moyens de subsister. » Puis, tu

ajoutes : « Si les harmoniens se marient jeunes et meurent comblés d'années, s'ils ne connaissent pas les privations, la population croitra avec une telle rapidité que l'abondance, — chose toujours relative au nombre des consommateurs, — ne tardera pas à disparaître et avec elle le bonheur. » A cette objection, formidable en apparence, je réponds : les calculs de Malthus peuvent être justes quand il s'agit des sociétés pauvres qui précèdent l'HARMONIE, mais ils ne s'appliquent pas à celle-ci, sans quoi l'espoir du bonheur ici-bas serait une chimère : la fatalité condamnerait le genre humain à une incurable misère, aux privations, aux souffrances et aux vices qu'elle enfante; la bonté ou l'intelligence du Créateur, son existence, par conséquent, en recevraient une rude atteinte. Heureusement les choses ne se passeront pas ainsi, je vais essayer de le prouver.

La loi qui règle les naissances pourrait, je crois, se formuler en ces termes : la fécondité des êtres est proportionnelle aux chances de destruction auxquelles ils sont exposés, examinons :

Destinés à servir de pâture aux animaux et privés des moyens de se soustraire à leur voracité, les végétaux produisent une multitude de graines, et ceux d'entre eux qui, comme les graminées, courent plus de chances de destruction, sont encore

plus féconds que les autres. Mais les graines elles-mêmes deviennent la proie des animaux et peuvent périr faute de rencontrer un sol propre à les recevoir; pour obvier à ce danger, la prévoyante nature supplée à leur perte possible par des caïeux, des bulbes, des rejetons, etc. Les fraisiers, dont les fruits comptent de nombreux ennemis, et pourrissent par l'humidité, sont armés de filets chargés d'aller au loin planter des fraisiers tout formés.

Sous leur triple forme d'œufs, de larves et d'animaux parfaits, les insectes servent de pâture à la plupart des petits oiseaux, aussi leur fécondité est-elle prodigieuse. Il en est de même pour les poissons qui se dévorent entre eux et dont les œufs sont avidement recherchés par cent espèces d'animaux aquatiques.

Je crois les carnassiers proportionnellement moins féconds que les autres animaux : le brochet fait moins d'œufs que la carpe, les oiseaux de proie moins que les gallinacés, le loup et le renard, moins de petits que le lièvre et le lapin.

Cette loi de proportionnalité entre la fécondité et les chances de destruction, vraie pour les espèces ne l'est pas moins pour les individus : les arbres vieux ou malades donnent des fruits plus abondants que les arbres très-vigoureux; les herbes chétives et souffrantes, se hâtant d'utiliser le peu

de vie qui leur reste au profit de la reproduction, se couvrent de fleurs et de graines. Au contraire, les plantes auxquelles l'homme prodigue ses soins, ayant moins de chances de périr, perdent de leur fécondité : les fleurs de nos parterres, soignées avec intelligence et placées dans d'excellentes conditions, deviennent doubles ; ce perfectionnement les rends stériles ou peu s'en faut. Toutes circonstances égales d'ailleurs, les fruits de qualité supérieure sont moins abondants que les autres fruits de même espèce. Certains arbres doivent à la culture de porter des fruits sans pepins, d'autres des fleurs doubles ne donnant point de fruits, partant peu de graines.

Des phénomènes analogues se produisent dans le règne animal. Les chevaux, les chiens, les brebis, les vaches, etc., perfectionnés par les soins de l'homme, sont moins féconds que ces mêmes animaux d'espèces communes, ce qui explique pourquoi le prix des premiers est toujours plus élevé que celui des autres. On remarque que les juments très-fines ont besoin, pour devenir mères, de subir des privations, parfois même de mauvais traitements.

Ces faits m'autorisent à considérer comme démontrées ces deux propositions :

1° La fécondité des êtres s'accroît à proportion des chances de mort ;

2^o En recevant une nourriture abondante et des soins bien entendus ils se perfectionnent et perdent de leur fécondité.

Les mêmes lois régissent-elles le genre humain ? L'unité de système l'exige, voyons :

Les femmes chétives et malades ont généralement plus d'enfants que les autres. Les statistiques constatent que dans les villes de grande industrie où la vie du peuple est pleine de privations et de misère, où le sang est appauvri, les femmes sont plus fécondes que dans les campagnes riches et saines. Chez les Romains on appelait prolétaires les indigents, les gens de basse condition, parce qu'ils ne fournissaient à la république que des enfants pour la guerre ; au contraire, les familles riches s'éteignaient au bout d'un temps assez court ; les grandes familles de Rome avaient recours à l'adoption pour se recruter, comme il advint naguère aux Montmorency qui seraient si nombreux, si la multiplication des hommes obéissait toujours à la loi de Malthus.

Appuyé sur tant de faits concluants, je dirai : quand l'homme remplira la terre, selon l'expression de la Bible ; quand les causes de maladie et de mort prématurée auront disparu ; quand tous les individus, sains et bien portants, jouiront d'une abondance inouïe et développeront simultanément

par l'exercice leur corps et leur intelligence, l'espèce humaine parviendra à son plus haut degré de perfection. Alors, sous la triple influence de la santé, de la force et de cette perfection, la fécondité de la femme diminuera considérablement et les naissances balanceront les décès; arrivée au terme de sa croissance, l'humanité, ce grand être collectif, restera stationnaire par la même raison qui fait qu'au terme du développement particulier à son espèce, toute créature vivante cesse de croître : les molécules qu'elle s'assimilera désormais balanceront les pertes occasionnées par les molécules rejetées du corps après avoir été utilisées pour les besoins de la vie. Nous voyons encore ici un témoignage en faveur de l'unité de système observée par le Créateur.

Ainsi, la même loi en vertu de laquelle un homme naît maintenant et naîtra longtemps encore partout où un homme peut vivre, établira l'équilibre de population quand toutes les contrées de la terre auront suffisamment d'habitants.

31^e Lettre.

11^e CONSÉQUENCE : *Connaissance de l'homme.*

Aux nombreuses conséquences de l'organisation phalanstérienne dont je t'ai entretenu dans mes lettres précédentes, je pourrais mon bien-aimé, en ajouter plusieurs autres, mais il faut savoir se borner. Tu reconnaitras bien d'ailleurs sans mon aide, comment, en HARMONIE, il y aura égalité vraie, égalité relative entre les hommes ; comment les revenus se proportionneront naturellement aux besoins ; comment, en un mot, tous les problèmes qui intéressent les individus et les sociétés y trouveront une solution non approximative, mais complète. Je ne quitterai pas toutefois ce grave sujet sans te signaler encore deux conséquences très-importantes : aujourd'hui nous parlerons de l'homme et de sa nature.

L'homme fut toujours pour lui-même une grande énigme : il était réservé à la découverte de notre destinée terrestre d'en donner le mot.

Avec les penseurs de tous les temps, J.-J. Rousseau disait : « En méditant sur la nature de l'homme, j'y découvre deux principes distincts,

dont l'un l'élève à l'étude des vérités éternelles, à l'amour de la justice et du beau moral, aux régions du monde intellectuel, dont la contemplation fait les délices du sage, et dont l'autre le ramène bassement en lui-même, l'asservit à l'empire des sens, aux passions qui sont leurs ministres, et contrarie par elles tout ce que lui inspire le sentiment du premier. En me sentant entraîné, combattu par ces deux mouvements contraires, je me dis : Non, l'homme n'est point un ; je veux et je ne veux pas ; je me sens à la fois esclave et libre ; je vois le bien, je l'aime et je fais le mal ; je suis actif quand j'écoute la raison, passif quand mes passions m'entraînent, et mon pire tourment, quand je succombe, est de sentir que j'ai pu résister. » L'homme est-il double en effet ? Non, il est un ; et les trois principes dont se compose son unité, loin de se combattre, se prêtent un mutuel appui, pour le pousser vers le même but : la gestion de sa planète. D'où vient donc cette espèce de tiraillement dont on se plaint ? Pour remplir la magnifique fonction qu'il lui a confiée, le Créateur donna à l'homme des passions physiques, morales et intellectuelles, le sentiment religieux et partant l'amour du bien : ces divers mobiles, tous indispensables à l'accomplissement de sa tâche, sont des forces actives et peu compressibles. Destiné à être heureux,

l'homme aspire sans cesse au bonheur par la satisfaction des mobiles dont je viens de parler, mais dans les sociétés pauvres et anarchiques où se traîne péniblement l'humanité depuis sa sortie de l'Eden, la satisfaction des passions ne peut souvent s'obtenir qu'à l'aide de moyens réprouvés par le sentiment religieux et l'amour du juste ; forcé d'opter entre la privation et le mal, l'homme choisit le mal, si le penchant qui l'entraîne vers la jouissance l'emporte en lui sur l'amour du bien ; le repentir suit le déplorable usage qu'il a fait de sa liberté, quand l'amour du bien reprend son empire sur les passions satisfaites ou devenues moins exigeantes avec l'âge. Mais vienne L'HARMONIE, notre véritable patrie, où l'on arrivera au bonheur par la voie du bien exclusivement, et l'homme ne connaîtra plus ces défaillances ni ces luttes contre lui-même : il cessera de se croire double, car il se sentira un en toutes occasions. Vienne L'HARMONIE où grâce à l'attrait qu'offrira le travail, grâce à la multiplicité et à la variété des jouissances, on ne se jettera plus dans les excès et la chair sera réhabilitée, l'anathème porté contre elle sera levé.

Tu le vois, mon bon ami, la connaissance de notre destinée explique parfaitement notre nature ; nous ne dirons donc pas avec l'auteur des *Méditations* : « Imparfait ou déchu, l'homme est le grand

mystère, » car, nous le savons : toutes les œuvres de Dieu sont parfaites ; on ne pourrait d'ailleurs rien retrancher des mobiles de l'homme, ni rien y ajouter, sans le mettre dans l'impossibilité de remplir sa fonction. Lorsque l'on voit les impulsions de l'homme en rapport si parfait avec sa tâche, on n'hésite pas à le proclamer le chef-d'œuvre de la création terrestre. D'un autre côté, l'homme ne saurait avoir perdu ou changé, par une déchéance quelconque, une seule de ses passions, puisque, comme je viens de le rappeler, il se trouverait alors forcément empêché de remplir sa fonction, d'où il résulterait qu'il aurait été donné à la créature d'entraver les desseins du Créateur, de les empêcher d'aboutir, ce qu'il est impossible d'admettre. Nous avons reconnu d'ailleurs qu'aucune force ne nous manque pour accomplir nos destinées.

En résumé, l'homme est parfait relativement à ses fonctions, mais, en l'absence d'une organisation sociale appropriée à ses mobiles, il remplit très mal et fort incomplètement sa tâche : loin d'être le roi, bienfaisant de la terre, il en est le tyran brutal et déraisonnable. Les sociétés dans lesquelles il vit depuis tant de siècles, font produire des fruits déplorables à ses saintes impulsions, elles le pervertissent, le font déchoir ; mais

au moment de sa naissance il est parfait, — sauf les exceptions provenant du triste héritage que quelques-uns reçoivent de leurs pères ; — il est parfait, plus parfait même qu'au jour de sa création, parce qu'il reçut la faculté de se perfectionner. Bernardin de Saint-Pierre était dans le vrai quand il disait : « L'homme nait bon, c'est la société qui fait les méchants. »

32^e Lettre.

12^e CONSÉQUENCE : *Explication du mal ; bonté du Créateur envers l'homme.*

Un voile épais déroba toujours à l'homme la cause des maux qui le frappent ; il était encore réservé à la connaissance de la mission du genre humain de déchirer ce voile : J'espère te le prouver en peu de pages.

A sa naissance, le genre humain était d'une ignorance absolue sur toutes choses. Destiné à gérer sa planète, il eut à acquérir les connaissances aussi nombreuses que variées, indispensables à cette haute mission ; il eut à créer les richesses et les instruments de toutes sortes nécessaires à la production de ces richesses. Avant d'atteindre ces divers buts, bien des générations

devaient vivre dans la misère et l'ignorance, mères des vices et des crimes. Dieu pouvait-il épargner ces souffrances à ses enfants ? Non, à moins de les mettre en HARMONIE dès le commencement ; à moins de couvrir les mers de vaisseaux, la terre, de routes, de villes, de manufactures de toutes espèces et de donner à l'homme l'instinct d'utiliser ces choses, de les renouveler et de s'en servir. En agissant ainsi, le Créateur se fût-il montré bon envers le genre humain ? Non, certes : car n'ayant rien à inventer, rien à créer, l'intelligence nous devenait inutile, et le suprême Économe ne nous en eût pas fait présent ; nous n'eussions pas été les associés de Dieu, les continuateurs de ses œuvres ; le rôle de l'homme ne possédant que l'instinct eût été analogue à celui du castor ou de l'abeille. Ce rôle lui eût donné le bonheur sans doute, mais un bonheur relatif, infiniment inférieur à celui dont il jouira un jour : privé de raison, il eût ignoré les jouissances que procurent les inventions, les découvertes, les perfectionnements et les beaux-arts ! semblable aux animaux, il n'eût commandé ni à eux, ni aux forces de la nature : qui de nous envierait un pareil bonheur !

Tu me diras peut-être : si Dieu qui forma des créatures intelligentes afin de leur confier la continuation et le développement de ses œuvres se fût

montré peu bienveillant pour l'homme en lui épargnant les âges d'initiation, ne pouvait-il du moins abréger ces phases douloureuses ? Voyons : un laps de temps quelconque devait nécessairement séparer le moment de la naissance du genre humain de celui de son entrée en HARMONIE, et ce temps devait être fatalement rempli de privations et de misères ; c'est donc ici une question de temps se réduisant à ceci : l'enfance de l'humanité aura-t-elle duré trop longTemps ? Chez l'homme, la longueur de la virilité se proportionne à celle de l'enfance, l'analogie exige qu'il en soit de même dans la vie de l'humanité. Si donc les phases de croissance de celle-ci eussent été courtes, sa phase pivotale, son âge de félicité, eussent été courts et elle eût énormément perdu à ce changement.

Dieu, d'ailleurs, n'est pas un mécanicien vulgaire qui a besoin de retoucher à son ouvrage, ses œuvres à lui sont parfaites, et ses lois immuables ; il n'aurait donc eu d'autre moyen d'abréger les phases douloureuses, que de donner aux hommes des passions plus ardentes, plus exigeantes ; mais alors, impatients à l'excès, nous eussions souffert bien davantage, les vices et les crimes eussent été beaucoup plus nombreux, et, pour en finir avec une existence insupportable, le genre humain eût peut-être eu recours au suicide. Si, au contraire, Dieu

eût donné moins de véhémence à nos mobiles, nos souffrances eussent certainement été moins vives, mais elles eussent duré plus longtemps, car, peu pressée par l'aiguillon des désirs, l'humanité se fût endormie sur la route et son voyage vers l'HARMONIE serait encore fort loin de son terme. Pour être favorables à l'homme les choses ne pouvaient donc aller autrement qu'elles ne vont.

Le sujet de cette lettre étant de la plus grande importance, je crois devoir insister,

Le mal se partage en deux catégories ; le mal physique et le mal moral : nous jetterons un rapide coup d'œil sur chacune d'elles pour en découvrir les causes et l'utilité.

Il y a deux sortes de maux physiques : les privations et les maladies. Les privations résultent évidemment de l'insuffisance des produits sous toutes les formes sociales qui précéderont l'HARMONIE : cette insuffisance résulte de la perte énorme de forces et de l'ignorance. Dieu ne pouvait soustraire l'homme aux privations puisque sa bonté s'opposait à ce qu'il supprimât les phases d'initiation ; pouvait-il empêcher les privations d'être des souffrances ? Pas davantage, car alors, satisfait de la plus chétive condition, le genre humain fût demeuré éternellement dans la sauvagerie, sans se mettre en peine ni en mesure de remplir sa tâche :

les privations furent et sont encore les plus énergiques stimulants pour faire avancer l'homme; c'est pour se soustraire à leurs atteintes qu'il invente, améliore, perfectionne toutes choses : la nécessité, dit le proverbe, est mère de l'industrie. Nous voyons encore ici un témoignage de l'économie de ressorts du Créateur : les attractions qu'il mit en l'homme pour remplir sa fonction assurent son bonheur futur, et, jusque-là, en cherchant leur satisfaction, elles le poussent incessamment à renverser les obstacles semés sur la route de l'HARMONIE.

Quant aux privations extrêmes, à cette hideuse indigence sous les étreintes de laquelle ne cessent de gémir les classes les plus nombreuses des sociétés barbares et civilisées, elle résulte non-seulement de l'insuffisance des produits, mais encore de leur mauvaise répartition: Dieu ne pouvait l'épargner aux hommes puisque sa bonté s'opposait à ce qu'il leur épargnât le passage par les phases anarchiques; mais, inévitable, la misère des masses permit à une faible minorité d'accumuler assez de richesses pour se ménager des loisirs que quelques-uns consacrèrent à l'étude. Puis, éprouvant naturellement le besoin du luxe et des distinctions, cette minorité poussa énergiquement à la création et au perfectionnement de l'industrie, des arts et du commerce.

Dieu ne pouvait épargner aux hommes les maladies, effets prochains ou éloignés des privations, des chagrins, des excès en tout genre, puisque ces circonstances morbifiques se produisent inévitablement dans les sociétés autres que l'HARMONIE. Ne pouvant nous les épargner, il les utilisa en les faisant servir au progrès : les maladies, en effet, incitèrent l'homme à étudier les plantes qui lui fournirent les remèdes les plus efficaces, elles le portent de nos jours à l'étude attentive de l'air, des eaux, des phénomènes atmosphériques ; elles le poussèrent en tout temps à méditer sur le jeu de ses organes et leurs fonctions ; elles créèrent l'anatomie et les autres sciences qui concernent l'homme et sa nature. Les épidémies forcent les peuples à confesser leur solidarité, elles leur commandent de purger la terre des foyers pestilentiels en quelque lieu qu'ils se trouvent : le temps n'est peut-être pas éloigné où, animées d'une sainte émulation, les nations civilisées d'Europe et d'Amérique se concerteront pour envoyer des légions saigner et rendre à la culture les marais indiens où naît le choléra.

Quoi qu'il en soit de cette désirable probabilité, ce qui précède suffit, je crois, pour prouver que le mal physique poussa efficacement le genre humain à l'étude de son domaine, à la création et au perfectionnement de l'industrie, des arts et du com-

merce, en un mot, à la réalisation des conditions indispensables à l'accomplissement de sa tâche. Le mal lui aura donc rendu possible l'accès de l'HARMONIE. Voltaire entrevoyait-il cette grande et consolante vérité quand il écrivait : « Qui sait si le mal
« qui règne depuis tant de siècles, ne produira
« pas un plus grand bien dans des temps encore
« plus longs. »

Passons au mal moral.

Les soucis, les chagrins, les déceptions et les autres peines de l'esprit et du cœur sont les funestes conséquences de l'anarchie sociale ; je n'en veux d'autre preuve que celle-ci : ces maux et ces ennuis resteront inconnus aux harmoniens. Quant aux vices, aux crimes, aux déplorables turpitudes qui souillent les sociétés inorganisées, ce sont de faux essors de nos passions. Je ne puis trop le répéter : Dieu donna à l'homme les mobiles dont il aura besoin pour remplir sa fonction de gérant ; ces mobiles produiront le bien quand ils agiront conformément aux vues du Créateur, mais, jusque là, ils produiront fréquemment le mal : ainsi, comme nous l'avons déjà vu, la jalousie, l'envie, l'orgueil, la fatuité, etc., sont de faux essors de l'ambition et de la cabaliste agissant ensemble ou séparément. L'absence de la papillonne dans les plaisirs enfante la gourmandise, l'ivrognerie, le

libertinage, etc. Les mauvaises conditions dans lesquelles s'exécute le travail produisent la paresse. Il en est de même des autres vices et de ce qu'on nomme vulgairement : mauvaises passions.

Comme le mal physique, le mal moral contribua au progrès, en poussant au développement de l'intelligence. Mus par l'espoir de corriger les travers et les vices, d'empêcher ou de réprimer le crime, les hommes firent des lois et des livres, créèrent des religions et des philosophies, fondèrent des institutions de tout genre. Le plus grand écart possible de notre destinée, l'essor le plus calamiteux de l'ambition et de la cabaliste, la guerre, en un mot, la guerre, le plus grand des crimes puisqu'elle cause infiniment plus de maux que tous les autres crimes, apporta elle-même son contingent au progrès : la métallurgie, l'art des constructions navales et autres, la mécanique, les mathématiques, la chimie, etc., lui doivent en partie leur développement. Par elle, les idées se communiquèrent d'un peuple à l'autre, les nations apprirent à se connaître : « Nous ne sommes broyés que pour être mêlés, » disait Joseph De Maistre. C'est la guerre qui, par des agglomérations successives, formant de vastes états, achemine le genre humain vers la constitution de son unité. Enfin, ce déplorable héritage de la sauvagerie, cet exécrationnel abus de la

force brutale amena peu à peu la formation des armées modernes, ces modèles les plus parfaits d'organisation hiérarchique, qui permettent de constater les merveilleuses propriétés de cette organisation à laquelle le genre humain devra son salut.

Mais Dieu ne se borna pas à utiliser le mal pour faire avancer l'humanité : ne pouvant l'empêcher, il apporta aux souffrances des hommes tous les palliatifs imaginables : il suscita sur tous les points du globe des prophètes qui remplirent les cœurs d'espoir dans un meilleur avenir ; et des révélateurs religieux et profanes qui fondèrent des religions et des philosophies propres à diminuer le poids de nos maux en soutenant notre courage, en nous prêchant la patience et nous faisant espérer le bonheur dans une autre vie. Dieu créa aussi l'homme de telle manière qu'il trouve des adoucissements à ses peines dans l'habitude et les préjugés même ; il lui rendit nécessaire le sommeil qui calme les plus vives douleurs et les chagrins les plus cuisants ; il lui fit présent de l'espérance, qui ne l'abandonne jamais, et de la prière, cette douce fille de l'espérance qu'elle soutient et fortifie ; de la prière, source abondante de consolation pour les âmes pieuses.

Je résume ma lettre et je dis : ayant chargé l'homme de la gestion de la terre, Dieu ne pouvait, sans aller contre son but, empêcher le mal physi-

que et le mal moral de s'appesantir sur l'enfance de l'humanité; donc, la connaissance de nos destinées explique le mal et en justifie le Créateur.

Ne pouvant mettre l'homme dans l'HARMONIE, ni abrégér les phases d'initiation, sans se montrer peu bienveillant pour nous, Dieu fit servir le mal inséparable des sociétés autres que l'HARMONIE à l'instruction du genre humain, de sorte qu'on doit considérer le mal comme la condition essentielle du progrès.

Enfin, le Très-Bon apporta à nos maux tous les adoucissements possibles : pour moi, je ne puis en imaginer d'autres.

En somme, Dieu fut on ne peut meilleur pour l'homme. Je t'engage à méditer et à scruter avec soin cette affirmation ; à relire les faits et les raisonnements sur lesquels je l'appuie et à ne pas l'oublier : nous en aurons bientôt besoin.

33^e Lettre.

Tu m'écris, mon cher Auguste : « Les maux dont tu me parles dans ta lettre ne sont pas les seuls qui nous font souffrir. » Cela est vrai ; aussi, je me propose de combler aujourd'hui cette lacune.

Pour gérer son beau domaine, l'homme doit ac-

quérir la connaissance parfaite du mobilier terrestre et des lois de la nature; il a besoin de constituer l'unité du genre humain; il faut qu'il crée l'abondance et la richesse, etc. Tout ce qui réalise en partie ces conditions indispensables à l'HARMONIE est un progrès réel, un progrès fécond; hors de là ce n'est que vanité. Si Dieu fait servir au progrès, comme nous l'avons vu, le mal moral et cette portion du mal physique qui frappe principalement l'homme dans sa personne, l'unité de système exige que les autres espèces de maux, ceux, par exemple, qui l'atteignent dans ses biens, aient la même destination : voyons s'il en est ainsi :

L'homme doit étudier la nature entière, voilà pourquoi la curiosité et le désir de connaître l'y convient, tandis que la crainte des dangers dont le menacent les minéraux et les végétaux vénéneux et les animaux venimeux lui en font une nécessité, car pour le contraindre à l'observation, le Créateur lui refusa l'instinct accordé aux animaux de connaître ce qui peut leur nuire sans étude, sans expérience préalable.

L'homme a mission d'inaugurer sur la terre l'ordre, le bon et le beau : voilà pourquoi le désir de plaire et l'amour du luxe l'invitent à maintenir autour de lui et sur sa personne la propreté et l'élégance; tandis qu'il est excité à atteindre ce but par

la répulsion que lui inspire la malpropreté, les maladies de la peau et la vermine dont cette malpropreté favorise énormément la multiplication. Les moisissures si promptes à envahir les objets négligés tendent au même résultat.

L'homme a pour tâche de cultiver la terre avec ensemble et intelligence : or, tandis que ses besoins toujours renaissants, toujours de plus en plus exigeants le stimulent directement à remplir ce devoir, en perfectionnant toutes choses, les plantes parasites, les maladies des végétaux utiles l'excitent indirectement ou mieux : inversement, à modifier, à améliorer ses méthodes de culture, ses engrais, ses amendements et ses instruments aratoires.

L'homme doit vivre un jour sous le régime de l'association intégrale. Eh bien ! ses passions affectives et le désir d'accroître ses jouissances l'acheminent sans cesse vers cet ordre social ; le mal l'y pousse aussi, mais encore plus efficacement peut-être : les animaux féroces furent vraisemblablement la cause qui détermina les sauvages à former des groupes pour résister à leurs attaques. Les naufrages, les incendies, la grêle, les épizooties etc. conduisent les civilisés aux portes du garantisme par les institutions d'assurances. Les disettes les engagent à former des associations pour la consommation. Il n'est pas jusqu'aux chenilles et aux char-

dons qui ne prêchent la solidarité et les avantages de l'association.

Les redoutables météores atmosphériques contribuèrent aussi au développement de l'intelligence; chaque jour ils invitent l'homme à demander à la science les moyens de conjurer leurs ravages, et à l'association ceux de les réparer. Pour armer les navires contre la fureur des tempêtes on fit de profondes recherches en géométrie, en physique et en mécanique; pour soustraire les habitations aux coups de la foudre et les récoltes à ceux de la grêle, les physiciens trouvèrent le paratonnerre et peut-être le paragrêle. Aux débordements du Nil on doit, dit-on, la géométrie, et, sans les inondations dévastatrices causées dans les temps modernes par les débordements des grands fleuves, on eût vraisemblablement tardé encore à étudier l'influence des forêts sur la distribution des eaux et les climatures, ainsi : les grandes perturbations de la nature révèlent à l'homme sa puissance; et les succès obtenus lui en promettent de plus importants encore. Voilà certes de précieux avantages, de féconds enseignements que l'homme retire des choses et des êtres considérés par lui comme mauvais parce qu'ils lui causent des dommages et des souffrances, mais ce ne sont pas les seuls : en nous montrant qu'il y a une multitude de créatures inu-

tiles ou nuisibles dont nous pouvons tirer profit ; en nous faisant voir, par exemple, que les poisons les plus violents se changent, quand nous l'ordonnons, en remèdes salutaires, l'expérience nous provoque à de nouvelles recherches sur les propriétés des êtres.

Concluons donc en disant : les maux qui frappent l'homme dans ses biens et sa personne sont des leviers à l'aide desquels Dieu excite sans relâche le genre humain à perfectionner la science et l'industrie, à développer son intelligence, à organiser l'association, en un mot, à se mettre en état de cultiver et de gérer en maître habile le superbe domaine dont il lui confia le gouvernement. En frappant l'homme, le mal le sollicite à chercher les moyens de l'éviter ou de le guérir ; et chaque victoire remportée sur lui, nous fait avancer d'un pas vers le royaume de Dieu, ce port assuré contre les souffrances de toutes espèces, où l'attrait restera l'unique mobile de l'humanité.

34^e Lettre.

Avant d'aller plus loin, je crois devoir consigner ici une observation : on appelle aujourd'hui phalanstériens les hommes convaincus que l'association

des habitants de la commune et leur organisation en séries hiérarchiques guériront les misères sociales et les souffrances individuelles. Les phalanstériens admettent donc tout ou à peu près tout ce que je t'ai dit jusqu'à présent ; mais il n'en est plus de même à l'égard de ce qui fera dorénavant le sujet de notre correspondance : plusieurs ne partagent pas mes croyances sur tous les points ; certains n'en ont qu'une idée confuse ou n'en ont jamais entendu parler. Ceci bien entendu, je reprends les choses où nous les avons laissées.

Nos attractions nous ont révélé les uns après les autres les rouages de l'organisation sociale qui fera descendre la paix et le bonheur sur la terre. Cette organisation, d'une simplicité digne du grand Économiste, nous fut confirmée de deux manières par les révélations de la nature :

1° En nous montrant que les êtres terrestres dont le gouvernement est remis à l'homme sont ordonnés par groupes et séries de groupes, d'où cette conséquence : pour agir le plus efficacement possible sur le mobilier de la terre, les travailleurs de toute espèce doivent s'organiser en groupes et séries.

2° En nous apprenant que les créatures vivantes trouvent le bonheur dans l'accomplissement de leurs fonctions et non ailleurs, puisque cet accomplisse-

ment seul met en jeu tous leurs mobiles dont l'exercice est la source unique des jouissances ; d'où il suit que l'HARMONIE devant rendre tous les hommes heureux, l'HARMONIE est bien la forme sociale dans laquelle le genre humain accomplira sa destinée.

L'HARMONIE n'a pas besoin d'autres preuves de sa divine origine pour prendre rang parmi les vérités les mieux établies. Cependant, il nous reste à examiner si les révélations du Verbe confirment les révélations du cœur et celles de la nature.

L'édifice que nous avons construit, assises par assises, me paraît fondé sur le granit, et la critique parviendrait difficilement, je crois, à l'ébranler ; si donc, par impossible, les traditions religieuses n'aient l'HARMONIE, ou se trouvaient incompatibles avec ses heureuses conséquences, j'en conclurais, sans hésiter, que les traditions ne méritent aucune créance, et que nous n'avons pas à nous en occuper. Mais, qu'elles aient été inspirées par des êtres supérieurs ou soient simplement l'expression des désirs et des espérances des peuples, peu importe, elles soutiennent et guident le genre humain pendant sa longue enfance : cela me suffit pour être persuadé qu'elles ne sauraient être absolument fausses. Voyons donc si elles confirment ou détruisent la persuasion où je suis que l'humanité

ne peut être livrée au hasard et privée de tout secours providentiel.

« Tous les peuples, dit La Mennais, ont attendu un libérateur, un personnage mystérieux, divin, qui, selon d'anciens oracles, devait leur apporter le salut, et les réconcilier avec l'Éternel. » Et, à l'appui de cette affirmation, il donne une foule d'exemples; j'en copie quelques-uns :

« Selon la doctrine des Indous, Vichnou, comme fils de l'essence divine, s'incarne pour délivrer le monde du péché. Le sauveur de l'homme déchu prend, dans son incarnation, le nom de Crishna ou de l'azuré; à sa naissance, le roi Cousa conspire contre lui, et ordonne le massacre général des nouveau-nés.

« Fondés sur une ancienne tradition, les Arabes attendaient un libérateur qui devait venir sauver les peuples. »

« Les livres chinois Likiyki, parlent d'un temps où tout doit être rétabli dans sa première splendeur, par l'arrivée d'un héros nommé Kuintsé, qui signifie pasteur et prince.... C'est le Mithra des Perses, l'Orus des Égyptiens et le Brama des Indiens. »

« Les livres sacrés appelés Kings, font mention d'un personnage mystérieux...., c'est lui qui doit rétablir l'ordre et la paix dans l'univers, réconci-

liant le ciel avec la terre. Il sera attendu comme l'auteur d'une loi sainte, qui fera le bonheur du monde. »

« Les Romains attendaient du temps de Cicéron un roi prédit par les Sibylles, comme on le voit dans le livre de la divination de cet orateur philosophe. » Et aussi dans la quatrième églogue de Virgile.

Boulangier cité par La Mennais, écrivait : « L'oracle de Delphes... était dépositaire d'une ancienne et secrète prophétie sur la future naissance d'un fils d'Apollon, qui amènerait le règne de la justice, et tout le paganisme grec et égyptien avait une multitude d'oracles qu'il ne comprenait pas, mais qui tous déclaraient de même cette chimère universelle... Les autres nations de la terre n'ont pas moins donné dans ces étranges visions... Les Chinois attendaient un Phelo, les Japonais un Peyrum et un Combalaxi, les Siamois un Sommonocodom, tous les Américains attendaient des enfants du soleil... Enfin, il n'y a aucun peuple qui n'ait eu son expectative de cette espèce. »

« Ainsi, ajoute La Mennais, l'attente d'un homme-Dieu, sauveur et docteur du genre humain, est aussi ancienne que le monde..., il est manifeste qu'il n'y eut jamais de tradition plus universelle. »

Volney, dans ses *Ruines*, constate le même fait

en ces termes : « Les traditions sacrées et mythologiques des temps antérieurs, avaient répandu dans toute l'Asie un dogme parfaitement analogue. On n'y parlait que d'un grand médiateur, d'un sauveur futur, qui, roi, dieu, conquérant et législateur, devait ramener l'âge d'or sur la terre, la délivrer de l'empire du mal, et rendre aux hommes le règne du bien, la paix et le bonheur. »

Je le sais comme tout le monde : Dupuis et Volney, s'appuyant sur une foule d'ingénieux rapprochements, de graves présomptions et de raisonnements au moins spécieux, assignent une même origine à ces traditions ; ils considèrent les histoires de tous les sauveurs comme des légendes calquées sur un même fait astronomique : Le soleil vainqueur à l'équinoxe du printemps des génies malfaisants, des constellations de l'hiver, ressuscitant (*ressurgeant*), remontant dans les cieux, et donnant à la terre la fécondité et l'abondance. Mais, vraie ou fausse, cette explication ne change rien à la conclusion que je suis en droit de tirer des passages cités plus haut, à savoir : Que les traditions religieuses de tous les peuples promettent des temps heureux où règneront la paix et la justice, c'est-à-dire annoncent la venue de l'HARMONIE, hors de laquelle pas de bonheur possible. Poursuivons nos recherches.

Parmi les religions régnantes, il en est une dont M. de Lamartine disait : « Nous arriverons grâce à elle, par elle et avec elle ; » une religion qui, durant ses phases de croissance et à son apogée fit faire un pas immense au genre humain, en prêchant en tous lieux le saint dogme de la fraternité et de l'égalité ; une religion que professent les nations les plus avancées dans la voie du progrès, les nations chargées par conséquent de guider les autres vers la terre promise, vers l'HARMONIE, résumé de tous les progrès ; une religion enfin qui, après avoir préparé les hommes à vivre dans le royaume de Dieu, leur en ouvrira les portes et y entrera avec eux. Or, si tout se tient et s'enchaîne dans la vie de l'humanité comme cela a lieu dans les autres vies, la religion des éclaireurs du genre humain, celle qui paraît destinée à le conduire au but définitif, doit posséder les traditions les mieux appropriées à son rôle d'initiatrice, et des notions plus précises que les autres traditions sur le but à atteindre. La chose a lieu, en effet, du moins je le crois ; pour nous en assurer nous allons, mon ami, parcourir ensemble les livres dépositaires des traditions chrétiennes. Nous les lirons comme nous lisons tout livre sérieux, sans préjugés favorables ou défavorables, sans parti pris, sans y chercher autre chose que ce qu'y ont voulu mettre leurs au-

teurs. Je citerai textuellement en me servant de la traduction de Le Majstre de Saci.

35^e Lettre.

Nous lisons dans la Genèse : « Dieu mit l'homme dans le paradis de délices, afin qu'il le cultivât et qu'il le gardât. » Si donc l'homme était heureux dans ce paradis, « dans ce jardin délicieux, » bien qu'il le cultivât, nous sommes en droit de dire : avant la chute, le travail était attrayant. Mais Adam désobéit à Dieu, et son bonheur s'évanouit : Comment et en quelle façon ? L'anathème divin va nous l'apprendre. « Dieu dit à la femme : je vous affligerai de plusieurs maux pendant votre grossesse. Vous enfanterez dans la douleur : vous serez sous la puissance de votre mari, et il vous dominera. Il dit ensuite à Adam : la terre sera maudite à cause de ce que vous avez fait, et vous n'en tirerez de quoi vous nourrir pendant toute votre vie qu'avec beaucoup de travail. Elle vous produira des épines et des ronces, et vous vous nourrirez de l'herbe de la terre. Vous mangerez votre pain à la sueur de votre visage. » Ainsi les maux résultant de la désobéissance sont, suivant la tradition : pour la femme, maladies pendant la grossesse, douleur dans l'en-

fantement, dépendance envers son mari; pour l'homme le travail répugnant, et, pour tous deux, comme conséquences inévitables de la répugnance pour le travail et de l'insuffisance de produits qui en résulte : misère, grossièreté, ignorance, maladies, vices et crimes, car, comme le dit fort bien M. de Lamartine, « dans l'homme sans lumière et sans pain, le vice est de nécessité. »

« Dieu dit aussi au serpent : je mettrai une inimitié entre toi et la femme : entre sa race et la tienne. Elle te brisera la tête et tu tâcheras de la mordre au talon. » Les théologiens voient dans ces dernières paroles la promesse d'un réparateur ; promesse qui, assure-t-on, fut l'espoir des patriarches et le lien des Hébreux ; elle est le fondement du christianisme. Mais réparer, c'est remettre les choses en l'état où elles étaient avant la catastrophe ; la mission du rédempteur promis consistera donc à faire disparaître les maux occasionnés par la chute, c'est-à-dire à ramener sur la terre le bonheur des premiers jours en rendant son attrait au travail, à la femme son indépendance, à tous la santé et la vertu. Toute autre manière d'entendre la rédemption me paraît erronée, et la suite nous montrera que c'est bien là le sens qu'on lui attribua dans les siècles suivants.

Donc la promesse d'un sauveur faite à Adam

implique celle de l'HARMONIE hors de laquelle il ne peut y avoir ni travail attrayant ni indépendance, ni santé, ni vertu pour personne, sauf l'exception. Continuons notre lecture de la Bible.

• Alors le Seigneur dit : pourrais-je cacher à Abraham ce que je dois faire, puisqu'il doit être le chef d'un peuple très-grand et très-puissant, et que toutes les nations seront bénies en lui. » Cette promesse fut renouvelée en ces termes à Isaac, fils d'Abraham : « Je multiplierai vos enfants comme les étoiles du ciel ; je donnerai à votre postérité tous les pays que vous voyez ; et toutes les nations de la terre seront bénies dans celui qui sortira de vous. » Jacob, fils d'Isaac, reçut une promesse identique : « Votre postérité sera comme la poussière de la terre ; vous vous étendrez à l'Orient et à l'Occident, au Septentrion et au Midi ; et toutes les nations de la terre seront bénies en vous, et dans celui qui sortira de vous. » Cette remarquable promesse d'un envoyé dans lequel toutes les nations seront bénies, se trouve confirmée par Jacob mourant, en des termes qui ne laissent aucun doute sur le sens que l'Écriture attache à ce mot : béni. « Or, Jacob appela ses enfants et leur dit : assemblez-vous tous, afin que je vous annonce ce qui vous doit arriver dans les derniers temps : ... le sceptre (la puissance) ne sera point ôté à Juda, ni

le prince de sa postérité, jusqu'à ce que celui qui doit être envoyé soit venu ; et c'est lui qui sera l'attente des nations.... Seigneur, j'attendrai le salut que vous devez envoyer.... Le Dieu de votre père sera votre protecteur, et le Tout-Puissant vous comblera de bénédictions du haut du ciel, des bénédictions de l'abîme des eaux d'en bas, des bénédictions du lait des mamelles et du fruit des entrailles. » L'envoyé procurera donc aux hommes les biens de la terre, tout ce qu'ils désireront, car Jacob énumère ici les biens connus et enviés des patriarches vivant du lait et du produit de leurs troupeaux. Nous aurons, d'ailleurs, plusieurs fois occasion de constater que la Bible entend par salut et bénédiction le bien-être et le bonheur ici-bas.

Les passages que je viens de mettre sous les yeux, mon cher Auguste, témoignent suffisamment, ce me semble, que le règne de l'abondance pour tous les peuples, c'est-à-dire l'HARMONIE, hors de laquelle il n'y a abondance que pour une faible minorité, fut promis aux patriarches. Arrivons aux promesses faites par les prophètes.

Le réparateur fut annoncé à Abraham environ 1,900 ans avant notre ère, à Isaac et à Jacob près de cent ans après ; les prophètes élevèrent la voix mille ans plus tard et se turent 400 ans avant Jésus ; je les citerai en suivant l'ordre dans lequel

ils prophétisèrent en commençant par Osée qui s'adressait aux Hébreux huit siècles avant la venue du Messie.

« En ce temps-là, dit le Seigneur..., je briserai l'arc et l'épée, je ferai cesser les combats et je les ferai dormir dans une entière assurance. »

Plus près de nous d'un demi-siècle, Amos et Michée annoncent la bonne nouvelle : Amos le fait en ces termes : « Il viendra un temps, dit le Seigneur, que les ouvrages du laboureur et du moissonneur, de celui qui foule les raisins et de celui qui sème la terre s'entresuivront. La douceur du miel dégoutera des montagnes, et toutes les collines seront cultivées. »

Michée s'exprime ainsi : « Mais dans les derniers temps, la montagne sur laquelle se bâtira la maison du Seigneur, sera fondée sur le haut des monts, et s'élèvera au-dessus des collines : les peuples y accourront ; et les nations se hâteront d'y venir en foule en disant : Allons à la montagne du Seigneur, et à la maison du Dieu de Jacob. Il nous enseignera ses voies, et nous marcherons dans ses sentiers, parce que la loi sortira de Sion, et la parole du Seigneur de Jérusalem... Ils feront de leurs épées des socs de charrue, et de leurs lances des instruments pour remuer la terre. Un peuple ne tirera plus l'épée contre un autre peuple, et ils ne s'exer-

ceront plus à combattre l'un contre l'autre. Chacun se reposera sous sa vigne et sous son figuier, sans avoir aucun ennemi à craindre : c'est ce que le Seigneur des armées a dit de sa bouche. » Et plus loin : « Le Seigneur aura encore compassion de nous : il détruira nos iniquités, et il jettera tous nos péchés au fond de la mer. O Seigneur ! vous accomplirez votre parole sur Jacob ; vous ferez miséricorde à Abraham, selon que vous l'avez promis avec serment à nos pères depuis tant de siècles. »

De 755 à 681 ans avant Jésus, Isaïe ne cesse d'entretenir les Israélites dans l'espoir d'un Sauveur qui fondera sur la montagne du Seigneur le règne du bonheur et de la paix ; écoutons-le :

« Dans les derniers temps, la montagne sur laquelle se bâtira la maison du Seigneur, sera fondée sur le haut des monts, etc. Le reste de ce passage est emprunté textuellement à Michée, cité plus haut.

» Et le Seigneur des armées préparera à tous les peuples sur cette montagne un festin de viandes délicates, un festin de vin... Il brisera sur cette montagne cette chaîne qui tenait liés tous les peuples... Il précipitera la mort pour jamais : et le Seigneur Dieu séchera les larmes de tous les yeux et il effacera de dessus la terre l'opprobre de son peuple ; car c'est le Seigneur qui a parlé. »

« Dites à ceux qui ont le cœur abattu : prenez courage ; ne craignez point ; voici votre Dieu qui vient vous venger, et rendre aux hommes ce qu'ils méritent : Dieu viendra lui-même et il vous sauvera... ceux que le seigneur aura rachetés retourneront et viendront à Sion chantant ses louanges : ils seront couronnés d'une allégresse éternelle : le ravissement de leur joie ne les quittera plus, la douleur et les gémissements en seront bannis pour jamais. »

« Cieux, envoyez d'en haut votre rosée, et que les nues fassent descendre le juste comme une pluie : que la terre s'ouvre, et qu'elle germe le sauveur, et que la justice naisse en même temps : je suis le Seigneur qui l'a créé. »

« Voici ce que dit le Seigneur Dieu... le Seigneur Dieu vous fera périr, et il donnera à ses serviteurs un autre nom. Celui qui sera béni en ce nom sur la terre, sera béni du Dieu de vérité ;... parce que les anciennes afflictions seront alors mises en oubli, et qu'elles disparaîtront de devant mes yeux. Car je m'en vais créer de nouveaux cieux et une terre nouvelle, et tout ce qui a été auparavant s'effacera de la mémoire, sans qu'il revienne dans l'esprit. Mais vous vous réjouirez et vous serez éternellement pénétrés de joie dans les choses que je vais créer ; parce que je m'en vais rendre Jérusalem

une ville d'allégresse, et son peuple un peuple de joie. Je prendrai mes délices dans Jérusalem, je trouverai ma joie dans mon peuple, et on n'y entendra plus de voix lamentables ou de tristes cris. On n'y verra point d'enfant qui ne vive que peu de jours, ni de vieillard qui n'accomplisse le temps de sa vie... Ils bâtiront des maisons et ils les habiteront ; ils planteront des vignes et ils en mangeront le fruit. Il ne leur arrivera point de bâtir des maisons, et qu'un autre les habite, ni de planter des vignes et qu'un autre en mange le fruit... Mes élus ne travailleront point en vain, et ils n'engendreront point d'enfants qui leur causent de la peine. »

Voici les paroles d'espérance que faisait entendre le prophète Jérémie 630 ans avant notre ère : « Ils viendront, et ils loueront Dieu sur la montagne de Sion. Ils accourront en foule pour jouir des biens du Seigneur, du froment, du vin, de l'huile et du fruit, des moutons et des bœufs : leur âme deviendra comme un jardin qui est toujours arrosé d'eaux, et ils ne souffriront plus de la faim. Alors les vierges danseront au chant des instruments de musique, et les jeunes hommes mêlés avec les vieillards ; je changerai leurs pleurs en réjouissances, je les consolerais, et après leur douleur je les remplirai de joie. »

Dans le même siècle que Jérémie, les prophètes

Daniel et Ezéchiel annoncent comme lui l'avènement du règne heureux : « Soyez donc attentif à ce que je vais vous dire, s'écrie Daniel, et comprenez cette vision : Dieu a abrégé et fixé les temps à soixante dix semaines en faveur de votre peuple et de votre ville sainte, afin que les prévarications soient abolies; que le péché trouve sa fin; que l'iniquité soit effacée; que la justice éternelle vienne sur la terre; que les visions et les prophéties soient accomplies, et que le Saint des Saints soit oint de l'huile sacrée. »

Ezéchiel dit à son tour : « Mais Moi, qui suis le Seigneur, je serai leur Dieu.... Je les comblerai de bénédictions autour de ma colline; je ferai tomber les pluies en leur temps et ce seront des pluies de bénédiction et d'abondance. »

Plus d'un siècle après ces prophètes, Zacharie tient à peu près le même langage qu'Isaïe 250 ans auparavant : « Fille de Sion, soyez comblée de joie; Fille de Jérusalem, poussez des cris d'allégresse : voici votre roi qui vient à vous, ce roi juste qui est le sauveur: Il est pauvre, et il est monté sur une ânesse et sur le poulain de l'ânesse. J'exterminerai les chariots d'Ephraïm et les chevaux de Jérusalem, et les arcs dont on se sert à la guerre seront rompus : il annoncera la paix aux nations, et sa puissance s'étendra depuis une mer jusqu'à

l'autre mer et depuis le fleuve jusqu'aux extrémités de la terre. »

Enfin le prophète Malachie, environ 450 ans avant la naissance de Jésus, met ces paroles dans la bouche de Jéhovah : « Je vais vous envoyer mon ange qui préparera ma voie devant ma face; et aussitôt le Dominateur que vous cherchez et l'ange de l'alliance si désiré de vous, viendra dans son temple. Le voici qui vient, dit le Seigneur. »

De ces passages et d'autres non moins explicites que j'aurais pu citer, il résulte que les prophètes annoncent un temps où la paix, l'abondance, la justice, règneront toujours sur la terre, où les hommes posséderont la connaissance des voies de Dieu; un temps qui mettra fin au péché et aux prévarications, qui brisera la chaîne qui tient liés tous les peuples et fera disparaître pour jamais les afflictions; un temps où chacun jouira du fruit de son travail, où tous accompliront leur carrière, où les enfants ne causeront plus de peine à leurs parents! A ces merveilleux caractères il serait impossible de ne pas reconnaître l'HARMONIE, seule phase sociale capable de réaliser de si magnifiques espérances. Ajoutons que la plupart des prophètes annoncent encore la venue d'un juste, d'un sauveur, du désiré des nations envoyé pour annoncer l'alliance éternelle du Seigneur avec les hommes, et

préparer la voie de Dieu, comme s'exprime Malachie, c'est-à-dire, jeter les fondements de cette divine HARMONIE.

Ces points bien établis, voyons ce qui va se passer.

36^e Lettre.

Depuis Malachie les prophètes se taisaient ; le monde païen et le peuple juif étaient dans l'attente, quand un homme sorti des rangs des travailleurs se proclama l'envoyé promis par les Ecritures. « Etant venu à Nazareth, où il avait été élevé, Jésus, dit saint Luc, entra, selon sa coutume, le jour du sabbat, dans la synagogue, et il se leva pour lire. On lui présenta le livre du prophète Isaïe, et, l'ayant ouvert, il trouva l'endroit où ces paroles étaient écrites : l'esprit du Seigneur est sur moi ; c'est pourquoi il m'a consacré par son onction ; il m'a envoyé pour prêcher l'Evangile aux pauvres ; pour guérir ceux qui ont le cœur brisé : pour annoncer aux captifs leur délivrance, et aux aveugles le recouvrement de la vue ; pour renvoyer libres ceux qui sont brisés sous leurs fers ; pour publier l'année favorable du Seigneur, et le jour où il se vengera de ses ennemis. Ayant fermé le livre, il le

rendit au ministre, et s'assit. Tout le monde dans la synagogue avait les yeux arrêtés sur lui. Et il commença à leur dire : c'est aujourd'hui que cette Ecriture que vous venez d'entendre est accomplie. »

Un autre jour, s'appliquant la prophétie d'Isaïe, répétée plus tard par Zacharie, il ordonne à ses disciples de lui amener une ânesse et son ânon, pour faire son entrée dans Jérusalem. Or, cette prophétie s'exprime ainsi : « Ce roi juste, qui est le Sauveur... annoncera la paix aux nations. »

Tu vois par ces faits, et je pourrais en citer plusieurs autres analogues, — que Jésus se déclare le Sauveur annoncé par les Ecritures. S'il pouvait rester quelque doute à cet égard, il s'évanouirait devant cette déclaration formelle : « Ne pensez pas que je sois venu détruire la loi ou les prophètes : je ne suis pas venu les détruire, mais les accomplir. » Jésus vient donc accomplir les prophéties sans changer la loi : comment donc prétend-il arriver à un résultat aussi magnifique ? Ce n'est certes pas en prêchant une religion nouvelle, puisque, je le répète : il vient accomplir la loi, mais non la détruire ; d'ailleurs lui et ses disciples vécurent toujours en bons israélites, suivant les préceptes et les prescriptions de la loi et fréquentant assidûment les synagogues. Est-ce en enseignant une nouvelle

morale? Pas davantage : car si sa mission eût consisté à donner des préceptes moraux, tous les évangélistes n'eussent pas manqué de répéter ces préceptes, ce qui n'a pas lieu ; au reste, c'eût été une grande illusion, une vaine et décevante utopie dont Jésus sut bien se garder, que d'espérer faire descendre la paix, l'abondance et le bonheur sur la terre, par le simple enseignement d'un dogme ou d'une morale quelconque. Par quel moyen prétendait-il donc réaliser les promesses des prophètes et combler les espérances des nations? Soyons attentifs ; lui-même va nous l'apprendre.

Un jour, les habitants de Capharnaüm voulaient le retenir auprès d'eux ; il leur dit : « Il faut que je prêche aussi aux autres villes l'évangile du royaume de Dieu, car c'est pour cela que j'ai été envoyé. » et, en effet, il « allait de ville en ville et de village en village, dit saint Luc, prêchant l'évangile et annonçant le royaume de Dieu. » Puis, ajoute le même évangéliste, ayant appelé ses douze apôtres, « il les envoya prêcher le Royaume de Dieu. » Dans saint Mathieu, il leur donne ses ordres en ces termes : « et où vous irez, prêchez en disant que le Royaume des cieux est proche. »

La haute et sainte mission que s'attribuait Jésus consistait donc à prêcher l'évangile du Royaume, c'est-à-dire à annoncer *la bonne nouvelle* de l'avé-

nement prochain du Règne de Dieu : nulle part il ne se donne d'autre mission que celle-là, l'espoir de cet heureux avènement constituait la partie essentielle de la doctrine du maître; voici, entre autres, deux faits qui l'attestent : saint Mathieu qualifie Joseph d'Arimathie de disciple de Jésus ; et saint Luc le désigne en disant : « qu'il était du nombre de ceux qui attendaient le Royaume de Dieu. » Ainsi, les disciples attendaient bien la venue de ce Royaume. L'un d'eux lui ayant dit un jour : enseignez-nous à prier? Il formula cette prière aussi belle que simple et complète : « Notre père... que votre règne arrive, etc. » Donc c'est, à n'en pas douter, par l'établissement du Royaume de Dieu que Jésus entend que les prophéties seront accomplies et le monde sauvé.

Mais que signifiaient dans la bouche de Jésus ces mots : Règne de Dieu? Examinons :

Un jour il disait à ses disciples : « Ne vous mettez point en inquiétude pour votre vie, où vous trouverez de quoi manger, ni pour votre corps où vous trouverez de quoi vous vêtir... cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et toutes ces choses vous seront données par surcroît. » Et une autre fois : « Je vous dis et je vous en assure, que personne ne quittera pour le royaume de Dieu, ou sa maison, ou son père et sa mère, ou

ses frères, ou sa femme, ou ses enfants qui ne reçoive dès ce monde beaucoup d'avantage, et dans le siècle à venir la vie éternelle. » Ces passages suffisent, ce me semble, pour établir solidement ces deux points :

1° Le royaume de Dieu annoncé par Jésus est un royaume terrestre. Il ne pouvait en être autrement, car il venait, disait-il, accomplir les prophéties ; or, les promesses d'abondance, de paix, de justice, etc., faites par les prophètes ne pouvaient évidemment se rapporter qu'aux sociétés terrestres.

2° Ce royaume n'est rien autre chose que ce que les prophètes appelaient la montagne du Seigneur, et l'auteur de l'Apocalypse, la nouvelle Jérusalem, à savoir : une forme sociale attendue impatiemment des nations, une société capable de procurer par surcroît, — sans peine ni fatigue apparemment, — la nourriture et le vêtement, et de donner à ceux qui quitteront pour elle le vieux monde, plus de biens et plus d'affections qu'ils n'en abandonneront.

Une telle société doit nécessairement avoir une forme nouvelle, fort différente de celle où vivait Jésus et dans laquelle le fils de l'homme n'avait pas où reposer sa tête. Plus d'un fait concluant atteste, en effet, que Jésus et ses disciples prêchaient une réforme sociale : saint Paul ayant été conduit avec

Silas devant les magistrats de Philippes, ses accusateurs s'exprimèrent ainsi : « Ces hommes troublent toute notre ville, car ce sont des juifs qui veulent introduire une manière de vie qu'il ne nous est pas permis, à nous qui sommes Romains, de recevoir ni de suivre. » Saint Paul engageait donc le peuple à changer sa manière de vivre, c'est-à-dire que vraisemblablement il prêchait la communauté, car, après la mort du maître, les disciples croyant fonder le règne de Dieu, mirent leurs biens en commun ; nous lisons dans les actes des apôtres plusieurs passages qui l'attestent ; en voici un : « Alors Pierre se présentant avec les onze apôtres élève la voix et dit au peuple :... O Israélites ! écoutez les paroles que je vais vous dire : vous savez que Jésus de Nazareth a été un homme que Dieu a rendu célèbre parmi vous par les merveilles, les prodiges et les miracles qu'il a faits par lui au milieu de vous. Cependant vous l'avez crucifié, mais Dieu l'a ressuscité... et nous sommes tous témoins de sa résurrection... que toute la maison d'Israël sache donc très-certainement que Dieu a fait Seigneur et Christ ce Jésus que vous avez crucifié. Ayant ouï ces choses ils furent touchés de componction en leur cœur et ils dirent à Pierre et aux autres apôtres : mes frères, que faut-il que nous fassions ? Pierre leur répondit : faites pénitence et

que chacun de vous soit baptisé, au nom de Jésus-Christ pour obtenir la rémission de vos péchés; et vous recevrez le don du Saint-Esprit... Il les instruisit encore par plusieurs autres discours, et il les exhortait en disant : sauvez-vous du milieu de cette race corrompue. Ceux donc qui reçurent la parole furent baptisés : et il y eut ce jour environ trois mille personnes qui se joignirent aux disciples de Jésus-Christ. Ils persévéraient dans la doctrine des apôtres, dans la communion de la fraction du pain et dans les prières... Ceux qui croyaient étaient tous unis ensemble et possédaient toutes choses en commun. Ils vendaient leurs terres et leurs biens et les distribuèrent à tous selon le besoin que chacun en avait. Ils persévéraient aussi tous les jours dans le temple, unis de cœur et d'esprit entre eux, et rompant le pain dans leurs maisons, ils prenaient leur nourriture avec joie et simplicité de cœur, louant Dieu et étant aimés de tout le peuple. Et le Seigneur augmentait tous les jours le nombre de ceux qui devaient être *sauvés dans l'unité d'un même corps.* »

Plus loin saint Pierre ayant encore fait un discours au peuple, le narrateur ajoute : « Or, plusieurs de ceux qui avaient ouï le discours de Pierre crurent, et le nombre des hommes fut d'environ cinq mille... toute la multitude de ceux qui croyaient

n'avait qu'un cœur et qu'une âme; et nul ne considérait ce qu'il possédait comme étant à lui en particulier, mais toutes choses étaient communes entre eux... et la grâce était grande dans tous les fidèles, car il n'y avait aucun pauvre parmi eux, etc. »

J'ai rapporté longuement ces passages parce qu'ils me paraissent pleins d'enseignements de plus d'une sorte : ils témoignent que les disciples étaient restés fidèles à la religion de leurs pères; qu'ils voyaient le salut dans la communauté des biens; ils montrent l'opinion des disciples touchant Jésus et sa divinité; et donnent un démenti à ceux qui disent : « Jésus annonça qu'il y aurait toujours des pauvres sur la terre. » Quant à la preuve que j'y cherchais, elle en ressort nettement, puisque les enseignements des apôtres tendaient, on n'en saurait douter, à une transformation sociale.

La communauté des biens ne procurant pas le bonheur promis, les disciples y renoncèrent; mais l'espoir de l'avènement du Règne de Dieu ne les abandonna pas tous : plus de cinquante ans après la mort de Jésus, saint Pierre écrivait : « Sachez, avant toutes choses, qu'aux derniers temps il viendra des imposteurs artificieux... qui diront : qu'est devenue la promesse de son avènement? Car depuis que les pères sont dans le sommeil de la mort,

toutes choses demeurent au même état qu'elles étaient au commencement du monde. » Nouveau témoignage que les disciples attendaient une transformation de la société.

Au surplus, cette manière de comprendre le règne de Dieu prêché par Jésus, donne la clef de bien des passages des évangiles restés obscurs, ou qui furent l'occasion d'attaques contre le maître et ses enseignements. Je me bornerai à l'en citer quelques-uns.

Jésus ayant conté la parabole des semences, ses disciples lui demandèrent ce qu'elle signifiait; il leur répondit : « Pour vous, il vous a été donné de connaître le mystère du royaume de Dieu : mais pour les autres, il ne leur est proposé qu'en paraboles; afin qu'en voyant ils ne voyent point, et qu'en écoutant ils ne comprennent point. » Ces paroles furent taxées d'immoralité : elles indiquent simplement la prudence dont doit s'entourer tout réformateur social.

« Croyez-vous, disait Jésus, que je sois venu pour apporter la paix sur la terre? Non, je vous assure : mais, au contraire, la division. Car, désormais, s'il se trouve cinq personnes dans une maison, elles seront divisées les unes contre les autres, etc. » Cette phrase, inconciliable en apparence avec la mission toute pacifique de Jésus, ne l'est point ce-

pendant : elle constate un fait inséparable de l'enseignement de toute doctrine sociale, à savoir : que l'on voit souvent le père accepter avec passion l'enseignement rejeté rudement par la mère ou les enfants.

Dans la parabole du père de famille, Jésus fait rétribuer également les vigneron « qui n'ont travaillé qu'une heure, et ceux qui ont porté le poids du jour et de la chaleur. » Cette rémunération du travail serait évidemment injuste dans les circonstances ordinaires ; mais les vigneron de la parabole figurent les propagateurs de la bonne nouvelle et les fondateurs du royaume de Dieu ; or l'apôtre dévoué qui aura consacré ses forces, son temps et sa fortune à préparer et à établir le règne du bonheur, n'y trouvera pas, s'il est assez heureux pour y entrer, plus de jouissance que le dernier venu.

37^e Lettre.

Ma dernière lettre constatait suffisamment peut-être que Jésus prêchait une transformation sociale ; permets moi cependant, mon ami, de te soumettre encore quelques preuves qui me seront fournies par l'analogie des faits qui se sont produits

de nos jours, et ce qui eut lieu durant la prédication de Jésus.

Comme les vieillards, les sociétés sur leur déclin craignent le changement; voilà pourquoi les réformes rencontrent aujourd'hui les mêmes obstacles qu'aux premiers jours de notre ère : la différence des mœurs explique la différence entre les genres de persécutions exercées contre les novateurs des deux époques. Dans le principe, l'idée nouvelle se voit accueillie par le silence, le dédain et le mépris; mais quand, à l'insu des classes en possession des avantages sociaux, classes qui se croient les uniques éléments de la société, l'idée a pénétré profondément dans les classes déshéritées, les intérêts alarmés à tort ou à raison jettent des cris d'alarme, déclarent en danger la société, et l'on commence à injurier les partisans de l'idée nouvelle pour les persécuter ensuite; ainsi :

Pendant plusieurs années nous avons vu naguère en France les classes pauvres accepter seules ou à peu près seules les systèmes sociaux modernes, le communisme principalement, le savant et le capitaliste, quand par hasard ils en entendaient parler, les traitaient indistinctement de folles utopies. De même jadis de pauvres pécheurs et des gens du peuple suivaient seuls Jésus qui « tressaillant de joie s'écriait : je vous rends gloire mon père.... de

ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents, et que vous les avez révélées aux petits. »

De nos jours on reproche aux socialistes de compter dans leurs rangs peu d'hommes considérables ; le même reproche fut fait à Jésus : les princes des prêtres et les pharisiens apostrophaient en ces termes *honnêtes et modérés*, les archers auxquels ils avaient donné l'ordre d'arrêter le fils de Marie et qui ne l'avaient pas fait : « Etes-vous donc aussi vous-mêmes séduits ? Y a-t-il quelqu'un des sénateurs ou des pharisiens qui ait cru en lui ? Car pour cette populace qui ne sait ce que c'est que la loi, ce sont des gens maudits. » Que l'en semble, mon cher Auguste, ne croirait-on pas entendre les modernes défenseurs de la propriété, de la famille et de la religion ? Selon moi, l'apostrophe de *populace maudite* ne le cède guère en aménité à celle de *vile multitude* que lança un jour de la tribune un célèbre représentant du peuple.

Cependant il n'y a pas absolument que la vile multitude qui soit aujourd'hui socialiste ; il n'y avait pas non plus que la populace maudite qui espérait la venue du règne de Dieu : « Plusieurs néanmoins des sénateurs mêmes crurent en lui ; mais à cause des pharisiens ils n'osaient le reconnaître publiquement, de crainte d'être chassés de la synagogue. »

Les disciples de Jésus étaient-ils donc excommuniés comme le sont de nos jours les socialistes ?

L'aversion des riches pour les réformes sociales explique et justifie le peu de sympathie que leur portait Jésus, d'ailleurs si bon, si indulgent; elle donne aussi la clef de cette parole du maître: « Qu'il est difficile que ceux qui ont beaucoup de bien entrent dans le royaume de Dieu, » parole qui est un non-sens pour ceux qui s'obstinent à placer le règne de Dieu dans le ciel, car il est plus facile aux riches de rester vertueux et de gagner le ciel, qu'à ceux qui manquent du nécessaire.

Les persécutions ne manquèrent pas aux disciples et au maître, les socialistes modernes n'en furent pas exempts. Si Jésus scella sa doctrine de son sang, Dieu sait ce qu'il serait arrivé en 1848 à un homme de cœur et de dévouement, M. Cabet, s'il fût tombé entre les mains de la garde nationale de Paris qui le cherchait pour lui faire un mauvais parti.

Mais, me diras-tu : quelle forme sociale prêchait Jésus? Je n'en sais rien, je l'avoue, cherchons ensemble à nous former une opinion à ce sujet :

Jésus prêchait-il la communauté? On serait porté à le croire, en voyant ses disciples mettre leurs biens en commun; la chose toutefois ne me paraît pas prouvée car, à moins de se faire de grandes

illusions, le réformateur ne pouvait supposer cette forme sociale capable de procurer aux hommes la félicité promise par les prophètes. Malheureusement Jésus cachait au peuple les mystères du règne de Dieu ; et ses disciples, auxquels suivant les évangélistes il les révélait en particulier, ne les ont pas fait connaître. Ce silence semble avoir été toujours recommandé : ainsi nous lisons dans la deuxième épître de saint Paul à son disciple Timothée : « Et gardant ce que vous avez appris de moi devant plusieurs témoins, donnez-le en dépôt à des hommes fidèles qui soient eux-mêmes capables d'en instruire d'autres. » Pour suppléer au silence du maître et des disciples, il ne nous reste d'autre moyen de découvrir l'organisation du royaume de Dieu que d'interroger ses caractères disséminés çà et là dans le nouveau testament : cette analyse nous montrera que si Jésus possédait la formule de la société nouvelle, elle n'était autre que L'HARMONIE.

1° Dans le royaume de Dieu la nourriture et le vêtement seront donnés par surcroît. Or, au phalanstère, et au phalanstère seul grâce au travail attrayant, on travaillera par plaisir, non par intérêt et les produits seront à la lettre donnés par surcroît.

2° Dans le royaume de Dieu on trouvera cent fois plus de biens et d'affections qu'on n'en aura

quitté pour y entrer. Les mêmes avantages attendent ceux qui abandonneront les vieilles sociétés pour L'HARMONIE.

3° Le royaume de Dieu repose sur la justice. De toutes les formes sociales L'HARMONIE seule comporte une justice parfaite.

4° Le royaume de Dieu est au-dedans de vous, dit Jésus. C'est en interrogeant le cœur humain que nous avons trouvé les rouages de L'HARMONIE.

5° Jésus ne cessait de recommander l'amour du prochain : « Faites donc aux hommes, disait-il, tout ce que vous voulez qu'ils vous fassent : car c'est là la loi et les prophètes. » Et une autre fois : « C'est en cela que tous connaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres. » Or, la convergence des efforts, la solidarité des intérêts, l'unité d'éducation feront des harmoniens une famille de frères étroitement unis : hors de L'HARMONIE, la fraternité restera toujours une belle utopie.

6° Jésus assure qu'il n'y aura plus qu'un troupeau et un pasteur ; et que le genre humain ne formera qu'un seul corps ; or, la seule forme sociale capable de constituer l'unité humaine sous un chef unique, la régence suprême, — c'est L'HARMONIE.

7° Jésus compare le royaume de Dieu à un grain de sévéné qui, de petite semencé, devient grand

comme un arbre, et au levain qu'une femme mêle dans trois mesures de farine, jusqu'à ce que la pâte soit toute levée. Eh ! bien : c'est ainsi en effet que se constituera l'HARMONIE. Quand un ou deux phalanstères seront organisés, le bonheur dont jouiront leurs habitants ne tardera pas à faire convertir en phalanges les villages environnants et, de proche en proche, toutes les communes d'un état, d'un continent, du monde entier.

8° La prière modèle donnée par Jésus et que des millions de chrétiens adressent chaque jour à l'Éternel nous fournit plus d'un renseignement dans ce peu de mots : « que votre règne arrive, que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel. » En demandant à Dieu la venue de son règne on lui demande nécessairement l'établissement de l'HARMONIE, seule forme sociale digne du beau nom de règne de Dieu ; nom qui lui appartient incontestablement, puisque Dieu seul gouvernera les sociétés harmoniennes à l'aide des attractions dont il fit présent aux hommes. « Que votre volonté soit faite. » Dans l'HARMONIE seule la volonté de Dieu peut être faite ; mais, cette volonté que le Créateur manifeste toujours par les attractions qu'il dispense à ses créatures, y sera parfaitement observée car, dans leur liberté absolue, les hommes obéiront exclusivement à leurs attractions, c'est-à-dire à Dieu.

Si, comme tant d'autres, j'avais l'habitude de chercher dans les mots un sens que vraisemblablement on n'a pas eu l'intention d'y attacher, je serais tenté de traduire cette phrase de l'oraison dominicale : « que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel, » par celle-ci : puisse l'attraction qui vous sert à gouverner les astres dont votre main puissante a peuplé les cieux, régir enfin les hommes que vous avez mis sur la terre.

Quoi qu'il en soit, je pense l'avoir prouvé que les traditions juives et chrétiennes confirment les deux autres révélations touchant l'établissement futur de l'HARMONIE. Quand donc les temps seront venus, rien n'empêchera qu'une église chrétienne née ou à naître, sans répudier le passé, sans rompre la chaîne des traditions, ne reprenne les enseignements socialistes de Jésus pour les développer, et ses promesses pour pousser à leur accomplissement. Oh ! Ils seront grands parmi les hommes, les apôtres instruits et éloquents auxquels est réservée cette sainte mission : les peuples charmés les écouteront avec bonheur et respect, et les suivront avec enthousiasme (8).

Maintenant que nous connaissons d'une manière certaine la destinée terrestre de l'homme, nous allons nous enquerir du sort qui l'attend à la mort.

38^e Lettre.

L'homme périt-il tout entier quand la mort le frappe? Pour résoudre ce grand et important problème, nous interrogerons les trois espèces de révélations en commençant par celle du cœur.

L'étude de l'homme nous l'a appris : ses attractions sont proportionnelles à ses destinées puisque tous ses besoins, tous ses désirs, toutes ses aspirations sans exception aucune, seront satisfaits quand il remplira sa fonction. Or, l'homme rejette avec effroi l'idée de son anéantissement ; il désire survivre à la mort ; et ce désir est si vif qu'un écrivain dont le nom m'échappe disait : je préférerais l'enfer au néant. Ce désir ne saurait être une vaine promesse du distributeur des attractions qui ne trompe jamais ; il serait cependant une tromperie, et une tromperie parfaitement gratuite, n'étant d'aucun secours au genre humain dans l'accomplissement de sa tâche.

Donc la révélation du cœur nous le prouvé sans laisser de place au doute : nous ne mourons pas tout entier en descendant au tombeau.

Si l'étude de la nature nous apprend que rien ne

vient du néant et que rien n'y rentre, elle se tait sur le sort qui nous est réservé à la dissolution de notre corps. Toutefois, si elle ne nous fait aucune révélation directe à cet égard, elle nous fournit indirectement la preuve la plus concluante de ce qu'on est convenu d'appeler notre immortalité; je m'explique.

A ceux qui ne veulent pas se boucher obstinément les yeux, l'étude de la nature révèle clairement l'intervention d'une intelligence infinie dans l'ordonnance des choses et l'organisation des êtres. « Il faut être fou, écrivait Voltaire, pour ne pas admettre un artiste suprême en voyant l'art qui préside à l'organisation d'une plante ou d'un animal. » Or, l'intelligence formatrice jouit d'une puissance sans bornes assignables, comme l'atteste la nature entière, elle est donc nécessairement bonne et juste : quel intérêt pourrait-elle avoir à ne l'être pas ? « De tous les attributs de la divinité toute-puissante, disait J. J. Rousseau, la bonté est celui sans lequel on la peut le moins concevoir. » Eh ! bien, si l'homme ne survivait pas à la destruction de son corps, l'intelligence créatrice serait méchante et injuste; donc, si Dieu existe, la mort ne nous anéantit pas. Je reprends.

Si le néant attend l'homme à la mort, Dieu manque de bonté en jetant sur la terre une multitude

d'individus dont l'existence s'écoule dans les larmes et les souffrances du corps et de l'esprit.

Il est injuste en donnant aux uns la joie, la santé, les richesses, et un bonheur relatif, aux autres les chagrins, la maladie, la pauvreté et le malheur.

Il est injuste et méchant en permettant que les hommes auxquels il donne mission de faire avancer l'humanité dans sa voie, subissent généralement la persécution et le martyre pour prix de l'accomplissement de leur sainte tâche, en récompense de leur dévouement à leurs frères.

Il est injuste toutes les fois que le crime reste impuni et la vertu sans rémunération.

Il est injuste s'il réserve le même sort au conquérant qui assassine en masse pour voler en grand, et à l'homme de bien qui consacre sa vie à soulager ses frères souffrants, à consoler les affligés.

Enfin, — j'appelle ici toute ton attention : — il est injuste et le plus partial des pères, en condamnant les générations actuelles comme les générations passées à préparer dans la douleur l'avènement de l'HARMONIE, où les générations futures trouveront la paix, la joie, la santé et la félicité complète.

Si la vie aboutissait au néant, Dieu serait donc injuste et méchant, ce qui revient à dire que Dieu

n'existerait pas ; mais, puisque l'étude de la nature nous prouve son existence, je suis en droit d'en tirer cette conclusion : la Révélation de la nature proclame hautement notre immortalité.

Les Révélations du Verbe confirment-elles les deux autres ? Assurément. Pour le démontrer il me suffira de citer ce passage de Bolingbroke : « La doctrine de l'immortalité de l'âme et d'un état futur de récompenses et de châtimens paraît se perdre dans les ténèbres de l'antiquité : elle précède tout ce que nous savons de certain. Dès que nous commençons à débrouiller le chaos de l'histoire ancienne, nous trouvons cette croyance établie de la manière la plus solide dans l'esprit des premières nations que nous connaissons. » Les Révélations du Verbe confirment donc les deux autres.

Tu le vois, mon ami, les trois espèces de révélations s'accordent parfaitement pour nous promettre une autre vie après celle-ci : nous pouvons donc être certains qu'elle ne nous manquera pas.

Mes preuves sont peu nombreuses : deux pages m'ont suffi pour les exposer ; mais je t'engage à les méditer sérieusement et tu seras frappé de leur valeur.

39^e Lettre.

Notre ami Gustave entra hier chez moi au moment où je terminais ma dernière lettre ; je la lui remis en le priant de me dire ce qu'il en pensait. Je vois, me répondit-il après l'avoir lue, que les raisonnements par lesquels tu prétends prouver l'existence d'une autre vie, reposent exclusivement sur les aspirations de nos cœurs, la bonté et la justice de Dieu et les traditions : ce sont exactement les preuves que j'ai entendu donner toute ma vie, mais, je te l'avoue, j'en ai toujours désiré et j'en désire encore d'autres plus concluantes. — Eh ! depuis quand, répliquai-je, le nombre des preuves ajoute-t-il à la certitude d'une démonstration ? Tu as étudié la géométrie, Gustave, tu crois que les angles aigus d'un triangle rectangle valent un angle droit ? — Sans doute : j'en ai l'intime conviction. — D'où te vient cette foi inébranlable ? — De ce qu'il m'est positivement démontré que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux angles droits. — Et puis ? — Cela me suffit ; je n'ai besoin d'aucune autre preuve, attendu que la première proposition est un corollaire indéniable de la se-

conde. — Ainsi, une preuve te suffit quand elle est certaine. Si donc tu croyais à la bonté de Dieu comme tu crois à la valeur des trois angles d'un triangle, tu croirais à une vie future qui ne serait aussi qu'une conséquence forcée de la bonté divine? — Certainement. Mais il te restera toujours à prouver mathématiquement cette bonté. Alors lui remettant ma 32^e lettre : lis ces pages, lui dis-je, lis-les avec attention; tu as l'habitude des raisonnements serrés; sois donc, en les lisant, sévère, inexorable comme un géomètre que tu es, et tu seras forcé, du moins je l'espère, de convenir de l'évidence de ces propositions : la mission du genre humain étant la gestion du globe, Dieu ne pouvait empêcher le mal qui pèse sur l'homme, car ce mal est la conséquence inévitable des formes sociales anarchiques où devait nécessairement s'écouler l'enfance de l'humanité. Ne pouvant l'empêcher, Dieu fit du mal le stimulant qui nous pousse à nous rendre capables de remplir notre fonction, et y apporta tous les adoucissements compatibles avec le progrès. Tu ne perdras pas de vue, en méditant cette lettre, que les œuvres du Créateur étant toujours parfaites, leur auteur n'a pas à y retoucher : il ne fait donc jamais de miracle; il ne peut, à chaque souffrance prête à nous atteindre, intervenir pour nous en préserver, en violant les lois éta-

blies par lui. En agissant ainsi, il briserait d'ailleurs l'aiguillon dont il se sert pour nous pousser vers l'HARMONIE.

Mais ce n'était pas assez; pour manifester sa bonté envers l'homme, Dieu le combla des dons les plus précieux : il lui fit présent de l'intelligence, se l'associa dans le développement et le gouvernement de l'univers, lui confia la gestion d'un magnifique domaine; il le fit seul capable d'admirer les charmes de la nature et les splendeurs des cieux. Pour lui seul il créa les fleurs et leur prodigua les suaves odeurs. Il fit permanentes chez l'homme, passagères chez les animaux, les passions affectives, ces sources des jouissances les plus délicieuses; enfin, il nous réserve une inexprimable félicité dans l'HARMONIE.

Appuyés sur ces raisonnements qui, selon moi, ne le cèdent pas en force aux raisonnements mathématiques, nous sommes forcés de nous écrier : Dieu fut infiniment bon pour l'homme !

Mais, reprit Gustave, j'ai toujours cru en Dieu et à sa bonté. — Sans doute, nous y croyons tous par instinct et l'instinct ne trompe pas. Nous avons tous répété cent fois : mon Dieu, je vous aime parce que vous êtes infiniment bon, infiniment aimable; mais ici, comme presque toujours, nous nous payions de mots sans regarder au-delà. Ce

qui est certain, c'est que tu n'as jamais cru à la bonté divine comme à la valeur des trois angles d'un triangle, et j'ajoute que tu ne pouvais y croire : la présence du mal, restée sans explication, et notre éducation à tous s'y opposaient absolument. — Comment notre éducation ! — Certainement : dès notre plus jeune âge nous avons entendu conter par des personnes graves et instruites dans lesquelles nous avions pleine confiance, que Dieu, après avoir créé l'homme, lui défendit de manger une pomme, défense que lui, Dieu, savait de science certaine ne devoir pas être observée; ce qui ne l'empêcha pas, pour punir cette faute légère et toute personnelle évidemment, de condamner le genre humain entier, depuis la première jusqu'à la dernière génération, aux maladies, à la misère, aux vices, à la mort en ce monde et à des tortures atroces et éternelles dans l'autre. Avouons-le, Gustave, il serait difficile d'imaginer une action comparable à celle-ci en injustice et en méchanceté. Puis seize siècles après, les hommes étant devenus méchants, Dieu, auquel il eût été facile sans doute de changer leurs cœurs, préfère les faire mourir : il noye dans un déluge universel les animaux et tout le genre humain, hommes et femmes, jeunes et vieux, et, par conséquent, les innocents avec les coupables. Ces catastrophes lamentables

dont on berça notre enfance ne témoignent pas précisément de la bonté, de la justice de Dieu ni de son amour pour l'humanité. On mettait aussi entre nos mains l'Ancien testament, où nous lisons à chaque page les châtimens impitoyables que Dieu inflige à son peuple pour les moindres fautes. Mais ce n'est pas assez : lorsque la guerre, les épidémies, les tremblements de terre, etc., désolent le monde, quand les intempéries font périr les récoltes, quand la mort nous enlève un être chéri, etc., etc., on ne manque pas de nous dire : Dieu nous frappe pour nous punir ou nous éprouver. Tu conçois combien de tels récits et de pareils discours oblitérent l'instinct dont je te parlais tout-à-l'heure ; tu comprends qu'ils doivent avoir et qu'ils ont en effet pour conséquence de remplacer par le doute, chez bien des hommes, la croyance instinctive aux perfections du Tout-Puissant.

Un fait identique se produit à l'égard de l'infaillibilité des attractions ; d'une part nous voyons que nos désirs sont une source constante de déceptions dans le milieu social où nous passons notre vie ; d'autre part, on nous redit sans cesse — et on a raison de le faire, car il sera toujours bon de le recommander jusqu'à l'avènement du règne de Dieu : — combattez vos passions, étouffez vos désirs : ce sont de dangereuses suggestions du père

des mensonges. En dépit du désir général d'être heureux, ajoutent des esprits chagrins, le bonheur restera à jamais inaccessible en ce monde, Dieu ayant condamné l'homme à gémir et à souffrir dans cette vallée de larmes. Ces désolantes doctrines qu'on nous inculque dès le berceau, nous amènent à notre insu, à faire ce raisonnement : si les désirs de fortune, de santé, de bonheur, doivent toujours aboutir à des déceptions, qui nous garantit qu'il n'en est pas de même du désir de l'immortalité?

Pour moi, appuyé sur la loi des attractions et la connaissance des destinées du genre humain, je dis : nos désirs innés sont tous saints et légitimes; nous venant de Dieu ils ne peuvent nous tromper; ils nous entraînent vers l'HARMONIE, où ils trouveront tous leur satisfaction en faisant notre bonheur; pourquoi donc le désir d'une autre vie, désir inné, assurément, serait-il une illusion; pourquoi n'aboutirait-il pas comme tous les autres? A cette question pas de réponse raisonnable : il faut se rendre à l'évidence.

En résumé, si les raisonnements qui remplissent cette lettre et la précédente nous obligent à reconnaître la bonté et la justice de Dieu, ainsi que l'infailibilité de nos attractions, de par la logique nous sommes forcés d'admettre qu'une autre vie nous attend après celle-ci.

Tu vois, mon cher Gustave, combien les arguments en faveur de l'immortalité, faibles et peu concluents jusqu'ici, empruntent d'autorité et de force aux grandes découvertes de Fourier.

40^e Lettre.

Je crois l'avoir démontré dans mes dernières lettres : si Dieu existe, la mort n'est qu'un passage de cette vie à une autre. A la rigueur, cette certitude doit nous suffire, car, connaissant la bonté et la justice de Dieu, nous pouvons être sûrs de trouver le bonheur après la mort, si nous avons fait le bien en passant sur la terre. Cependant, mon ami, je comprends et je partage ton désir de savoir ce que peut être la vie d'outre-tombe. Consultons à cet effet notre guide ordinaire, interrogeons les attractions du cœur humain, elles jetteront probablement quelque lueur sur ces ténèbres.

En quittant la vie, nous souhaitons deux choses : retrouver dans un autre monde les personnes que nous avons aimées ici-bas, ne pas perdre de vue celles que nous y laissons ; nous désirons continuer à les voir, à les entendre, connaître leurs actions et même leurs pensées. De plus, en HARMONIE, où l'humanité doit passer beaucoup plus de temps que

dans les autres phases sociales prises ensemble, en vue de laquelle, par conséquent, le grand problème a dû être résolu, en HARMONIE les hommes parfaitement heureux désireront revenir habiter de temps en temps ce paradis de délices. Si la loi des attractions ne trompe pas, ces désirs obtiendront pleine satisfaction. Mais comment, me demanderas-tu, la chose peut-elle avoir lieu ? Je me vois malheureusement forcé de te répondre par une conjecture que je vais t'exposer en peu de mots ; je te soumettrai ensuite les raisons qui militent en sa faveur.

Fourier, auquel j'emprunte cette conjecture, affirme que nous possédons deux corps : l'un charnel, l'autre aromal, c'est-à-dire formé de fluides impondérables : lumière, électricité, calorique. Durant notre vie charnelle, notre corps aromal se repose de ses fatigues ; à notre mort, il se réveille pour aller dans l'atmosphère reprendre, avec ses amis, ses travaux interrompus. Lorsqu'il sent de nouveau le besoin du sommeil, il s'incarne dans le corps d'un fœtus ou d'un nouveau-né et ainsi de suite. Fourier donne le nom de métempsycose-bicomposée à cette succession de vies mondaines et ultramondaines dont se forme l'existence de l'homme.

Les corps aromaux jouissent de facultés merveilleuses : ils se transportent d'un lieu à un autre et

parcourent les diverses couches de l'atmosphère avec la rapidité de l'éclair; ils lisent dans les cœurs et connaissent les plus secrètes pensées des mondains, de sorte que l'on peut regarder la vie aro-male comme notre véritable vie dont celle-ci est le sommeil; telle fut, au reste, l'opinion de bien des penseurs : J.-J. Rousseau disait : « Quand nous laissons notre corps, nous ne faisons que poser un vêtement incommode. »

Comme les prophètes et les révélateurs, Fourier arrive de prime saut à la solution du grand problème : cette solution semble être en lui l'effet d'une sorte d'intuition ou plutôt d'inspiration. A-t-il bien donné le mot de l'énigme? Vraisemblablement, car sa métempsycose répond parfaitement aux désirs de nos cœurs; car aussi elle offre une simplicité qui décèle sa divine origine; mais présente-t-elle quelque vraisemblance? Examinons :

Toujours économe de ressorts, la nature utilise indubitablement les forces humaines dans l'autre vie comme dans celle-ci. Or, le genre humain reçut pour tâche la gestion de sa planète, donc dans l'autre vie nous continuons à nous occuper de cette gestion. En quoi consistent alors nos travaux? La terre se compose de matières palpables et de fluides impondérables; ici-bas nous agissons sur les corps solides, nous agirons probablement sur

les fluides dans la vie future; et puisque nous sommes pourvus de corps charnels pour ordonner la partie solide du globe, on peut croire que nous possédons des corps aromaux pour agir sur sa partie aromale. Notre terre ne vit pas isolée dans les cieux, elle fait partie d'un être plus puissant qu'elle, d'un tourbillon solaire dont les organes : soleil, planètes et satellites, unis par l'attraction, doivent avoir à remplir une mission collective dans le développement de la vie universelle; de là, par conséquent, le besoin de concerter leurs efforts. Mais comment ces astres communiqueraient-ils entre eux, sinon par l'intermédiaire de leurs fluides aromaux? C'est donc probablement à régir, à ordonner, à raffiner les fluides nerveux de notre planète, peut-être même à s'en servir pour correspondre avec les astres de notre tourbillon, que sont occupés les ultramondains.

Quoi qu'il en soit de cette hypothèse, tu me diras sans doute comme tous ceux qui entendent parler de la métempsycose-bi-composée : « La vie aromale sourit singulièrement à mon imagination ! Quel bonheur serait le nôtre si, au sortir de ce monde, nous retrouvions les amis que nous pleurons; si, sans efforts ni fatigue, nous pouvions nous ébattre avec eux aux rayons du soleil, jusqu'aux limites de l'atmosphère! Ce serait là une

volupté dont j'ai quelquefois joui dans les rêves de ma jeunesse. Avec quel vif intérêt nous sonderions les cœurs de ceux que nous laisserons ici-bas! Quel charme nous trouverions à savoir au juste à quoi nous en tenir sur leur affection et leurs regrets de notre perte! Je désire sincèrement que cette solution du problème de l'autre vie soit la véritable, je la verrais avec bonheur reposer sur de solides fondements. » Ce désir, mon cher Auguste, fournit une grave présomption en faveur de l'affirmation de Fourier, puisque les destinées sont toujours proportionnelles aux attractions.

La métempsychose bi-composée répond si exactement à nos aspirations, elle offre une si remarquable économie de ressorts, que, pour mon compte, je ne balance pas à l'admettre jusqu'à preuve contraire ou plutôt jusqu'à ce qu'on me fasse connaître une solution aussi satisfaisante et plus probable du problème qui nous occupe. Je me propose de rechercher dans mes prochaines lettres, les importantes conséquences qui en découlent : nous en trouverons plus d'une qui viendront corroborer ma croyance à son égard.

41^e Lettre.

« Pourquoi m'écris-tu, le corps aromal ne se manifeste-t-il jamais aux hommes ? Cette preuve de son existence, le ciel nous la devait, me semble-t-il. » Si la présence en nous d'un corps aromal m'était démontrée, je ne rangerais pas la métempsy-cose bi-composée parmi les conjectures ; je la mettrais au nombre des vérités acquises. Toutefois je veux rechercher aujourd'hui si ce corps ne décele pas son existence dans des circonstances exceptionnelles. Pour moi personnellement je suis fort disposé à le croire ; quand tu auras lu les raisons sur lesquelles repose mon opinion, tu verras si tu dois la partager ou la rejeter.

Lorsque, par l'inconcevable puissance d'un homme sur un autre, un individu tombe dans l'extase magnétique, son corps perd sa sensibilité ; il ne voit rien, n'entend rien, ne sent ni piqûres ni brûlures ; les opérations chirurgicales les plus douloureuses ne lui causent aucune souffrance ; comme il arrive à un cadavre, s'il tombe ou reçoit un choc, il n'en résulte pour lui ni trace ni ecchymose. Dans cet état du corps, l'âme, — j'entends par âme ce

qui pense en nous, le centre vers lequel convergent toutes nos sensations, la chose inconnue qui nous donne le sentiment de notre personnalité, — l'âme, dis-je, possède des facultés surprenantes que, dans son traité du magnétisme animal, M. Ricard résume ainsi : « Le somnambule magnétique peut parler et agir comme dans l'état de veille, il entend son magnétiseur et les personnes qui ont été mises en rapport avec lui ; il reste sourd pour tous les autres, et n'entend aucun bruit extérieur. Sa mémoire est prodigieuse ; son jugement plus droit, sa raison plus forte, ses appréciations plus justes, son esprit plus sensible que dans l'état de veille.... Il peut voir les objets sur lesquels son attention est dirigée ou se dirige, quand même ces objets sont placés de manière à ne pouvoir être vus par les yeux de l'homme éveillé. Il peut savoir ce qui se passe à de grandes distances du lieu où il se trouve. Il parcourt en peu d'instant une série d'idées qui, dans son état de veille, demanderait plusieurs heures ! il sait le passé, voit le présent, et peut prédire des choses à venir. »

« Il peut se représenter des individus qui ont cessé de vivre ; et, d'après les probabilités, avoir des rapports avec les âmes des morts. Il comprend son magnétiseur, et les personnes avec qui il est en rapport, sans qu'il soit besoin de lui parler. Il a

plus de hardiesse, plus de franchise, plus de précision dans ses actes que durant la veille. »

« L'extase contemplative est une crise dans laquelle la lucidité du sujet est beaucoup plus grande encore que dans l'état de somnambulisme; les facultés de l'âme sont alors d'autant plus exquisées que l'absorption du physique est plus profonde. Je pense que dans cette crise le lien vital est bien faible, ou du moins bizarrement modifié; car l'insensibilité corporelle est générale, tandis que le travail spirituel est prodigieux. »

Ces étranges phénomènes sont attestés par les innombrables personnes qui se sont occupées de magnétisme; tu peux, mon ami, les vérifier toi-même et, bien plus, les produire : force est donc de les admettre. En passant, nous prendrons note de ceci : quelle que soit la cause de ces phénomènes, ils nous prouvent que l'âme humaine possède toutes les facultés, sans exception, dont nous désirons jouir dans la vie future.

Pourquoi et comment la volonté d'un homme produit-elle chez un autre homme la manifestation de ces facultés? Ici la science reste muette; il y a plus, la plupart des savants déclarent les faits impossibles : au lieu de chercher à les expliquer, ils les nient; ce qui me paraît plus commode et surtout plus facile. Pour suppléer à leur silence, interro-

geons les extatiques, ils nous répondront de manière à jeter le plus grand jour sur la question, si leurs paroles méritaient toujours une entière confiance, ce qui malheureusement ne paraît pas certain. Je me bornerai à te citer deux faits rapportés par M. Ricard.

Ce professeur magnétisait pour cause de maladie M^{me} Naude, sujet fort lucide. Un jour cette dame mise en somnambulisme, demande à son magnétiseur de l'endormir. — Cette somnambule appelle sommeil l'état extatique dans lequel M. Ricard la met depuis quelques jours d'après son ordre, elle nomme, veille magnétique son état de somnambulisme. — Le magnétiseur se rend au désir de son sujet qui, au bout d'une minute, est dans une extase parfaite. Alors l'insensibilité est absolue, l'isolement complet; elle n'entend plus son magnétiseur et reste dans une immobilité totale. Après cinq minutes environ elle revient à l'état de somnambulisme. Ici a lieu entre elle et son magnétiseur le dialogue suivant : « Avez-vous vu, dans l'état d'où vous sortez, quelque chose qui puisse favoriser votre guérison? — Non, rien... que le magnétisme. — Pouvez-vous nous dire quel est cet état? — Oui, sans doute. — Quelles sont les pensées que vous avez eues? — Je ne puis vous les exprimer; d'ailleurs si ma bouche pouvait les rendre,

vous ne les comprendriez pas. — Mais encore, dites-moi à peu près ce qui s'est passé en vous ; ce que vous avez éprouvé ? — Je vous l'ai dit : j'étais parfaitement heureuse.... — Pourquoi ne m'avez-vous pas répondu quand je vous ai appelée ? — Est-ce que vous m'avez parlé ? Je n'ai rien entendu. — D'où vient cela ? — Ah ! c'est que la maison était bien ici, mais le locataire était déménagé, c'est absolument comme si je plaçais mes vêtements sur ce fauteuil et que j'allasse me promener. »

Un autre jour M. Ricard magnétisait une malade âgée de dix-neuf ans, Adèle Lefray. « Elle touchait au terme de sa cure, dit le professeur, lorsque, au milieu de nouvelles indications thérapeutiques, elle me dit d'un ton singulier : Vous entendez bien qu'il me l'ordonne. — Qui, lui demandai-je, vous ordonne cela ? — Mais lui : vous ne l'entendez pas ? — Non, je n'entends ni ne vois personne. — Ah ! c'est juste, reprit-elle, vous dormez, vous, tandis que moi je suis réveillée. — Comment ! vous rêvez, ma chère enfant ; vous prétendez que je dors,.... Vraiment, vous ne réfléchissez guère à ce que vous dites. — Vous ne me comprenez pas, Monsieur, et cela n'a rien qui m'étonne ; vous êtes endormi, je vous le répète ; moi, au contraire, je suis presque aussi complètement réveillée que nous le serons tous un jour à venir. Je vais m'expliquer plus

clairement. Tout ce que vous pouvez voir à présent est grossier, matériel.... tandis que moi, dont les sensations corporelles sont actuellement anéanties, dont l'âme est presque dégagée de ses entraves ordinaires, je vois ce qui est invisible à vos yeux, j'entends ce que vos oreilles ne peuvent entendre, je comprends ce qui pour vous est incompréhensible.... J'entends, quand j'en ai le désir, le bruit qui se fait au loin, les sons qui partent de cent lieues d'ici. En un mot, je n'ai pas besoin que les choses viennent à moi, je puis aller à elles où qu'elles soient, et en faire une appréciation bien plus juste que quiconque ne serait pas dans un état analogue à celui où je me trouve. — Vous raisonnez admirablement bien, Mademoiselle, pour une personne de votre âge et de votre sexe; si j'en avais le loisir, je voudrais écrire sous votre dictée un cours de philosophie. — Ne plaisantez pas, Monsieur, quoique l'instruction que j'ai reçue soit très-médiocre, je pourrais, si je le voulais bien, vous apprendre beaucoup de vérités; mais ce serait perdre mon temps, car, tout magnétiseur que vous êtes, vous manquez de foi, et votre scepticisme vous porterait à oublier promptement mes paroles. »

« Deux des jeunes gens que j'ai magnétisés dans mes séances publiques, dit encore M. Ricard, le jeune Adolphe Didier et un aide maçon ont prétendu

aussi voir les anges, communiquer avec eux et en recevoir d'utiles instructions.... D'autres somnambules assurent voir leurs parents morts. »

Ainsi, mon cher Auguste, certains somnambules affirment l'existence en eux et hors d'eux de corps aromaux. Avons-nous de bonnes raisons pour rejeter leur témoignage ? Non, et, selon moi, nos préjugés seuls, notre habitude si peu rationnelle de nier sans examen les choses que nous ne pouvons expliquer par les lois connues de la nature, nous empêchent d'admettre ces corps dont la présence et le réveil plus ou moins complet, donneraient une explication satisfaisante des phénomènes magnétiques les plus mystérieux ; tandis que les savants, je le répète, restent muets sur ce point ou balbutient quelques mots fort peu concluants. Quant à moi, je l'avoue, je crois aux corps aromaux jusqu'à preuve contraire. Voici un fait indéniable qui fortifie encore ma foi. Les somnambules se rappellent avec une grande précision les choses qui se sont passées durant leurs crises précédentes ; mais, à leur réveil, ils n'en trouvent plus la moindre trace dans leur mémoire, où donc se gravent les souvenirs de l'extatique ? Est-ce dans le cerveau charnel ? Non apparemment : car alors, pourquoi cet oubli complet au réveil ? Est-ce dans un organe particulier au corps aromal, organe qui cesse de fonction-

ner et s'endort avec ce corps lorsque le corps charnel se réveille? La chose me paraît vraisemblable (9).

Quoi qu'il en soit, cette faculté du corps aramal de conserver le souvenir de ce qui se passe pendant les crises extatiques et aussi pendant la veille, nous promet, n'est-il pas vrai, l'accomplissement de l'un de nos plus vifs désirs, celui de nous rappeler dans l'autre monde et nos vies mondaines, et les phases diverses de notre vie ultramondaine.

Je te disais tout à l'heure que les savants ne cherchent pas à expliquer les phénomènes magnétiques; j'ai été trop absolu : peut-être existe-t-il des systèmes dont je n'ai point entendu parler, puis j'ai lu quelque part une explication dont je vais te donner l'analyse en peu de mots :

Après avoir mis à l'unisson deux cordes de violon, si l'on fait vibrer l'une de ces cordes, la corde correspondante du second instrument s'ébranle et produit un son identique au premier. Eh bien ! par des passes répétées, le magnétiseur met le système nerveux de son sujet à l'unisson du sien ; et voici ce qui arrive : lorsqu'une pensée du magnétiseur, pour se produire, ébranle certaines fibres nerveuses, les fibres correspondantes du somnambule s'ébranlent aussitôt et reproduisent la pensée du magnétiseur.

Laisant aux savants la tâche d'apprécier la

valeur de ce système, je me bornerai à faire quelques observations :

Pourquoi le magnétiseur ne lit-il pas dans la pensée de son somnambule, comme celui-ci lit dans la sienne, puisque les cordes nerveuses de tous deux sont à l'unisson ?

J'ai vu une somnambule très-lucide qui révéla successivement les pensées de cinq ou six personnes mises en rapport avec elle par la simple apposition de leur main sur son bras : comment ses cordes nerveuses se mirent-elles à l'unisson avec celles de ces six personnes ?

Les extatiques ne se bornent pas à lire dans la pensée des autres ; ils voient et entendent ce qui se passe loin d'eux, et cela en dépit des obstacles ; comment le système en question prétend-il expliquer ces phénomènes ?

Pour se manifester, d'ailleurs, les facultés des somnambules n'attendent pas les passes d'un magnétiseur : elles se montrent ensemble ou séparément chez divers malades, les cataleptiques notamment ; à la suite de certaines blessures, au lit de mort, etc. On les voit, provoquées ou non, apparaître chez les devins, les voyants, les sibylles, les prophètes, les extatiques de tous les temps et de tous les pays, et dans la plupart des épidémies morales. Les possédés, les sorciers, les loups-garous,

les trembleurs des Cévennes, les convulsionnaires du diacre Paris, les montanistes et autres hérésiarques possédaient la seconde vue, lisaient dans la pensée d'une manière plus ou moins lucide, prédisaient l'avenir et, comme les somnambules magnétiques, perdaient généralement la sensibilité physique. On voit même de temps en temps des individus, dans leur état normal, doués de ces facultés extraordinaires que les anciens appelaient divines.

Le système analysé plus haut n'a rien à voir évidemment avec ces cas divers et nombreux que le réveil du corps aromal me paraît expliquer d'une manière satisfaisante. Aussi, je le répète : je m'en tiendrai à cette explication jusqu'à ce qu'il m'en soit donné une meilleure.

42^e Lettre.

Je ne me le dissimule pas ; cette lettre va réveiller en toi les préjugés de notre jeunesse ; en la lisant, tu ne manqueras pas de t'écrier avec pitié : Triste effet de l'âge ! Ce pauvre frère, libre penseur jadis, croira bientôt aux sorciers et aux revenants ! Non, mon ami, je n'ai pas cessé d'être libre penseur, tu dois t'en apercevoir, mais je tiens aussi et

surtout à être un penseur conséquent. Si donc je crois à la vie aromale, l'inexorable logique m'oblige à croire aux conséquences qui en découlent. Si ces conséquences me mènent à des impossibilités, si elles me conduisent à l'absurde, j'en conclurai sans hésiter que mon point de départ est faux, que la vie aromale est une chimère; si, au contraire, mes déductions soulèvent en partie le voile qui couvre une foule de faits admis par les masses de tous les pays et de tous les temps, je me sentirai fortifié dans mes croyances. Suis-moi donc avec attention et sans parti pris de nier quand même, et vois si mes raisonnements manquent de justesse.

Plus éclairés que les mondains, et cela pour des raisons faciles à comprendre, les ultramondains se sont organisés en séries hiérarchiques depuis bien des siècles; donc des chefs de divers grades guident leurs groupes et leurs sous-séries. Ces chefs ne seraient-ils pas ces puissances des cieux que les traditions sacrées des brames, adoptées par les chrétiens, appellent anges, archanges, etc. Puis, de même qu'en HARMONIE, une Régence placée au sommet de la série mondaine guidera l'humanité charnelle, de même à la tête de la céleste série se trouve la Régence suprême chargée de la direction non-seulement des ultramondains, mais du genre humain tout entier. Cette Régence, voilà la Provi-

dence terrestre dont je t'ai parlé plusieurs fois; c'est elle qui inspire les grands initiateurs quand les sociétés manquent de boussole pour leur indiquer leur chemin. Mais, diras-tu, comment croire possibles de telles communications? Comment les expliquer? Je te demanderai, à mon tour, si tu connais beaucoup de phénomènes de la nature qu'on explique d'une manière satisfaisante; pour moi, je l'avoue en toute humilité, je n'en sais aucun. A défaut d'explication du comment, explication qui t'avancerait fort peu, s'il m'était donné de te la fournir, je veux te citer un fait qui se répète chaque jour : cette preuve, tu l'avoueras, en vaut bien une autre :

Regarde ce magnétiseur assis dans le coin du salon : il reste immobile et ne dit mot; au coin opposé de la pièce ou dans la pièce voisine, si tu le préfères, sa somnambule, assise aussi, garde une immobilité plus complète encore : on dirait un cadavre! Ses yeux fermés ne s'ouvrent jamais; ils s'ouvriraient, d'ailleurs, qu'ils ne verraient absolument rien. Sur un signe de toi le magnétiseur donne un ordre mental à sa somnambule qui se lève soudain, va sans hésiter prendre sur la table une carafe d'eau pure, en emplit un verre et le boit. Si on lui demande ce qu'elle a bu, elle répondra : du thé, du vin, du café, de la limonade etc., sui-

vant la volonté de son magnétiseur. Tu le vois donc, mon ami, un mondain peut faire exprimer à un autre des pensées qui ne sont pas les siennes, des pensées qui ne lui seraient pas venues spontanément ; pourquoi ce pouvoir serait-il refusé aux chefs aromaux ?

Tu insisteras peut-être ; y a-t-il, diras-tu, des exemples de ces communications d'en haut ? Je le crois, car l'histoire rapporte maints récits qu'il me paraît bien difficile de ne pas attribuer à l'inspiration d'êtres supérieurs à nous. Ainsi, sans te rappeler la manière dont s'exprime la Genèse sur Dieu et sur la fonction du genre humain ; sans te parler de ce fait confirmé de nos jours par la géologie, à savoir la création du mobilier terrestre en plusieurs fois, et l'apparition de l'homme à la dernière époque ; toutes affirmations qui semblent peu conciliables avec la science de ces temps reculés ; sans te redire les promesses de bonheur faites par des prophètes vivant au sein de sociétés très-malheureuses, j'appellerai ton attention sur un fait remarquable entre tous. L'auteur de la Genèse affirme carrément que la lumière existait avant le soleil. Cette affirmation, si peu d'accord avec les idées qui se présentent naturellement à l'esprit, devait être considérée comme absurde par les contemporains de Moïse, et attirer sur lui le ridicule et les railleries,

il n'avait donc, il ne pouvait avoir aucun intérêt à la faire, loin de là. A quelle inspiration obéissait donc le législateur des Hébreux en proclamant une vérité que la science égyptienne à laquelle il avait été initié, ne lui avait apparemment pas révélée, puisque c'est seulement de nos jours que les savants semblent s'être mis d'accord pour attribuer la clarté du jour non à l'émission de la lumière du soleil, mais aux vibrations imprimées par cet astre à l'éther qui remplit l'espace.

L'unité de système apporte aussi une preuve de haute valeur des antiques communications faites par des êtres supérieurs : dans ma deuxième lettre je t'ai montré que l'homme ne possède que trois moyens de s'instruire ; et que l'humanité n'en a pas davantage. Or, dans notre enfance, nous apprenons en écoutant la parole de professeurs plus instruits que nous ; donc, ainsi l'exige l'analogie, le genre humain, enfant, fut initié aux connaissances qui lui étaient indispensables, celles de Dieu et de l'immortalité de l'âme, par des êtres plus instruits que lui ; mais quels auraient pu être ces initiateurs, sinon nos frères araméens intéressés aux progrès des mondains ?

L'intervention des ultramondains dans les affaires d'ici-bas éclaircit un mystère dont se préoccupèrent les philosophes. Platon disait : « Je regarde comme

une vérité évidente que les mots n'ont pu être imposés primitivement aux choses que par une puissance au-dessus de l'homme. » J.-J. Rousseau et d'autres penseurs étaient de l'avis de Platon à l'égard de la formation des langues, et Joseph de Maistre s'exprime ainsi dans *les Soirées de Saint-Pétersbourg* : « Écoutez la sage antiquité sur le compte des premiers hommes : elle vous dira... que des êtres d'un ordre supérieur daignaient les favoriser des plus précieuses communications. Sur ce point il n'y a pas de dissonance : les initiés, les philosophes, les poètes, l'histoire, la fable, l'Asie et l'Europe n'ont qu'une voix. Un tel accord de la raison, de la révélation et de toutes les traditions humaines, forme une démonstration que la bouche seule peut contredire. »

Tous les aromaux indistinctement sont-ils aptes à inspirer tous les mondains sans exception ? La chose ne paraît nullement probable. Recherchons donc quels doivent être les initiateurs et quels les initiés.

L'humanité constitue une immense série composée de deux sous-séries, celle des ultramondains et celle des mondains ; mais, nous l'avons surabondamment constaté, les sous-séries se relient par des ambigus ascendants et des ambigus descendants. Dans ma dernière lettre nous avons fait

connaissance avec les ambigus ascendants qui sont ces hommes exceptionnels, naturellement extatiques, dont le corps aromal momentanément réveillé communique avec les ultramondains : telle est du moins leur prétention. L'un d'eux, Swedenborg, décrivait les choses de l'autre monde et disait : « l'homme voit les anges et les esprits, quand il plaît à Dieu de dépouiller en lui le grossier de l'humanité. » Nous avons vu que par le magnétisme on obtenait ce dépouillement chez certains individus.

Le rôle d'ambigus descendants appartient sans doute à des aromaux pourvus de facultés particulières qui leur permettent d'entrer en rapport avec les mondains et notamment avec les ambigus de cette sous-série. Les inspirations de la Providence terrestre ont lieu probablement par l'intermédiaire des ambigus ultramondains.

Indispensables à la parfaite exécution de la noble tâche de l'humanité, les communications entre les travailleurs mondains et ultramondains doivent nécessairement être possibles, aussi je n'hésite pas à signer cette prédiction : quand les mondains se seront mis en mesure de remplir convenablement la part qui leur incombe dans la grande tâche de l'espèce, on trouvera le moyen d'établir avec les aromaux des rapports réguliers permettant aux deux

moitiés du genre humain de concerter leurs efforts pour atteindre sûrement le but en vue duquel elles ont été créées.

Jusque là, me diras-tu en souriant, resterons-nous donc privés des visites de ces chers ambigus aromaux? Mais, mon bon ami, est-il bien certain que nous en soyons privés absolument? Tout le monde n'est pas de cet avis, au contraire, pour moi je l'avouerai sans rougir : si, parmi les faits extraordinaires attestés par les illuminés du dernier siècle, et, de nos jours, par des milliers de spirites, il en est qui ne soient pas dus à des hallucinations, ou à des extases qui développent peut-être non seulement les facultés surprenantes dont nous avons parlé, mais encore d'autres facultés inconnues, je ne balancerais pas à les attribuer, non comme on le fait généralement, à l'imposture, mais à l'intervention d'ambigus ultramondains. Si, parmi tant de guérisons merveilleuses dont parlent incessamment les faiseurs de pèlerinages et la plupart des personnes simples et pieuses, il s'en trouve d'incontestables qui ne soient pas dues à l'imagination des malades exaltée par la confiance et l'espoir, ou à la puissance magnétique d'hommes richement dotés en sympathie, je n'hésiterais pas davantage à les considérer comme des bienfaits d'ambigus ultramondains, appliquant au soulagement de leurs

frères charnels des lois connues d'eux, ignorées de nous, lois de la nature relatives sans doute aux fluides électrique et nerveux (10).

Si les aromaux ont le pouvoir de communiquer avec nous, pourquoi ne nous font-ils pas plus souvent de précieuses révélations ? Par la même raison qu'une mère prudente se garde bien d'initier ses enfants aux choses qu'ils doivent encore ignorer. « Tout se découvrira en son temps, » dit *l'Ecclésiastique* ; chaque connaissance, en effet, découverte ou révélée, vient à son heure ; quand elle arrive prématurément, quand les esprits ne sont pas mûrs pour la recevoir, la plus heureuse invention tombe dans l'oubli, sans produire de fruits. Vois, mon bon ami, ce qui arrive à la plus précieuse, à la plus grande sans contredit des découvertes ou des révélations, à celle de l'organisation sociale destinée à faire descendre la paix et le bonheur sur la terre. Eh bien ! dans notre siècle de lumières et de progrès, lorsque tous les hommes ont intérêt à la voir réalisée, lorsque tout semble prêt pour son instauration, cette divine découverte se traîne péniblement, connue et appréciée de quelques uns, ignorée ou méprisée du plus grand nombre. L'essai qui sauvera le monde ne nous aura pas hélas ! pour témoins ; mais peu importe, l'idée fera son chemin : après avoir germé dans l'obscurité, elle grandira

et portera ses fruits. Si la découverte eût été faite deux siècles plus tôt, elle serait peut-être tombée dans un oubli éternel.

Mais revenons, il en est temps, à la métempsy-cose bi-composée et aux preuves qui l'appuient.

43^e Lettre.

Si de tous les systèmes possibles concernant les destinées de l'âme humaine, Dieu choisit la métempsy-cose bi composée, il doit arriver que la croyance à ce dogme ait pour conséquence de nous porter à mettre en pratique les préceptes moraux gravés dans notre cœur par la main divine ; et réciproquement : si la métempsy-cose bi-composée nous enseigne la morale la plus parfaite, autrement dit, la plus utile aux individus et aux sociétés ; si elle nous propose les encouragements les plus efficaces pour nous porter au bien, et les appuie par la sanction la plus équitable, ce sera une grande présomption ajoutée à celles que nous avons déjà, que la métempsy-cose bi-composée est bien la loi établie par le Créateur en faveur de l'homme. Voyons s'il en est ainsi :

Une pour toutes les religions et les philosophies, la morale se résume en ces mots : aime-toi,

aime ton prochain. Aime-toi, c'est-à-dire jouis de la vie qui t'est donnée, mais n'en abuse pas, respecte-toi ; évite les excès qui dégradent ; élargis ton cœur par la bienfaisance, élève ton intelligence par l'étude ; en un mot, perfectionne-toi.

Aime ton prochain : par les largesses, par les conseils, par les exemples, fais-lui tout le bien que tu peux lui faire ; adoucis ses souffrances physiques et compatis à ses souffrances morales. Tu sens, mon cher Auguste, combien il me sera facile de te montrer que, plus qu'aucune autre croyance sur l'avenir de l'âme, l'hypothèse de Fourier porte l'homme à suivre ces préceptes à la lettre et jusque dans leurs moindres conséquences.

Supposons près de quitter la vie une mère de famille élevée dans la croyance à la métempsycose bi-composée, et dont les enfants partagent la foi sur ce point ; quel langage leur tiendra-t-elle quand ils entoureront en pleurant son lit de douleur ? Évidemment un langage analogue à celui-ci : mes bien aimés, ne vous désolez pas outre mesure parce que vous allez être privés de mes caresses pour quelque temps. Je ne pleure pas, moi ; et pourquoi pleurerai-je ? Je ne cesserai pas d'être au milieu de vous ; de prendre part à vos joies et à vos peines. Je viendrai vous visiter fréquemment : conduisez-vous donc toujours de manière à ne me

causer ni honte ni chagrin. Ne faites rien, ne vous arrêtez à aucune pensée que vous n'osiez avouer devant tout le monde, car, ne l'oubliez jamais : je serai, avec nos amis aromaux témoin de vos actions ; nous lirons dans les replis de vos cœurs. Soyez bons, indulgents, charitables et modestes ; ayez des égards pour tous : le manque d'égards blesse parfois plus profondément que des torts graves : l'homme pardonne plus aisément une injure due souvent à un mouvement de colère, qu'une atteinte, même légère, à sa dignité personnelle ; faites vous beaucoup d'amis dans ce monde, vous les retrouverez dans l'autre accrus de leurs parents et des aromaux, témoins et justes appréciateurs de vos vertus. Par l'élévation de vos pensées et de vos sentiments, rendez-vous dignes et capables d'occuper des places honorables chez les ultramondains. Au revoir, à bientôt, mes chers enfants ; chérissez-vous et aidez-vous les uns les autres ; souffrez avec patience les maux inséparables des sociétés anarchiques ; poussez de toutes vos forces à l'avènement du règne de Dieu, afin qu'à notre retour ici-bas nous puissions jouir ensemble de la félicité qu'il fera descendre sur la terre. Pensez quelquefois à votre mère et, quand vous quitterez ce monde, je serai là avec votre père et nos amis, pour vous recevoir dans nos bras, et vous féliciter, je l'espère,

d'avoir suivi les conseils que me dicte en ce moment solennel mon tendre amour pour vous.

La métempsychose bi-composée a des avertissements et des conseils pour tout le monde :

Elle dit aux hommes chargés du gouvernement des peuples : malheur à vous si, pour satisfaire votre ambition ou pour de légers motifs, vous ensanglantez la terre ! En entrant dans la vie aromale vous serez accueillis par les malédictions de ceux qui auront péri sur les champs de carnage, de ceux qui auront été victimes des dévastations causées par vos armées ; tous les ultramondains se lèveront pour crier anathème contre vous qui aurez retardé la marche du genre humain, en excitant et ravivant les haines nationales ; en divisant les peuples au lieu de les unir ; en détruisant les richesses au lieu de les multiplier. Une terrible et universelle réprobation vous poursuivra sans relâche ; afin de vous y soustraire vous vous réfugierez dans les lieux les plus obscurs, dans les entrailles de la terre, peut-être, et Dieu sait en quelle compagnie vous y travaillerez ! Tandis que les bienfaiteurs des nations, ceux qui les auront entraînées dans la voie du progrès véritable, acclamés de tous les aromaux, iront s'occuper dans les hautes régions de l'atmosphère, où ils jouiront de la lumière la plus pure : pour eux s'exaucera cette prière que l'Église catholique adresse tous les

jours au Ciel pour ses enfants sortis de cette vie :
et lux perpetua luceat eis.

Elle dit aux puissants et aux riches de ce monde : abolissez au plus tôt l'esclavage, le servage et le prolétariat, émancipez le travailleur, si vous ne voulez pas revenir un jour vous courber sous le poids des labeurs répugnants. Éteignez la misère, combattez le mal sous toutes ses faces, organisez le travail afin d'alléger votre tâche ultramondaine. Marchez à l'envi à la conquête de la terre de promesse ; inaugurez le règne de Dieu, sinon tremblez de renaître bientôt dans les rangs de cette multitude accablée de privations et de soucis où vos aïeux ont déjà pris place. Si vous tardez à fonder l'HARMONIE, vous reviendrez encore travailler à préparer son avènement, et, comme vous avez aujourd'hui une place privilégiée, craignez plus que personne les mauvais lots à vos prochains retours.

Elle dit aux maîtres : soyez bienveillants avec vos inférieurs ; traitez vos domestiques avec douceur : le maître brutal doit trembler en pensant qu'un jour il reviendra sur la terre où, en châtiment de sa dureté, il pourra bien habiter le corps d'un paria ou d'un esclave.

Elle dit à tous : aimez votre prochain comme vous-même ; il sera beaucoup pardonné par les

aromaux, à ceux qui auront beaucoup aimé. Multipliez les richesses et les inventions utiles; marchez vers l'émancipation universelle par l'instruction de tous, si vous voulez trouver moins de soucis et de misères à votre retour ici-bas. Soyez compatissants et charitables : cet indigent qui implore votre secours, cet affligé qui a besoin d'encouragement et de consolations, ce malheureux en proie à la maladie sont peut-être vos meilleurs amis ultramondains ; s'ils n'ont pas encore été vos mères, vos pères, vos parents les plus chers, ils le seront très-probablement un jour ; ils vous ont sans doute rendu des services dans ce monde ou dans l'autre ou vous en rendront dans la suite des temps. L'enfant qui vous demande un vêtement ou un morceau de pain peut bien être un de vos ancêtres ou le très-jeune fils que vous avez perdu, dont le corps aromal insuffisamment délassé n'a pas tardé à s'incarner de nouveau ; ne balancez donc pas : soulagez-les, conseillez-les, consolez-les, agissez envers eux comme vous voudriez qu'on agit envers vous, si vous étiez à leur place. Songez-y : plus votre sort actuel est digne d'envie, plus il est probable que vous aurez besoin d'aide et d'assistance à vos prochains retours sur la terre. Si vous avez nui à quelqu'un dans sa personne ou dans ses biens, réparez vos torts : le repentir vrai vous fera par-

donner vos fautes par vos frères aromaux qui, lisant dans votre cœur, apprécient vos regrets et vos efforts à leur juste valeur. Soyez bons pour tout le monde, vous dis-je, et vous trouverez beaucoup d'amis au sortir de cette vie. Instruisez-vous, agrandissez votre esprit par l'étude et votre cœur par la charité, afin de vous rendre dignes et capables d'occuper là-haut des grades élevés.

44^e Lettre.

Si, pour assurer notre immortalité, le Créateur choisit la métempsycose bi-composée, elle doit refléter ses attributs; et, réciproquement, si elle s'accorde avec sa puissance, son économie, sa justice et sa bonté, il sera bien difficile, conviens-en, de ne pas reconnaître en elle la solution du grand problème : faisons-lui donc subir cette quadruple épreuve.

La métempsycose bi-composée atteste la puissance de l'ordonnateur souverain, en effet : toute machine approche d'autant plus de la perfection, qu'elle a moins besoin pour fonctionner du secours du mécanicien. Or, grâce à cette métempsycose, le genre humain vit et se développe comme tout être vivant, sans qu'il soit nécessaire que la puis-

sance créatrice intervienne jamais : il trouve dans ses chefs aronaux des guides relativement instruits et fortement intéressés à ce qu'il se fourvoie le moins possible. De plus, une équitable rémunération de ses œuvres est assurée à chacun, sans que Dieu ait à interposer son autorité : l'ouvrage divin est donc parfait.

Elle atteste l'économie de ressorts du grand architecte qui utilise incessamment les forces humaines sans les laisser jamais croupir dans l'inaction; et n'a pas à s'occuper constamment à créer des âmes, celles qui existent suffisant à animer toutes les générations jusqu'à la mort de l'humanité.

Elle atteste la justice divine si elle assure aux bons des récompenses, des châtimens aux méchants, dans une proportion exacte avec leurs mérites ou leur culpabilité. Or, en passant de ce monde dans l'autre, nous trouvons des juges équitables, sachant faire la part du milieu social dans lequel nous avons vécu, des circonstances qui pesèrent sur notre enfance, faussèrent notre jugement et notre sens moral; lisant dans les cœurs, ils apprécient à leur juste valeur les véritables mérites des bons, les efforts que leur coûtèrent leurs vertus; ils savent combien les coupables combattirent avant de succomber, et le blâme ou l'éloge, le mépris ou l'affection, les grades et les honneurs se

trouvent naturellement distribués avec une équité parfaite. Puis le criminel emporte dans l'autre monde sa conscience qui, débarrassée des sophismes de la passion qui le poussa au crime, le torture à proportion de l'énormité de sa faute. Il voit du séjour aromal les funestes conséquences de ses actions; il retrouve parmi les ultramondains ceux dont il fit le malheur par ses rapines, ses injustices, ses calomnies, etc. Pour éviter ses victimes, leurs parents, leurs amis, et la réprobation de tous, l'assassin se voit contraint de se cacher et de vivre dans l'isolement. Un sort opposé attend l'homme bon et vertueux.

Mais là ne s'arrête pas la justice que distribue la métempsychose bi-composée : chaque génération jouit des richesses, des connaissances et des découvertes accumulées par les générations antérieures et c'est justice, puisque c'est elle-même qui amassa ces connaissances et ces richesses durant ses vies passées. Si nous enfantons aujourd'hui dans la douleur les instruments indispensables à l'établissement de l'HARMONIE, c'est pour nous que nous travaillons, car nous entrerons dans cette terre de délices à l'un de nos premiers retours dans le monde charnel. Si des coutumes barbares et oppressives pèsent sur les peuples, que les peuples s'en prennent à eux-mêmes, car eux-mêmes les ont

établies. En un mot, toutes les générations subissent les conséquences bonnes ou mauvaises de leur conduite passée : n'est-ce pas là de la véritable justice ?

Pour que la justice de Dieu soit parfaite, une chose est encore nécessaire : il faut que tous les hommes soient traités également. Or, suivant le calcul des probabilités, — calcul d'une remarquable exactitude quand il s'applique à de grands nombres, — lorsque l'humanité mourra, tous ses membres auront eu part égale de bonheur et de malheur, de joie et de tristesse, car tous auront vécu dans les bons et les mauvais jours ; tous auront été hommes et femmes, pauvres et riches, faibles et puissants, laids et beaux, esclaves et maîtres, sauvages, barbares, civilisés, harmoniens.

Donc, sous quelque face qu'on étudie la question, la métempsychose bi-composée s'accorde avec la justice de Dieu.

Il nous reste à rechercher si elle s'accorde encore avec la bonté du grand Ordonnateur ; à cet effet, nous commencerons par examiner comment se décompose le temps que nous avons à passer sur la terre.

Notre vie se partage en deux modes d'existence alternatifs et distincts : la vie aromale et les vies charnelles. Dans quels rapports se trouvent les lon-

guez de ces vies? En moyenne, on peut évaluer au tiers de la journée le temps donné au sommeil; or, la vie charnelle étant le sommeil de la vie aromale, l'analogie nous porte à croire que nous passerons parmi les mondains le $\frac{1}{3}$ de la totalité de notre existence, les $\frac{2}{3}$ ou les $\frac{8}{12}$ avec les ultramondains. Quelle somme de bonheur nous attend dans l'autre monde?

Parfaitement heureux aussi longtemps que l'HARMONIE fera de la terre un paradis, les ultramondains souffrent des maux qui frappent leurs amis, durant les phases anarchiques; les grands coupables souffrent aussi en expiation de leurs crimes. Mais, en somme, les aromaux, sauf l'exception, éprouvent beaucoup moins de soucis et de déceptions que les mondains, attendu que, plus éclairés qu'eux, ils connurent de bonne heure les lois de Dieu et s'y conformèrent. Puis, doués des facultés précieuses dont nous avons parlé, ils ont d'ineffables jouissances inconnues ici-bas. Par ces motifs, la vie aromale doit, selon moi, être considérée comme heureuse pour l'immense majorité des hommes, même pendant les phases de l'enfance et de la caducité du genre humain.

Done nous jouirons d'un sort heureux pendant les $\frac{8}{12}$ du temps que nous passerons sur la terre. Voyons quel sort nous attend dans nos vies mon-

daines qui rempliront les $\frac{4}{12}$ de notre existence.

Comme celle de l'homme, la vie de l'humanité se divise en trois phases : la croissance, la virilité et la décroissance ; la première et la dernière sont semées de souffrances, la deuxième passée en HARMONIE sera toute de félicité.

Quel sera le rapport entre les durées de ces trois phases ? Une des célébrités médicales de France prétendait naguère que la constitution de l'homme lui assurerait 140 ans de vie, si les chagrins, les excès, etc., ne venaient l'abrégér. De son côté Fourier estime que la vie des harmoniens atteindra 120 ans. Me tenant au chiffre le plus bas, je fais ce raisonnement : des 120 années dont se composera la vie de l'homme heureux, 20 au plus précéderont la virilité, 20 au plus la suivront ; l'âge mûr durant lequel il jouira de la plénitude de ses facultés sera donc de 80 ans au moins. L'analogie nous autorise à penser que les $\frac{2}{3}$ au moins de la vie mondaine du genre humain s'écouleront dans les délices de L'HARMONIE. L'autre $\frac{1}{3}$ qui n'est que le $\frac{1}{36}$ de la vie totale, se passera dans les phases inorganisées, partant mêlées de bien et de mal. Mais :

1^o Le tiers de ce temps sera pris par le sommeil qui adoucit les douleurs et les plus cuisants chagrins.

2° Aux époques les plus mauvaises, il se trouve bien des hommes relativement heureux.

3° Les plus malheureux comptent beaucoup de jours heureux et un plus grand nombre de supportables.

4° Bien des souffrances sont moins intolérables qu'on ne le pense, grâce à l'habitude, grâce surtout à la circonstance suivante : durant la croissance et à l'apogée d'une phase sociale, la religion et les institutions civiles, se trouvant d'accord avec les aspirations des peuples, leur font supporter les maux avec courage et résignation ; persuadés que les choses sont conformes à la volonté divine, ils ne croient pas qu'elles puissent aller d'autre manière qu'elles vont. L'habitude et les préjugés aidant, telle personne dont nous regardons le sort comme intolérable ne se plaint pas de la vie, ne se trouve pas malheureuse : ainsi, par exemple, est-il un civilisé qui ne préférât la mort à l'esclavage ? Eh bien ! en pleine barbarie, les esclaves se croient d'une nature inférieure à celle de leurs maîtres : ils n'envient pas leur position à laquelle la naissance leur ferme invinciblement l'accès ; ils se trouvent heureux quand leurs patrons sont humains et doux. Lorsque les phases sont en décroissance et particulièrement aux époques de transition d'une phase sociale à une autre, les peuples sentent plus vive-

ment leurs souffrances, il est vrai, parce que le doute a remplacé la foi, que la religion a perdu de son prestige et de son empire sur les cœurs, et que les institutions civiles sont impuissantes pour donner satisfaction aux besoins nouveaux ; mais encore, dans ces jours douloureux entre tous, la majorité des hommes restée fidèle aux anciennes croyances dont ils espèrent la prochaine restauration, et dans lesquelles ils trouvent appui et consolation, ne saurait être considérée comme malheureuse. La minorité composée des chercheurs, des hommes du progrès qui entrevoient ou pensent entrevoir un remède aux plaies sociales, souffre plus que leurs contemporains des maux qui les frappent également ; mais ces hommes eux-mêmes, animés de la foi la plus entière dans l'efficacité des réformes qu'ils proposent ; soutenus par l'espoir d'atteindre le but tant désiré, supportent avec patience les difficultés de la route et les persécutions réservées hélas ! aux idées nouvelles.

Si nous tenons compte de ces considérations et de ces palliatifs qui tempèrent considérablement les souffrances inévitables durant le tiers de nos vies charnelles, nous dirons : à la mort du genre humain, les moments heureux dont chacun de nous aura joui l'emporteront tellement sur les moments malheureux que ceux-ci apparaîtront dans l'en-

semble de nos existences, comme un jour néfaste dans une vie de bonheur. Nous reconnaitrons alors la bonté de Dieu et le remercierons de nous avoir créés.

45^e Lettre.

La métempsychose bi-composée, nous l'avons reconnu, répond aux désirs de l'homme, même à celui de pouvoir implorer le secours d'êtres sympathiques, ayant souffert ici-bas, assez forts aujourd'hui pour venir en aide à leurs frères malheureux. Mais si les révélations du cœur rendent probable cette solution du grand problème les autres espèces de révélations ne la repoussent-elles pas ? Voyons :

L'étude de la nature nous apprend que dans le grand nombre des choses soumises aux lois de la série progressive équilibrée, trois seulement de ces séries approchaient de la perfection, à savoir ; le jour, l'année et la vie humaine. Or : à la nuit succède le jour qui est suivi d'une nuit nouvelle, et cette succession de phases alternativement obscures et brillantes durera autant que la terre. Il en est de même pour les phases de l'année, donc, de par l'analogie, après la vie obscure dont, ici bas, nous parcourons plus ou moins péniblement les phases, viendra une vie relativement brillante qui sera

suivie d'une autre existence charnelle, et ainsi de suite jusqu'à la mort de nos corps aromaux. Donc la révélation de la nature confirme celle du cœur. Passons aux révélations du verbe.

Les traditions juives parlent peu ou point d'une autre vie. Les traditions chrétiennes se bornent à dire qu'on sera heureux ou malheureux dans l'autre monde selon la conduite qu'on aura tenue dans celui-ci; saint Paul seul fait mention du corps aromal : « Le corps, dit-il, est maintenant mis en terre plein de corruption, et il ressuscitera incorruptible; il est mis en terre tout difforme, et il ressuscitera tout glorieux. Il est mis en terre privé de tout mouvement; et il ressuscitera plein de vigueur. Il est mis en terre corps animal, et il ressuscitera corps spirituel. Comme il y a un corps animal, il y a aussi un corps spirituel. » Ces corps spirituels sont-ils ces ombres que les païens logeaient à l'Élisée ou au Tartare? On peut le croire; ce sont eux aussi, sans doute, que les chrétiens font monter au ciel ou descendre aux enfers, car on ne comprendrait pas qu'une âme, c'est-à-dire une force, souffrit des atteintes du feu, si elle n'était revêtue d'un corps quelconque. On parle bien aussi d'une résurrection des corps charnels à la fin des temps; mais tout cela est plein de mystères et n'a rien de commun avec la métempsycose bi-composée.

Interrogeons les autres traditions religieuses, peut-être les trouverons nous plus explicites : elles doivent au reste renfermer chacune une portion de la vérité, car Dieu a « répandu son esprit sur toute chair, » selon l'expression du prophète Joël. Il est bon, il aime tous ses enfants, son verbe a donc dû se faire entendre à toutes les races suivant les besoins de chacune. Par conséquent si la métempsy-cose bi-composée résout intégralement le problème de l'immortalité, elle doit non seulement contenir les croyances principales qui partagent le monde à ce sujet, mais encore les compléter et rectifier ce qu'elles contiennent inévitablement d'erronné, car partout, jusqu'à présent, le mal se mêla au bien, l'erreur à la vérité. Or, voici les deux principaux dogmes concernant la vie future qui règnent sur la terre, et se la partagent pour ainsi dire depuis un temps immémorial.

L'occident croit à l'union de l'âme à un corps léger destiné à jouir ou à souffrir après la mort, selon que cette âme aura mérité récompense ou châtiment; l'orient croit à la métempsy-cose simple. Un mot sur ces deux dogmes.

Parlant de la manière dont les Grecs, plus de vingt siècles avant notre ère, concevaient l'âme dégagée du corps charnel, l'abbé Barthélemy s'exprime ainsi : « Telle était l'idée que, d'après les

Égyptiens, ils se faisaient de cette substance si peu connue. L'âme spirituelle, c'est-à-dire l'esprit ou l'entendement, est enveloppée d'une âme sensitive qui n'est autre chose qu'une matière lumineuse et subtile. » Il serait difficile d'exprimer plus clairement l'existence du corps aronal et de le peindre plus fidèlement.

Quant à la métempsycose, voici ce qu'en dit Burnet cité par Dupuis : « La métempsycose était si anciennement et si universellement répandue en Orient qu'on croirait qu'elle est descendue du ciel, tant elle paraît sans père, sans mère et sans généalogie, Hérodote la trouva établie chez les Égyptiens, et cela dès la plus haute antiquité. Elle fait aussi la base de la théologie des Indiens.... Elle est reçue presque partout au Japon.... Elle est un dogme des Talapoins ou des religieux de Siam et des Tao-Sée à la Chine, on la retrouve chez les Kalmouks, les Mogols, les Thibetains etc. »

Ainsi les dogmes qui semblaient séparer par un abîme infranchissable les religions de l'Orient et de l'Occident se trouvent également confirmés par la métempsycose bi-composée qui les absorbe, les complète et les débarrasse de leurs erreurs, en enlevant à l'un l'éternité des châtiments et des récompenses, sanction incompatible avec la bonté et la justice divines, et tout à fait disproportionnée

avec les mérites et les démérites; en retranchant à la métempsycose antique la transmigration des âmes dans le corps des animaux; dogme inconciliable avec la mission du genre humain et la bonté du Créateur.

Avant de passer à un autre sujet, résumons succinctement ce que nous avons dit touchant le grand problème de la tombe.

Je pense t'avoir démontré, mon cher Auguste, que si Dieu existe et que les attractions soient proportionnelles aux destinées, nous survivons à la décomposition de notre vêtement charnel. Cette haute question résolue, il s'en présenta à l'instant une autre, complémentaire de la première, à savoir : quelle existence succède à celle-ci? A cette seconde question, j'ai répondu par une hypothèse : la métempsycose bi-composée. Pour en apprécier la valeur, nous l'avons soumise à de rudes épreuves : nous avons reconnu d'abord que la présence en nous d'un corps aromal explique d'une manière assez satisfaisante l'extase magnétique, ce phénomène prodigieux, resté jusqu'à présent sans explication. Je t'ai montré que la métempsycose bi-composée s'accorde avec les révélations du cœur et celles de la nature, et concilie, en les complétant, les systèmes sur l'avenir de l'âme rapportés par les traditions religieuses. Je t'ai fait voir encore com-

ment elle atteste la puissance, l'économie, la justice et la bonté de l'Ordonnateur souverain. Enfin, nous avons constaté qu'elle excite à la pratique de toutes les vertus et offre la sanction la plus équitable des actions humaines, sans appeler à son aide l'intervention divine. Sais-tu, mon bien-aimé, beaucoup de dogmes aussi solidement établis? Cette concordance des révélations, ce magnifique faisceau de preuves ne portent-ils pas la conviction dans ton esprit? La métempsychose bi-composée ne satisfait-elle pas ton cœur, ne charme-t-elle pas ton imagination? Ne penses-tu pas que Fourier, en proposant cette consolante et sainte doctrine, donna la plus rationnelle solution de la grande énigme, celle qui doit approcher le plus de la vérité, si elle n'est la vérité même? Quant à moi, je le répète, je l'admets cette solution jusqu'à ce qu'on m'en ait prouvé la fausseté, ou proposé une autre plus satisfaisante encore et remplissant mieux, s'il est possible, les nombreuses conditions du problème.

46^e Lettre.

Jusqu'ici j'ai toujours supposé Dieu; je me propose aujourd'hui de prouver son existence. Prouver qu'il existe un être intelligent, créateur ou organi-

sateur des choses ! A quoi bon ? Ne suffit-il pas d'ouvrir les yeux pour en avoir la conviction ? Non, apparemment, puisqu'il se trouve de par le monde des hommes qui doutent, d'autres qui nient. Comment expliquer et justifier ces doutes et ces négations, quand notre cœur et notre instinct affirment ? Si à la vue d'un morceau de verre quelqu'un disait . On ne rencontre pas cette substance dans la nature, qui donc l'a créée ? Chacun répondrait sans hésitation : un être vivant rassembla les éléments de ce corps nouveau, et les plaça dans les conditions indispensables à leur combinaison ; cet être possédait nécessairement l'intelligence, sans quoi il n'eût pas découvert ces conditions. Comment donc, en voyant des éléments bien plus nombreux combinés avec tant d'art qu'ils forment des êtres vivants : plantes et animaux, comment, dis-je, y a-t-il des hommes qui nient l'intervention d'un artiste infiniment intelligent dans la formation d'œuvres aussi admirables ? A ce refus d'admettre un ouvrier quand on a sous les yeux une variété prodigieuse de merveilleux ouvrages, je n'aperçois qu'une raison spécieuse : la présence du mal ici-bas. Épicure disait et tous les athées répétèrent après lui : « Ou Dieu n'a pu empêcher le mal ou il ne l'a pas voulu. S'il l'a voulu et ne l'a pu, il n'est pas tout-puissant ; s'il ne l'a pas voulu le pouvant,

il n'est pas bon. Donc, puisque le mal existe, Dieu n'existe pas, car l'idée de Dieu implique nécessairement puissance et bonté infinies. » Ce raisonnement n'est pas irréprochable : la conséquence rigoureuse résultant des prémisses n'est autre selon moi que celle-ci : un voile épais dérobe à nos yeux la cause du mal ; qui sait si on ne parviendra pas à le soulever un jour. C'est ce qui a lieu en effet ; la connaissance des destinées du genre humain nous a fait toucher du doigt, tu te le rappelles sans doute, la source de nos maux et en a justifié Dieu. Nous avons reconnu que ne pouvant empêcher le mal sans manquer le but qu'il s'était proposé en plaçant l'humanité sur la terre, Dieu le fait servir d'aiguillon pour la pousser dans la voie qui conduit au bonheur. Nous avons reconnu de plus comment la bonté divine adoucit nos souffrances par tous les palliatifs compatibles avec le progrès.

Donc, la présence du mal n'exclut pas l'existence de Dieu ; donc, « ce grand mot d'Epicure qui alarme depuis si longtemps la terre entière et auquel, dit Voltaire, on ne peut répondre qu'en gémissant ; » ce terrible mot trouve enfin sa réponse claire et précise ; et, s'il est vrai, comme l'affirme ce philosophe, que « c'est sous cet abri que se sont réfugiés tous les athées, » il s'ensuit que la découverte de la destinée terrestre du genre

humain a vaincu l'athéisme, et que l'existence d'une intelligence créatrice ne saurait plus laisser de doute.

Mes 32^e et 33^e lettres disculpent Dieu des maux qu'avait probablement en vue Épicure quand il formulait son redoutable argument, car ce sont ceux dont les hommes se sont le plus préoccupés parce qu'ils l'atteignent incessamment et plus directement que les autres dont il me reste à l'entretenir. Pourquoi, dit-on, les tremblements de terre et les volcans? Pourquoi sur la terre, dans l'air, au sein de la mer et jusque dans la moindre goutte d'eau, les animaux grands et petits se font-ils une guerre sans trêve ni merci, se tendant des pièges, se livrant de sanglants combats et s'entre dévorant? Comment concilier avec la bonté du Créateur, cette nécessité de se servir de pâture les unes aux autres, à laquelle il soumit tant d'espèces animales? Je ne sais. On parle bien du besoin de contrebalancer la prodigieuse multiplication des petites espèces et d'équilibrer la population du globe; on dit: la nécessité de quelques espèces d'insectes nuisibles étant admise, l'équilibre exige la présence des espèces carnassières. Après avoir écrit que les poissons, les insectes et les animaux à sang froid qui sont les plus nombreuses espèces et servent plus particulièrement de pâture aux autres

ont une sensibilité fort obtuse ou en sont privés, Bernardin de Saint-Pierre ajoute : « Les animaux qui deviennent la proie des autres sont vieux généralement, or, une mort prompte, terminant instantanément une vie exempte de regrets du passé et de crainte sur l'avenir est préférable à celle qu'amène une lente décrépitude » Fourier, le grand analogiste, qui voit dans chaque pièce du mobilier terrestre le portrait fidèle d'un caractère humain, nous dit : Tout étant nécessairement lié dans la nature, Dieu a dû peindre, dans le règne animal comme dans les autres, l'homme parasite, cruel, rapace ou sanguinaire qui, dans les sociétés anarchiques s'engraisse du sang et des dépouilles des autres hommes. Ces raisons et celles qu'on allègue encore, je les admetts volontiers, mais comme secondaires, comme des palliatifs, des adoucissements ou des consonances, ainsi que Dieu sait en tirer d'un fait mauvais qu'il ne peut empêcher ; mais mon esprit se refuse à considérer ces raisons comme suffisantes pour décider le Très-Bon à former des êtres dont l'estomac engloutit chaque jour des myriades de créatures vivantes et sensibles quoi qu'on en dise. Cherchons donc ailleurs le mot de cette grande énigme ; et pour cela permets-moi une conjecture.

Si mes explications laissent à désirer, on ne sera

pas pour autant en droit de nier Dieu, mais en bonne logique, on devra faire ce raisonnement : Si la découverte de la destinée terrestre du genre humain donne l'explication des maux qui nous frappent le plus cruellement, et en justifie le Créateur, de nouvelles découvertes, on peut l'espérer, déchireront le voile sous lequel se cache encore la cause des autres maux. Cela dit, je l'expose ma conjecture.

L'ensemble de la création a certainement un but supérieur et définitif : quel est-il ? Supposons pour un instant que ce soit le raffinement, le perfectionnement ou seulement la modification de l'intelligence, du principe régulateur, en vue de créations, futures plus éthérées que la création actuelle qu'elles remplaceront un jour. Dans cette hypothèse, on comprend que cette guerre impitoyable entre les animaux peut conduire au but, car elle développe l'intelligence en la tenant incessamment dans l'activité, pour les besoins de l'attaque et ceux de la défense. Sans doute, me diras-tu, la fin étant celle que tu supposes, les moyens ne manquent pas d'efficacité ; mais cette fin ne pouvait-elle s'obtenir au prix de moindres douleurs, ou mieux sans douleurs ? Très-probablement ; mais, ne l'oublions pas : partout et en toutes choses, la diversité règne dans l'unité : c'est une loi de la série ; or, en ad-

mettant qu'il y ait une infinité de manières de perfectionner l'intelligence, elles doivent être mises en pratique dans l'infinité des mondes qui peuplent les cieux; et, comme elles doivent différer d'un monde à un autre, on peut croire que Dieu ne se sert du moyen employé ici-bas que dans notre monde ou dans la collection de mondes dont nous faisons partie.

Quant aux tremblements de terre, ils attestent, selon moi, le jeune âge de notre planète : ne sont-ils pas en effet la continuation, considérablement affaiblie, de ces inconcevables convulsions qui soulevèrent les montagnes, et rendirent par là le globe habitable? Les volcans dont les hommes peuvent aisément éviter les fureurs, distillent le soufre et répandent dans l'atmosphère le gaz acide carbonique indispensable aux végétaux.

Ces grands phénomènes ne me paraissent pas devoir être comptés parmi les maux.

Quoi qu'il en soit, je terminerai ma lettre en te répétant ce que je t'ai déjà dit plusieurs fois : Si, en donnant l'explication du mal moral et du mal physique, et prouvant que la présence de ces maux se concilie avec la bonté du Créateur, la découverte de la destinée de l'homme mit à néant la plus redoutable des objections contre l'existence de Dieu, on peut croire que des découvertes ultérieures jus-

tifieront également le Très-Haut de l'existence des autres maux restés jusqu'à présent sans explication. Cela suffit, me semble-t-il, pour rendre toute sa force à ce sentiment intime, à cet instinct universel qui nous crie : un être non moins intelligent que puissant et bon, présida à la formation des êtres et à l'ordonnance des choses.

A la rigueur, je pourrais m'arrêter ici ; je ne le ferai pas : nous interrogerons ensemble les trois espèces de révélations, pour connaître leurs réponses, et nous assurer de leur concordance.

47^e Lettre.

L'étude de la nature nous l'apprend : foyer incandescent dans le principe, notre planète fut pendant des milliers de siècles privée d'habitants ; à une époque inconnue, les plantes, les animaux et l'homme firent leur apparition les uns après les autres. Qui les forma, qui leur donna la vie ? Nul ne le sait. Suivant quelques penseurs, ils proviennent de molécules animées qui se transformant et se perfectionnant peu à peu dans la suite des âges devinrent tout ce que nous voyons de vivant sur la terre. D'autres supposeront peut-être que les végétaux et les animaux, organes de l'astre, surgirent

à des moments donnés, d'une manière analogue à ce qui se passe dans l'homme fœtus et enfant. On pourra imaginer d'autres systèmes encore; mais, quel que soit celui auquel on s'arrête, on ne se demandera pas moins : qui a produit ces atomes, pères de tous les êtres terrestres, ces atomes anti-ques protégés, pourvus de deux sexes et doués de la faculté inconcevable de se métamorphoser à l'infini? Ou bien : qui a fait la terre et lui a donné le pouvoir de se développer? A ces questions et à toutes celles de même nature, il ne saurait y avoir, ce me semble, d'autre réponse que celle-ci : le hasard ou un être intelligent. Examinons donc si le mobilier terrestre est l'œuvre du hasard ou d'une puissance supérieure :

Et d'abord : le hasard a-t-il jamais rien produit? Non, apparemment, car on ne lui voit rien produire. « Qu'on me donne de la matière et du mouvement, disait Descartes, et je vais créer un monde. » Eh bien! Voici l'atmosphère, toujours plus ou moins agitée, non-seulement elle est matière, mais elle contient tout préparés, les matériaux dont sont formés les animaux et les plantes; pourquoi donc, s'il est capable de produire, le hasard secondé par les mouvements de l'air, ne combine-t-il pas sans cesse ces éléments de telle sorte qu'il en résulte un être vivant quelconque? Jusqu'à preuve contraire je me

crois donc autorisé à considérer le hasard comme impuissant à créer.

Voici d'ailleurs une pierre de touche infailible, selon moi, pour reconnaître si une chose vient du hasard ou d'un être intelligent : s'il y a symétrie et connexité entre les parties de cette chose ; si les pièces dont elle se compose sont nécessaires les unes aux autres et se prêtent un mutuel appui, s'il ne s'en trouve pas d'inutiles, elle ne peut être le produit du hasard qui ne saurait avoir ni plan ni but. Or, si on examine une plante ou un animal, on voit que leurs parties sont ordonnées avec un art infini, avec une connaissance parfaite des lois de la mécanique ; on reconnaît qu'elles ont toutes leur raison d'être. Y a-t-il un homme sensé qui oserait prétendre que les feuilles et les racines ne sont pas faites pour nourrir les plantes, les fleurs pour engendrer les fruits, les yeux pour voir, les oreilles pour entendre, la bouche pour manger, les poumons pour respirer, etc. ? Peut-on nier que ce soit là des buts bien déterminés, et des moyens admirablement propres à les atteindre ? Ils ne sauraient donc être l'ouvrage du hasard. Sans doute, me répondra peut-être quelque sceptique ; mais ces merveilleux instruments ne sont dus ni au hasard, ni à un être intelligent ; ils sont l'œuvre de la vie. Qu'est-ce à dire ? Ma raison se refusant à se payer

de mots, je demanderai toujours ce que c'est que la vie. Est-elle une simple conséquence de l'organisation? Est-elle due à un principe particulier, comme semblent l'annoncer certaines morts causées par la joie, la peur, le fer du chirurgien, morts qui laissent intact l'organisme? Nul ne le sait. Quoi qu'il en soit, voici une chose sur laquelle tout le monde est d'accord; pour se manifester, la vie a besoin que la matière soit organisée; et je me vois ramené à ma question: qui présida à l'organisation des premiers êtres vivants, le hasard ou une puissance intelligente? Je poursuis donc.

Voilà quelques kilogrammes d'eau, de gaz et de matière solide combinés entre eux et avec des forces mystérieuses, de telle sorte qu'il en résulte un homme. Cét homme vit, il a conscience de son existence; il sent, jouit et souffre, et conserve le souvenir des choses passées. Doué d'intelligence, il pense et raisonne; il possède des organes qui le mettent en rapport avec le monde extérieur; il communique ses pensées à ses semblables; il se transporte d'un lieu à un autre au gré de ses désirs, et, prodige des prodiges! il est double, mâle et femelle, et procrée des êtres qui lui ressemblent. Si nous analysons sa structure, nous lui trouvons une charpente osseuse si solide qu'elle supporte sans se rompre de très-lourds fardeaux; si artiste-

ment construite qu'elle protège efficacement les organes délicats indispensables à la vie : le cerveau, par la boîte épaisse du crâne, les poumons, le cœur, etc., par une double rangée de côtes liées et consolidées par les os du sternum; si souple dans son ensemble, dont les pièces sont unies par de puissants ligaments, que son corps peut prendre les postures les plus variées, les poses les plus impossibles, comme on dit aujourd'hui. Parmi ces os, nous remarquerons ceux des doigts et nous admirerons l'habileté du constructeur, hasard ou Dieu, qui plaça le pouce de manière à permettre à la main de saisir les objets volumineux, et de se jouer avec les plus délicats; nous admirerons également les os dont la bouche est armée: leur dureté et leurs formes les rendent éminemment propres à la trituration des aliments; les autres os ne méritent pas moins notre admiration, mais il faut savoir se borner : passons à d'autres fonctions :

Triturée par les dents et imprégnée de salive que distillent des appareils spéciaux, la nourriture va se décomposant dans l'estomac et les intestins où elle trouve des dissolvants parfaitement appropriés aux diverses transformations qu'elle doit subir. Produit essentiel et définitif de la digestion, le sang, chassé par le cœur, circule dans tout le corps, portant jusqu'aux extrémités la chaleur et la vie,

distribuant sur son chemin, à tous les organes, les matériaux que chacun d'eux choisit et s'assimile pour croître, ou met à profit pour remplacer ses molécules mortes et devenues inutiles. Puis ce sang revient aux poumons par les veines, s'y débarrasse des substances dont il s'est chargé, et, revivifié par l'oxygène, reprend dans les artères sa course féconde qui ne cessera qu'avec la vie.

Des réseaux nerveux tapissent les surfaces internes et externes du corps auxquelles ils donnent la sensibilité; tandis que des faisceaux de nerfs, pénétrant dans tous les organes leur rendent le même service, et qu'en esclaves soumis et agiles, ils vont exciter les muscles qui impriment aux membres tels ou tels mouvements, suivant les ordres de la volonté de l'homme.

Les plus minutieuses précautions abondent dans l'organisme humain; bornons-nous à un exemple: Le moindre choc, une imperceptible poussière, peuvent offenser les yeux, ces organes précieux autant que délicats, absolument différents par leur composition aqueuse de tous les autres organes. Pour préserver de dangereuses atteintes ces merveilleux instruments d'optique, le Fabricateur les plaça dans de profondes cavités, entourées d'os saillants; il les abrita par des sourcils et par des paupières toujours humides et armées de cils. Mais,

non-seulement, des précautions sont prises pour éviter les accidents, il y en a aussi pour les réparer : des chairs viennent-elles à se déchirer, des os à se rompre, les os brisés se soudent, les chairs brûlées ou emportées sont remplacées par de nouvelles, etc., etc.

Si une fonction de la vie exige un liquide spécial, des glandes toujours placées aux lieux les plus convenables s'empressent de l'élaborer. Parmi ces glandes, les unes distillent la salive ou les larmes, les autres le lait; celle-ci la bile, celles-là, qu'on trouve dans toutes les articulations forment la synovie, cette liqueur onctueuse qui lubrifie le jeu de ces articulations; et pour fabriquer des liquides de compositions si diverses, ces admirables alambics puisent au même réservoir, dans le sang, les éléments dont ils ont besoin.

Plus on étudie le corps de l'homme, plus on y découvre de merveilles; il n'est pas un organe, il n'est pas une pièce, tant petite soit-elle de cette superbe machine, qui n'offre aux yeux de l'observateur attentif des phénomènes dignes de son admiration. Voyons l'homme sous un autre aspect :

Les hommes agissent sous l'impulsion de leurs besoins. Nombreux, exigeants, insatiables, leurs besoins physiques les contraignent à mettre à contribution le mobilier terrestre entier; ils les por-

tent à cultiver, exploiter et embellir le globe, à y faire régner l'ordre et la paix ; en un mot, à le gérer, à le gouverner. Leurs besoins animiques les incitent à ordonner leurs rangs de telle sorte que l'économie règne en toutes choses ; qu'aucun effort ne soit perdu ; que la totalité des forces physiques, intellectuelles et morales du genre humain convergent vers le même but : la gestion de la terre. Tous les mobiles de l'homme : instincts, passions, désirs, aspirations marchent d'accord ; aucun d'eux ne contrarie les autres ; on ne pourrait ajouter à leur nombre ni en rien retrancher, sans rendre impossible à l'humanité le parfait accomplissement de sa tâche.

Après l'avoir esquissé ce portrait fort incomplet du roi de la terre je m'arrête et me pose cette-
question : le hasard, la vie ou toute autre force aveugle a-t-elle formé cet être dont toutes les parties du corps attestent un art infini, dont toutes les forces tendent vers un même but, — témoignage incontestable d'un dessein bien arrêté ? — Et, la main sur la conscience, je réponds : Non ; l'homme n'est pas l'ouvrage du hasard ; une intelligence puissante et bonne a pu seule créer cet être prodigieux. Comment ? Je ne sais ; mais l'intervention d'un Dieu intelligent pour sa formation est pour moi certaine.

L'étude de la nature nous fait d'autres révélations

encore, elle nous montre des lois et des faits qui ne peuvent évidemment être l'œuvre du hasard, et doivent nécessairement être attribués à l'intervention d'une puissance intelligente; ainsi cette étude révéla aux savants l'une des plus magnifiques harmonies de la nature dont je t'ai dit quelques mots dans mes 4^e et 5^e lettres; je veux parler de ce merveilleux et continuel échange de substance entre l'atmosphère, les végétaux et les animaux qui entretient la vie sur notre globe. Cette étude enseigne que les lois de la multiplication et de la destruction des êtres vivants sont telles que les espèces voraces et fortes n'anéantissent pas les espèces faibles; elle fait voir que des lois sages président au perfectionnement des animaux et des végétaux; que la loi qui régit la multiplication des hommes équilibrera un jour les produits et la population de la terre. Cette étude nous apprend encore qu'il y a en toutes choses économie de ressorts, unité de système et proportionnalité entre les attractions et les destinées, c'est-à-dire entre les fins et les moyens. Prise isolément, chacune de ces lois suffit pour prouver aux personnes exemptes de préjugés une intelligence créatrice; réunies, ces lois forment un faisceau de preuves capable, ce me semble, de porter la conviction dans les esprits les plus rebelles, s'ils sont restés droits et sincères.

Proclamons-le donc d'une voix haute et ferme : la Révélation de la nature annonce et démontre Dieu.

Examinons si les deux autres espèces de Révélation confirment celle-ci :

Si nous interrogeons le cœur humain, il nous répond que c'est pour lui un besoin de croire à un Être Suprême; qu'un sentiment intime, un instinct impérieux le lui annonce, — et les instincts ne trompent jamais, nous le savons. — Si, n'obéissant pas à un parti pris de nier quand même, le cœur de l'homme vient à douter, il souffre, et désire ardemment recouvrer la foi. Ce besoin est universel; il s'est toujours fait sentir, et les peuplades les plus sauvages adorent le Grand-Esprit. La Révélation du cœur marche donc encore ici d'accord avec celle de la nature; passons à celle du Verbe.

Les traditions religieuses annoncent toutes un Dieu suprême. L'abbé La Mennais résume en ces termes un travail plein de savantes recherches sur ce sujet : « En considérant ce qu'offrent d'universel les croyances du genre humain, nous avons montré que partout on a reconnu l'unité d'un Dieu éternel, tout-puissant, créateur et conservateur. » Ce passage me dispense de t'en produire d'autres : il serait facile de multiplier les citations, mais à

quoi bon? Tous les écrivains qui traitent cette question concluent comme La Mennais.

Je me résume et je dis : l'étude de la nature révèle un Dieu créateur et organisateur ; l'étude du cœur et les traditions religieuses confirment cette affirmation, donc Dieu existe.

Soit, me dira-t-on, mais où réside ce Dieu de l'univers, et quelle est sa nature? A ces hautes questions, je ne puis répondre, je l'avoue, que par une conjecture ; n'importe, je vais te la soumettre, mon cher Auguste, tu jugeras de sa valeur.

48^e Lettre.

Tout est sériaire dans la nature : mobilier terrestre, développement des êtres et des choses, attractions, séries, etc. Or, voici que nous connaissons deux êtres intelligents, deux êtres créateurs et organisateurs : Dieu et l'homme. Dieu qui crée les mondes, l'homme créateur de matières inertes, comme il est facile de s'en convaincre en entrant dans une pharmacie ou dans une fabrique de produits chimiques. Mais une distance incommensurable sépare l'homme de Dieu, donc il existe entre eux une série d'êtres de plus en plus intelligents. S'il était possible de remonter cette échelle de Ja-

cob on arriverait de proche en proche à connaître Dieu : essayons de le faire.

Chez l'homme, l'intelligence est unie à la matière. Il en est de même chez les animaux, groupes inférieurs, où l'intelligence se manifeste de plus en plus clairement à mesure qu'ils occupent une place plus élevée sur l'échelle de la vie. Mais si l'intelligence se montre unie à la matière dans les chaînons inférieurs, l'unité de système exige que cette union se retrouve dans tous les termes de la série : donc les êtres intelligents supérieurs à l'homme ont des corps matériels. Quels peuvent être ces corps, sinon les astres ? Tu m'arrêteras certainement ici : quelle apparence, me diras-tu, que les astres soient vivants ? Je ne saurais le prouver, je l'avoue ; s'il m'était donné de le faire, ma proposition ne serait pas une conjecture, elle prendrait rang parmi les vérités acquises. Est-il toutefois trop téméraire de croire les astres doués de vie ? Je ne le pense pas : la nature multiplie les êtres vivants avec une profusion qui fera éternellement l'admiration et l'étonnement des naturalistes. La terre, les eaux, les airs, les corps des animaux, le feuillage et les tiges des plantes sont peuplés de créatures animées ; et le microscope en montre des myriades dans les moisissures et les liquides. Serait-il raisonnable de supposer que celui qui jeta

par milliers les animalcules dans une larve d'insecte, selon la poétique expression de M. de Lamartine, ait refusé la vie aux astres dont le volume effraie l'imagination ? Non, sans doute. Cette croyance, d'ailleurs, fut celle d'une foule de penseurs de tous les temps : « C'est un fait indubitable, dit M. Fourmont, dans les mémoires de l'académie des inscriptions, que la plupart des anciens philosophes, soit Chaldéens, soit Grecs, nous ont donné les astres comme animés. » Saint Clément d'Alexandrie et Origène n'en doutaient pas ; Joseph de Maistre partageait cette croyance : « Les corps célestes, écrivait-il, sont mus précisément comme le corps humain par des intelligences qui leur sont unies, sans qu'on sache comment. » Elle serait longue la liste des philosophes qui pensaient de même.

Mais ce n'étaient pas seulement des philosophes qui croyaient les astres animés : « Si nous considérons les anciens peuples de l'Europe, dit La Mennais, nous trouvons partout le culte... de divinités célestes qui présidaient aux astres... telle était la religion des Scythes, des Thraces, des Gètes, des Goths, des Germains, des Celtes, des Ibériens, des Hellènes et des premiers habitants de l'Italie. » Dupuis s'exprime de même, puis il ajoute : « Si nous passons dans l'Amérique tout y est nouveau : plantes, quadrupèdes, arbres, fruits,

reptiles, oiseaux, mœurs, usages, la religion seule est encore la même que dans l'ancien monde : c'est toujours le soleil, la lune, les astres et les éléments qu'on y adore. » Or, toute adoration implique nécessairement la croyance à l'intelligence de l'objet adoré, d'où il suit que partout les peuples considèrent les astres comme des êtres intelligents.

Les Romains rendaient un culte à Rhée, l'âme de la terre ; les Hébreux adorèrent, presque sans interruption, le soleil dont l'image avait pris place dans le temple même de Jéhovah ; et les premiers chrétiens partageaient l'opinion générale à cet égard ; du moins on doit le présumer quand on lit dans Origène écrivant contre Celse : « Si parmi les innombrables choses que nous disons sur les astres, Celle avait seulement entendu : louez le Seigneur ô vous étoiles et lumière ! ou bien, louez-le cieus des cieus, il ne nous accuserait pas de compter pour rien de si grands panégyristes de Dieu. »

Tout cela est fort bien, me diras-tu, mais insuffisant pour me convaincre. Sur quoi donc se fondaient les peuples et surtout les philosophes pour voir dans les astres des êtres vivants et intelligents ? Je ne sais . probablement ils le croyaient par instinct. Quant à moi, ce qui rend cette croyance fort probable à mes yeux, le voici :

En recherchant si notre planète, l'astre le mieux connu, bien que très-imparfaitement encore, présente des caractères qui décèlent la vie, je trouve d'abord certaines analogies entre elle et les animaux. Ainsi :

Comme l'animal, la terre possède une chaleur indépendante de celle du soleil. Cette chaleur ne serait-elle pas due à la circulation de ses fluides électriques, aux combinaisons chimiques qui s'opèrent dans son sein, en un mot à des phénomènes analogues à ceux qui se passent chez les animaux vivants, plutôt qu'à un feu central dont rien, à ma connaissance, ne démontre positivement l'existence.

Comme l'animal, le globe terrestre est enveloppé d'une atmosphère remplie de ses émanations, de ses transpirations continuelles.

Soumis aux lois de la série symétrique équilibrée, les parties externes de l'animal présentent l'apparence de deux moitiés semblables réunies par une base commune ; les deux hémisphères de notre planète se composent de zones parallèles à l'équateur, et les zones de l'hémisphère austral ont de l'analogie avec leurs correspondantes de l'hémisphère boréal ; de sorte que notre globe offre l'aspect de deux moitiés de sphère unies par leurs bases et ayant entre elles une ressemblance générale.

Le mouvement semble une faculté particulière aux animaux, et la terre ne repose jamais. Sans doute, les mouvements de l'animal sont dus à sa volonté, ceux de la terre à?... à une impulsion une fois imprimée, répondra-t-on. Qui peut l'affirmer? Et si cela est, comment expliquer pourquoi l'éther qui remplit l'espace opposant nécessairement un obstacle continu, quelque faible qu'on le suppose, à la rotation du globe, son double mouvement ne finit-il pas par se ralentir?

Les roches granitiques sont-elles sans analogie avec la charpente osseuse de l'animal? Les cours d'eau internes et externes qui répandent la fécondité et la vie sur la terre, ne rappellent-ils pas, par leurs fonctions et leur ordonnance symétrique, les artères et les veines?

L'aiguille aimantée nous apprend que l'électricité parcourt incessamment la terre : cette circulation régulière et constante d'un fluide analogue au fluide nerveux de l'animal, n'atteste-t-elle pas la vie de notre planète?

La terre n'est-elle pas sujette aux maladies comme les animaux? Le choléra et d'autres épidémies mystérieuses ne proviendraient-ils pas d'un défaut d'équilibre dans ses fluides nerveux? La gangrène des pommes de terre qui se manifeste dans le même moment sur des points fort éloignés,

n'indiquerait-elle pas un dérangement dans sa santé?
Qui sait ?

Ces analogies entre la planète et l'animal ne sont pas les seuls signes qui me font croire à la vie des astres; je veux t'en soumettre d'autres auxquels tu pourras probablement en ajouter encore.

Pour se développer, l'embryon terrestre attirera et s'incorpora la lumière ou, si tu préfères, l'éther répandu dans les cieux : cette puissance d'attraction et d'assimilation n'atteste-t-elle pas la vie ?

La matière subit des transformations beaucoup plus considérables sous l'influence de la vie que par la simple attraction chimique : la grande variété des productions minérales de notre globe avant l'apparition des êtres vivants, ne serait-elle pas due à sa puissante vitalité.

L'un des caractères de la série progressive, c'est que les extrêmes se touchent, c'est-à-dire ont de la ressemblance entre eux plus qu'avec les termes intermédiaires : or, les êtres doués de la vie la plus obscure, les graines et les œufs affectent une forme plus ou moins sphérique, d'où l'on doit inférer que les êtres dotés de la vie à son degré supérieur, possèdent une forme analogue; c'est ce qui a lieu pour les astres qui sont des sphéroïdes.

Plus d'un savant considère les modifications

successives et continuelles d'un être quelconque, comme la preuve la plus sûre de sa participation à la vie ; s'il en est ainsi, la terre possède une grande vitalité, car nul corps ne subit de plus profonds changements qu'elle n'en éprouva dans sa tendre enfance et qu'elle n'en éprouve encore aujourd'hui : Tout ici-bas, disent les géologues, est en perpétuel travail d'élaboration et de transformation : les pierres se forment, les mers se déplacent, les terres se soulèvent, des îles sortent du sein des eaux, des volcans vomissent la lave, des tremblements de terre ébranlent le sol, etc.

En résumé, la terre sortit du néant à un moment donné ; elle y rentrera un jour, car tout ce qui est cessera d'être. Les changements qu'elle a éprouvés, le mouvement qui l'emporte dans les cieux ; sa forme extérieure, sa chaleur propre, son enveloppe gazeuse, ses fluides nerveux et autres, un grand nombre de philosophes et la plupart des anciennes traditions, tout s'accorde pour nous dire que la terre est vivante. Comment d'ailleurs, s'il ne possédait la vie, le globe pourrait-il l'entretenir à sa surface ? Coupez les cheveux d'un cadavre, ils ne repoussent pas ; abattez une forêt, une forêt nouvelle la remplace.

Si la terre est vivante, tous les astres le sont aussi : ainsi le veut l'analogie. Si les astres sont

vivants, ils doivent être intelligents : On comprendrait difficilement, en effet, que des créatures aussi supérieures à l'homme par leur volume et leur importance fussent privées de raison quand nous en possédons une. Voici au surplus une circonstance qui atteste dans les astres cette haute faculté : leurs rangs sont ordonnés, par la série hiérarchique ; or, cette espèce sériaire est réservée, comme je te l'ai fait remarquer en son lieu, pour ordonner entre eux les êtres doués d'intelligence.

Donc, on peut croire sans témérité les astres vivants et intelligents. Ceci posé, je reprendrai dans ma première lettre l'exposé de l'hypothèse sur la nature de Dieu.

49^e Lettre.

Les êtres intelligents, avons-nous dit, constituent certainement une série progressive dont nous connaissons le premier et le dernier terme, l'homme et Dieu. Pour parvenir, s'il est possible, à la connaissance de la nature divine, il est un moyen : monter, en partant de l'homme, la sublime échelle qui aboutit à Dieu : essayons de le faire.

Les termes de toute série ont entre eux de l'analogie ; donc, l'intelligence de l'homme étant

unie à un corps matériel, tous les termes de la série des êtres intelligents possèdent nécessairement des corps matériels ; quels peuvent être ces corps ? les astres apparemment, car on n'en découvre pas d'autres dans la nature. Donc, vraisemblablement, les planètes forment le terme immédiatement supérieur à l'homme.

Les astres ne vivent pas sans liens entre eux : notre terre fait partie d'un groupe composé de planètes solitaires, de planètes accompagnées de satellites et d'un soleil, terme pivotale sur lequel tous les autres se conjuguent. Ce système ou tourbillon solaire présente des caractères fort remarquables :

1^o Les satellites forment avec leur principale des systèmes en miniature, entièrement analogues dans les lois générales de leur mouvement, au grand système du soleil ayant pour satellites les planètes (*).

2^o Les satellites de Jupiter et de Saturne tournent sur leurs axes, comme le fait notre lune, dans des périodes égales à leurs révolutions sidérales respectives autour de leurs planètes, de sorte

(*) Ces renseignements et ceux qui vont suivre sont, à peu d'exceptions près, empruntés au *Traité élémentaire d'astronomie*, de sir J. W. Herschel.

qu'elles présentent toujours le même hémisphère à ces planètes.

3° Les trois premiers satellites de Jupiter se meuvent avec des vitesses tellement distribuées, qu'ils ne peuvent être éclipsés à la fois.

4° Les distances qui séparent les planètes vont en doublant à mesure qu'elles s'éloignent du soleil.

5° Les carrés des révolutions périodiques de deux planètes sont l'un à l'autre dans le même rapport que les cubes de leurs moyennes distances au soleil.

Ce dernier caractère faisait dire à sir John Herschel : « Quand nous contemplons les parties constituantes du système planétaire, du point de vue que cette loi nous offre, ce n'est plus une simple analogie qui nous frappe, ce n'est plus une ressemblance générale parmi des corps indépendants l'un de l'autre et circulant autour du soleil, chacun suivant les lois de sa nature et de son lieu particulier. La ressemblance s'offre maintenant comme un air de famille; la même chaîne lie l'ensemble qui marche en parfaite harmonie, soumis à une seule influence prépondérante, qui s'étend du centre aux limites les plus éloignées de ce vaste système, dont tous les éléments, compris la terre, peuvent être regardés comme les membres d'un seul et même corps. »

Ce grand corps est-il vivant? On peut raisonnablement le croire : placé au centre du tourbillon, le soleil dispense à tous ses membres, le jour, la chaleur, la force, en un mot la vie. Que le soleil meure et tous les organes se refroidissent et meurent aussi; cet astre n'est donc pas un simple chef de groupe mais le cœur ou le cerveau d'un être vivant. Comment, dira-t-on, supposer vivant un être formé d'organes doués chacun d'une vie propre? Sans m'appuyer sur l'opinion des savants qui regardent toute créature vivante comme un composé de molécules vivantes, je me bornerai à répondre que les organes des plantes et des animaux eux-mêmes possèdent des vitalités propres et jusqu'à certain point indépendantes de la vie du tout : mettez en terre une branche de vigne elle poussera vigoureusement; nos poumons, notre cœur etc. ne sont-ils pas doués de vitalités particulières et différentes? Si vraiment, car un poumon peut mourir, un membre, une glande peuvent être retranchés par le fer du chirurgien, sans compromettre sérieusement la vie du malade.

On doit donc considérer les systèmes solaires comme des créatures vivantes ayant pour corps la lumière ou l'éther, pour tête un soleil, pour membres des planètes, des satellites et des comètes unis entre eux par l'attraction. S'ils sont vivants, ces

corps merveilleusement organisés ont nécessairement de hautes fonctions à remplir dans le développement de la vie universelle et par conséquent de puissantes intelligences ayant leur siège dans leurs soleils.

Les tourbillons solaires occupent donc le troisième rang dans la série des êtres intelligents.

Les systèmes solaires ou planétaires ne vivent pas dans une entière indépendance ; ils sont les membres de systèmes stellaires nommés par les astronomes : amas d'étoiles, par Fourier : univers ; systèmes composés de soleils circulant autour d'un pivot commun, et entraînant leurs membres avec eux. Herschel lui-même va justifier ces assertions :

Après avoir dit que lorsqu'on dirige de puissants télescopes sur des taches que l'on a souvent prises pour des comètes, et qui pour la plupart se composent entièrement d'étoiles amassées, occupant un contour défini, et concourant à la lumière plus intense du centre, où leur condensation est ordinairement plus grande, Herschel continue ainsi : « Plusieurs objets du même genre que la troisième nébuleuse de la liste de Messier, — cette liste contient 203 de ces taches, — ont une figure exactement ronde, et répondant complètement à l'idée d'un espace globulaire rempli d'étoiles, isolé dans

les cieux, et constituant une famille à part du reste, soumise seulement à ses propres lois. Ce serait en vain que l'on chercherait à compter les étoiles dans un de ces amas globulaires. On ne pourrait les compter même par centaines; un calcul uniforme basé sur les intervalles apparents entre elles près des bordures (où elles ne sont pas projetées l'une sur l'autre) et sur le diamètre angulaire de chaque groupe, ne donne, pour plusieurs amas de ce genre, pas moins de dix à douze mille étoiles, agglomérées dans un espace rond, dont le diamètre angulaire n'excède pas huit à dix minutes, c'est-à-dire dans une aire qui n'est que la dixième partie de celle que couvre la lune. Peut-être pensera-t-on que c'est avoir le goût du gigantesque que de regarder les individus de ces groupes comme des soleils semblables au nôtre, et leurs distances mutuelles comme égales à celle qui sépare notre soleil de l'étoile fixe la plus proche. Cependant quand on considère que leur éclat réuni affecte l'œil d'une moindre impression de lumière qu'une étoile de cinquième ou de sixième grandeur, — car le plus grand de ces amas d'étoiles est à peine visible à l'œil nu, — l'idée qu'on sera forcé de se former de leur distance de nous, rendra cette évaluation de leurs dimensions familière à notre imagination; en tous cas, nous ne pouvons regarder un groupe

ainsi isolé, formant un ensemble oblong et rond, comme ne constituant pas un système d'un caractère particulier et bien arrêté. »

Ces amas d'étoiles sont, selon toute apparence, des univers semblables à celui auquel appartient notre soleil. Celui-ci se compose probablement de toutes les étoiles visibles à l'œil nu, y compris la voie lactée. Et, comme la plupart des nébuleuses se résolvent en amas d'étoiles à mesure qu'on dispose de télescopes plus puissants, on doit en conclure que le nombre des univers déjà connus est très-considérable.

Les soleils, ces membres d'univers, ne gardent pas l'immobilité, car alors, obéissant à l'attraction, ils se précipiteraient les uns sur les autres pour former une seule masse. De son côté l'analogie nous enseigne que, si dans le groupe élémentaire dont nous sommes membres, les satellites font leurs révolutions autour de leurs planètes respectives, les planètes autour du soleil, dans la sous-série immédiatement supérieure, dans les univers, les soleils doivent circuler autour d'un centre commun, soleil unique ou multiple. Les astronomes, d'ailleurs, admettent cette proposition : « Sir W. Herschel rapportait un mouvement général qu'il pensait apercevoir dans les principales étoiles, au mouvement du soleil et du système solaire dans

le sens opposé. Il n'est personne, ajoute John Herschel, son fils, qui, ayant réfléchi avec une attention convenable sur ce sujet, soit tenté de nier qu'il y a forte probabilité, sinon certitude, que le soleil a un propre mouvement dans quelque direction. » Les astronomes semblent à peu près fixés aujourd'hui sur le point autour duquel gravitent les organes de notre univers.

La difficulté de classer les corps célestes ne provient pas uniquement des aspects différents que présentent ces corps aux divers âges de leur vie, mais encore et surtout de la diversité qui règne dans ces grandes unités. Il est facile de voir, en effet, que cette diversité dont nous avons constaté l'existence dans toutes les séries régulières ici-bas, existe aussi dans la série des puissances du ciel.

Les planètes de notre tourbillon diffèrent entre elles par le volume, la densité, l'éclat, la rapidité de mouvement et le mobilier qui ne saurait être le même sur deux d'entre elles, attendu les différences de température, d'attraction et conséquemment de densité d'atmosphères. Vénus n'a pas de satellite, la terre en a un, Jupiter quatre, Uranus plusieurs dont les mouvements, par exception, sont rétrogrades, et Saturne en possède sept, plus une double ceinture.

Dans notre univers, les soleils diffèrent par la

couleur, l'éclat, le volume : « Le docteur Wollaston, dit Herschel, a prouvé que la lumière intrinsèque de Sirius équivalait presque à quatorze soleils. » Ils diffèrent sans doute aussi par le nombre de leurs planètes, etc. On connaît un grand nombre d'étoiles binaires ou ternaires circulant autour les unes des autres : dans son Cosmos, Humboldt dit qu'on comptait en 1837 plus de 2,800 de ces pivots multiples de tourbillons. « Plusieurs de ces étoiles doubles, écrit Herschel, offrent le phénomène curieux de couleurs contrastées ou complémentaires. Dans ces exemples, la plus grande étoile est ordinairement de couleur rougeâtre ou orangée, tandis que la plus petite semble bleue ou verte. Une étoile double de Cassiopée offre la magnifique combinaison d'une grande étoile blanche et d'une petite étoile d'un riche pourpre ; il est plus aisé de dire que de concevoir quelle variété d'illumination deux soleils, un rouge et un vert, ou un jaune et un bleu, peuvent donner à une planète circulant autour de l'un et de l'autre. » « Des étoiles isolées de couleur rouge, presque aussi foncée que celle du sang, se montrent dans plusieurs parties des cieux. »

Les univers diffèrent par le nombre de leurs soleils et par leurs configurations : les uns sont des amas globulaires absolument ronds, les autres

groupent leurs soleils dans des espaces ovales plus ou moins allongés; ceux-ci sont lenticulaires, ceux-là annulaires. Notre univers paraît devoir se ranger dans l'une de ces deux dernières classes. On voit des univers dont les soleils sont presque tous d'une même grandeur, dans d'autres, leurs grandeurs diffèrent extrêmement.

Ainsi, partout, dans les cieux comme sur la terre on trouve la plus riche variété dans l'unité.

Avant de passer aux puissances célestes supérieures aux univers, résumons succinctement ce que nous en avons dit et tâchons de concevoir leur immensité.

Un univers est un être vivant et intelligent, chargé par conséquent de créer et de gouverner. Il a pour corps la lumière, pour organes des systèmes solaires unis par l'attraction, pour pivot un soleil ou une collection de soleils, siège de l'âme de cette céleste créature. Les univers occupent la quatrième place dans la série des êtres intelligents.

Pour nous former une faible idée de la grandeur d'un univers, voyons le nôtre : la lumière qui fait plus de quatre millions de lieues par minute, met quatorze ans à nous venir de Wéga, étoile de première grandeur. Or, les astronomes sont portés à croire qu'une étoile de cet ordre devrait être 362 fois plus éloignée de nous qu'elle ne

l'est, pour n'avoir plus que l'apparence d'une étoile de seizième grandeur. S'il en est ainsi, les étoiles de ce dernier ordre, — possédant, bien entendu, l'intensité de lumière de Wéga, — se trouvent placées à une distance telle qu'il faut à leur lumière plus de cinq mille ans pour nous parvenir ! Et, comme on aperçoit des étoiles de tous les ordres de grandeur dans des sens diamétralement opposés, il s'ensuit que, en supposant les étoiles de seizième grandeur situées aux confins de notre univers, le diamètre de celui-ci serait encore tel que la lumière ne mettrait pas moins de dix mille ans pour le parcourir. Je calcule ici dans l'hypothèse que nous occupons une place voisine du centre de notre univers, comme Herschel semble le croire.

Qui pourrait concevoir la masse et la grandeur des univers, de ces êtres gigantesques dont les systèmes solaires sont de simples éléments ? Comment se représenter nettement un corps composé de milliers de soleils, plusieurs millions de fois plus volumineux chacun que notre globe, séparés les uns des autres par des distances que les langues humaines sont impuissantes à exprimer, emportant avec eux, dans leurs incommensurables révolutions, leurs comètes et leurs planètes suivies de leurs satellites, couverts les uns et les autres de

leurs mobiliers et de leurs humanités? Et pourtant! Qu'est un univers comparé aux puissances du ciel qui lui sont supérieures? Un point dans l'étendue : c'est ce que je me propose de te montrer dans ma prochaine lettre.

50^e Lettre.

Appuyés sur l'analogie nous dirons : une collection d'univers se conjuguant sur un pivot commun forment un binivers, — selon l'expression de Fourier, — être vivant et pensant qui occupe le cinquième rang de la céleste hiérarchie. Quelle peut être la grandeur d'un binivers? Un fait suffira pour nous l'apprendre : « Herschel estimait, dit Humboldt dans son Cosmos, que la lumière émise par les dernières nébuleuses encore visibles dans son télescope de quarante pieds, devait employer près de deux millions d'années pour venir jusqu'à nous! » Deux millions d'années! Et la lumière, ne l'oublions pas, parcourt plus de quatre millions de lieues par minute!! Quelle est donc l'immensité de notre binivers dont les membres sont séparés par une telle distance? Car tout ce que les meilleurs instruments permettent d'apercevoir dans les cieux fait sans doute partie de notre binivers; trop éloi-

gnés de la terre, les autres binivers lui resteront probablement toujours inconnus.

L'analogie nous apprend encore qu'une collection de binivers compose un trinivers, une collection de trinivers, un quadrinivers et ainsi de suite jusqu'à ce qu'on arrive à l'Être omniversel qui est Dieu

Ainsi, formé de toutes les puissances célestes de l'ordre le plus élevé, Dieu, fini ou infini, est la somme de tous les êtres; il est celui qui est par excellence; il est tout ce qui fut, tout ce qui est, tout ce qui sera. Il est l'Être suprême, la suprême série renfermant dans son sein les séries de tous les degrés comme la couleur blanche renferme toute la série des couleurs; et, puisque toutes les œuvres du Créateur sont sériaires, Fénelon était dans le vrai quand il disait : « Dieu s'est peint en tous ses ouvrages. » Dieu est donc le grand tout organisé, vivant, agissant et pensant; il est la sublime et sainte triade formée de toute matière, de toute attraction, de toute intelligence. Il prête, en quelque sorte, pour un temps limité, aux êtres qu'il crée et s'associe, les portions de matière, d'attraction et d'intelligence dont ils ont besoin pour remplir les fonctions qu'il leur assigne dans le développement de la vie omniverselle qui est sa vie.

Et de même que l'intelligence de l'homme a son

siège dans sa tête, l'intelligence d'un tourbillon planétaire dans son soleil, celle d'une puissance céleste d'un rang quelconque dans son soleil pivot, de même aussi l'intelligence de Dieu réside dans le pivot des pivots, dans l'astre supérieur et central qui donne l'impulsion aux séries stellaires les plus élevées, et autour duquel roulent, à des distances infinies, ces innombrables séries et conséquemment tout ce qui est.

Voilà comment je conçois Dieu. Si c'est là une simple conjecture, on ne lui reprochera pas, je pense, de manquer de grandeur. Pour moi je l'admets comme vraie, prêt toutefois à l'abandonner quand on m'offrira une conception de la divinité plus haute et plus en harmonie avec les données de la science.

Tu me diras peut-être : si tu crois en un Dieu ayant pour corps la totalité de la lumière, pour organes les puissances célestes du premier ordre et conséquemment tout ce qui est, tu es panthéiste ; or, panthéisme et athéisme sont synonymes, du moins de grands orateurs s'évertuent chaque jour à l'affirmer, sinon à le prouver. Je ne sais si les raisonnements applicables au panthéisme confus le sont également au panthéisme organisé comme je l'ai exposé. Mais pourquoi demanderai-je cette croisade contre une croyance commune à la plupart

des philosophes anciens et modernes? Parce que, me répondra-t-on, c'est rapetisser Dieu que de l'unir à la matière. Cette raison je ne l'admets pas plus que l'anathème porté contre la matière; selon moi, tout système philosophique touchant la nature de Dieu doit forcément aboutir au panthéisme; comment concevoir, en effet, sans être unie à la matière, une intelligence quelconque agissant sur la matière? Puis ne sentons-nous pas instinctivement que, plus une conception de Dieu est élevée, plus elle approche de la vérité? Or, peut-on concevoir un être plus grand que celui qui est formé de la totalité des êtres, plus fort que celui dont la force est la somme de toutes les forces; plus intelligent que celui en qui résident toutes les intelligences? Non incontestablement; et quiconque laisse en dehors de Dieu l'un des principes des choses, matière ou attraction, admet un Dieu moins grand, moins complet que les panthéistes.

Le panthéisme fut-il en effet, comme je viens de le dire, la croyance des penseurs de tous les siècles? Écoutons le savant Dupuis : « La plus grande et la plus saine partie des philosophes ont pensé que l'univers renfermait éminemment le principe de vie et de mouvement que la nature avait mis en eux, et qui n'était en eux que parce qu'il existait éternellement en elle... L'homme n'avait pas encore la

vanité de se croire plus parfait que le monde, et d'admettre dans une portion infiniment petite du grand Tout, ce qu'il refusait au grand Tout lui-même... On crut donc que l'univers vivait comme l'homme et comme les autres animaux, ou plutôt que ceux-ci ne vivaient que parce que l'univers, essentiellement animé, leur communiquait pour quelques instants une infiniment petite portion de sa vie immortelle... Le feu actif ou la substance subtile qui le vivifiait lui-même en s'incorporant à sa masse immense en était l'âme universelle. C'est cette doctrine qui est renfermée dans le système des Chinois sur l'Yang et l'Yn... C'est le dogme de Pythagore contenu dans les beaux vers du sixième livre de l'Énéïde... Timée de Locres, et après lui Platon et Proclus, ont fait un traité sur cette âme universelle, appelée âme du monde, qui, sous le nom de Jupiter, subit tant de métamorphoses dans la mythologie ancienne, et qui est représentée sous tant de formes empruntées des animaux et des plantes dans le système des Égyptiens. L'univers fut donc regardé comme un animal vivant qui communique sa vie à tous les êtres qu'il engendre par sa fécondité éternelle. Non-seulement il fut réputé vivant, mais encore souverainement intelligent, et peuplé d'une foule d'intelligences partielles répandues par toute la nature, et dont la

source était dans son intelligence suprême et immortelle.

• Le monde comprend tout, dit Timée, il est animé et doué de raison : c'est ce qui a fait dire à beaucoup de philosophes que le monde était vivant et sage...

• Le monde, dit Pline, (le plus philosophe comme le plus savant des naturalistes anciens,) le monde ou ce que nous appelons autrement le ciel, qui dans ses vastes flancs embrasse tous les êtres, est un Dieu éternel, immense, qui n'a jamais été produit et qui ne sera jamais détruit. Chercher quelque chose au delà est un travail inutile à l'homme et hors de sa portée. Voilà l'être véritablement sacré, l'Être éternel, immense, qui renferme tout en lui : il est tout en tout ou plutôt il est lui-même tout. •

Les traditions religieuses nous tiennent le même langage que les philosophes : écoutons encore le même savant si versé dans les croyances de l'antiquité. • Le panthéisme remonte à la plus haute antiquité chez les Égyptiens et chez les Indiens. Les premiers avaient leur Grand-Pan, qui réunissait tous les caractères de la vie universelle. Les seconds ont leur dieu Vichnou, qu'ils confondent souvent avec le monde lui-même, quoique quelquefois ils n'en fassent qu'une fraction de la triple force dont se compose la force universelle. Ils

disent que l'univers n'est autre que la forme de Vichnou; qu'il le porte dans son sein; que tout ce qui a été, tout ce qui est, tout ce qui sera est en lui; qu'il est le principe et la fin de toutes choses; qu'il est tout... C'est un être infini, ajoute le Bagawadam, qui ne doit pas être séparé de l'univers, qui est essentiellement un avec lui; car, disent les Indiens, Vichnou est tout et tout est en lui; expression parfaitement semblable à celle dont Pline se sert pour caractériser l'Univers-Dieu. Dans l'opinion des Brames, comme dans celle de Pline, l'ouvrier ou le grand Demiourgos n'est pas séparé ni distingué de son ouvrage... Qui voit le monde voit Dieu autant que l'homme peut le voir; comme celui qui voit le corps de l'homme et ses mouvements, voit l'homme autant qu'il peut être vu, quoique le principe de ses mouvements, de sa vie et de son intelligence reste caché. »

Ainsi, tu le vois, mon cher Auguste, d'accord sur ce point avec un grand nombre de philosophes, les religions mères enseignaient et enseignent encore le panthéisme. Les révélations de l'intelligence et les traditions religieuses confirment donc les révélations de la nature; celles-ci malheureusement ne prouvent pas encore, aussi parfaitement qu'on le désirerait, que les astres sont des êtres vivants et intelligents.

51^e Lettre.

En réponse aux questions que tu m'adresses, mon bon ami, je n'ai, je l'avoue, que de simples conjectures à t'offrir ; je te les soumettrai cependant, tu verras si tu dois les accepter comme je les accepte.

Tu me demandes quelles peuvent être les fonctions des astres. L'analogie me semble le seul guide capable de nous conduire à la solution de ce difficile problème : interrogeons donc l'analogie.

La mission de l'intelligence est de créer et d'ordonner : Dieu crée les puissances célestes de l'ordre le plus élevé et leur assigne des places dans les espaces infinis ; l'homme crée une multitude de corps inertes qui n'existeraient pas sans lui, et, comme nous l'avons reconnu, sa tâche est de gouverner la terre. Si donc Dieu fit présent à l'homme de l'intelligence afin de se l'associer dans le gouvernement du monde et le développement des choses, de par l'analogie nous devons croire qu'il donna l'intelligence aux astres dans un but identique ; que par conséquent ils sont appelés à créer et à ordonner. Mais pourraient-ils créer, sinon

le mobilier des astres de leur tourbillon, lorsque le moment opportun est arrivé, je veux dire lorsque la consolidation et le refroidissement de leur surface permet aux êtres animés d'y vivre et de s'y multiplier? De même que l'intelligence de l'homme lui fit découvrir les conditions nécessaires à la combinaison de certains éléments de la matière brute, de même la haute raison des astres leur permit de trouver les lois en vertu desquelles l'intelligence s'unit à la matière, pour former les végétaux et les animaux; ils doivent encore coordonner ces créations de manière que tous les lieux aient leurs habitants, et que la population générale se maintienne dans un certain équilibre. Quand un immense cataclysme anéantit la création antédiluvienne, une création plus belle la remplaça; ceci ne semble-t-il pas militer en faveur de la faculté créatrice des astres, en montrant que, devenus plus habiles par l'expérience, ils ont su faire en second lieu des œuvres supérieures aux premières?

Tu me demandes encore quel sort nous attend à la mort de notre planète. Permets-moi, je te prie, de faire précéder ma réponse de deux courtes réflexions.

Dieu ne laisse pas oisives les forces et l'intelligence dont il est doué au suprême degré : vraisem-

blement il est occupé sans cesse à créer des puissances célestes du rang le plus élevé, que nous supposerons être des quadrivers. Lorsqu'il lance de son sein dans les profondeurs de l'espace le germe d'un quadrivers, du développement de ce germe naissent des trinivers et successivement des binivers, des univers et leurs innombrables soleils, planètes, satellites, etc. d'une manière analogue à ce qui se passe dans le développement du fœtus humain. Chacune de ces manifestations de la pensée créatrice surgit à son heure, et grandit suivant les lois de sa nature, mais toujours en vertu de cette mystérieuse faculté de se développer dont jouit le germe de tout être vivant.

Je passe à ma deuxième réflexion :

Chétives créatures, les plantes et les animaux ne vivent qu'un jour comparativement à l'existence de l'astre qu'ils habitent ; les planètes doivent vivre beaucoup moins longtemps que leurs soleils, bien plus importants qu'elles sous tous les rapports ; les tourbillons solaires doivent mourir avant les pivots d'univers et ainsi de suite. Pour prévenir le dépeuplement de la terre, la suprême sagesse accorda aux végétaux et aux animaux la faculté de reproduire leurs semblables ; pour empêcher le dépeuplement du ciel, la même faculté fut sans doute donnée aux puissances célestes qui ne sauraient d'ailleurs

être moins favorisées, sous tous les rapports, que les créatures placées au-dessous d'elles sur l'échelle des êtres.

Ceci posé, j'arrive à la question : que deviendrons-nous quand la terre mourra ?

A la mort de la terre les corps aromaux et les corps charnels, s'il en existe encore mourront nécessairement ; les éléments constitutifs des uns et des autres se réuniront aux éléments de la terre et, par analogie, leurs intelligences à son intelligence. Fatigués sans doute de la longue suite de jours ultramondains et de vies mondaines qui nous auront été accordés, et accablés sous le poids de nos nombreux souvenirs, nous aspirerons à de plus hautes destinées. Pour donner satisfaction à ce désir nouveau, nos âmes devenues chères les unes aux autres par suite de leurs rapports affectueux durant leurs vies mondaines et aromale, nos âmes cédant à une ineffable attraction s'uniront entre elles et avec l'âme du globe ; celle-ci, agrandie par l'exercice d'une longue vie, par l'adjonction des âmes humaines et des autres portions d'intelligence restées à l'état d'instinct, abandonnera son cadavre à la décomposition pour vivre de sa vie aromale.

Ou bien conservant leurs personnalités, nos corps aromaux iront peut-être avec le corps aromal de la

terre prendre possession d'un astre nouveau-né qu'ils habiteront et géreront.

Tu m'arrêteras sans doute ici ; des intelligences, me diras-tu, peuvent-elles donc s'unir pour former une intelligence plus puissante que chacune d'elles, comme tu le supposais il y a un moment ? Pourquoi pas ? Les éléments de la matière s'unissent dans toutes les proportions ; les forces agissent de même. Les molécules de matières possèdent des attractions physiques si faibles qu'elles ne se font sentir qu'au contact ; mais unies entre elles, les attractions des molécules dont la terre se compose, forment une attraction si puissante qu'elle retient la lune captive et se fait sentir au-delà peut-être des limites de notre tourbillon. La volonté d'un magnétiseur en s'unissant à la volonté de son somnambule en double la force, je ne vois pas pour quelle raison les intelligences seules ne pourraient s'unir. Cela dit, je continue.

Quand le moment sera venu, la terre quittera la vie aromale pour animer une planète nouvellement née, dans notre tourbillon. Bien entendu que l'astre dont l'âme de la terre prendra possession sera supérieur ou inférieur en importance à notre globe actuel, selon que cette âme et les nôtres auront mérité ou démerité, c'est-à-dire rempli bien ou mal leurs fonctions, agrandi ou rétréci leurs intelli-

gences. Puis, se raffinant dans cette nouvelle demeure, l'âme de la terre et les nôtres se rendront capables de fonctions plus élevées. A la mort de notre soleil, unies aux âmes des planètes, des satellites et de leurs humanités et à celle du soleil lui-même, elles animeront successivement des univers, des binivers, des trinivers, etc., en s'unissant aux âmes de ces hautes puissances des cieux qui auront subi la mort.

Nos âmes franchiront-elles le dernier échelon qui les séparera encore de Dieu ? Consultons l'analogie.

Quand la terre mourra, les êtres vivants qui l'habiteront encore mourront nécessairement ; quand le soleil mourra, les planètes, les satellites et les comètes qui sont ses membres mourront aussi ; il en sera de même de notre univers, de notre binivers, etc., et de tous les autres à la mort de leurs pivots respectifs. Les quadrivers feront-ils exception à cette règle ? Procréeront-ils éternellement des quadrivers pour remplacer ceux que la mort aura atteints ? Non apparemment, car puisque tous les membres de l'Être suprême mourront, le pivot des pivots, l'astre central qui est sa tête mourra aussi, après une innombrable multitude de millions de siècles, il est vrai, mais enfin il mourra ; et sa mort entraînera celle de tous les quadrivers et par con-

séquent celle de toutes les créatures vivantes : ce sera, à la lettre, la fin du monde. Les âmes de toutes ces créatures se réuniront à l'âme de Dieu, tandis que leurs corps en se décomposant retourneront à leur forme primitive : la lumière, Dieu seul survivra donc à cette destruction générale ; il continuera à vivre de sa vie aromale, ayant pour corps la totalité de la matière ramenée à sa forme élémentaire, pour force la totalité de l'attraction, pour intelligence la totalité de l'intelligence. Il ne quittera son existence aromale que quand il lui plaira de se manifester de nouveau dans une création matérielle, sans rapport avec celle dont il nous est donné d'entrevoir une bien faible partie, ni avec celles qui l'ont précédée. Cette création supérieure à ses aînées puisqu'elle sera formée d'éléments perfectionnés, fera place à son tour à des créations de plus en plus excellentes ; et ces manifestations toujours diverses de la vie et des pensées de Dieu continueront à se produire durant l'éternité.

En terminant je te ferai remarquer que Dieu ayant précédé le monde actuel, l'ayant créé et devant lui survivre, on peut dire de lui qu'il est en quelque sorte en dehors et au-dessus du monde ; d'où il suit que le séripanthéisme justifie en les absorbant les deux grandes conceptions imaginées touchant la nature de Dieu ; de même que la mé-

tempsycose bi-composée justifie en les absorbant, comme nous l'avons vu, les deux grandes croyances sur l'avenir de l'âme qui se partagent la terre.

Voilà mes conjectures en réponse à tes questions, mon cher Auguste ; tu trouveras peut-être qu'elles reposent sur des preuves insuffisantes, soit ; mais du moins tu ne leur refuseras pas la grandeur ; et cette grandeur qui donne le vertige, me semble une bonne raison pour ne pas les rejeter, car je tiens toute hypothèse sur Dieu et la création comme d'autant plus près de la vérité, qu'elle est plus haute, plus sublime.

Dans ma prochaine et dernière lettre, je résumerai sous forme de symbole, mes croyances religieuses, telles que je me suis efforcé de te les exposer.

52^e Lettre.

Je crois en un seul Dieu tout-puissant, juste et bon, ayant pour corps la lumière, pour membres la totalité des astres ordonnés en série hiérarchique. Je crois que Dieu assigne à tous ses membres grands et petits une fonction à remplir dans le développement de la vie universelle qui est sa vie, réservant l'intelligence pour ceux de ses

membres qu'il s'associe dans le gouvernement du monde. Je crois que les êtres intelligents du dernier degré, les humanités, ont pour tâche la gestion des astres qu'elles habitent, et sur lesquels elles ont mission de faire régner l'ordre, la paix et la justice. Je crois que les créatures remplissent leurs fonctions en satisfaisant leurs besoins que Dieu proportionne exactement aux exigences des fonctions; et, comme dans sa bonté, il attache le plaisir à la satisfaction des besoins, je crois que toute créature accomplissant sa tâche est aussi heureuse que le comporte sa nature, et que ses souffrances sont d'autant plus vives qu'elle s'écarte davantage de l'accomplissement de cette tâche. Je crois que l'humanité terrestre aura bientôt acquis les connaissances et le matériel qui lui sont indispensables pour remplir sa haute fonction, et qu'en conséquence le jour du bonheur général ici-bas ne tardera pas longtemps à se lever.

Je crois que l'intelligence des êtres raisonnables dispose de deux corps, l'un formé de substances visibles pour nos yeux, l'autre de matières plus subtiles et invisibles nommées aromes. Je crois qu'à la mort de leur corps visible, ces êtres continuent à vivre dans le monde aromal, où ils trouvent la rémunération exacte de leurs œuvres bonnes ou mauvaises; puis, qu'après un temps plus ou

moins long, ils reprennent un corps matériel pour l'abandonner encore à la décomposition et ainsi de suite. Je crois que les intelligences qui s'agrandissent en remplissant exactement leurs fonctions, vont animer des êtres de plus en plus élevés dans la divine hiérarchie, jusqu'à ce qu'elles rentrent, à la fin des temps, dans le sein de Dieu d'où elles sont sorties, qu'elles s'unissent à son intelligence et partagent sa vie aromale.

Voilà mes croyances, mon cher ami ; je te les ai exposées sans détour ni réticence. Si tu en sais de plus belles et de plus religieuses, formant un tout plus grand et plus complet, et reposant sur des fondements plus solides, fais-les moi connaître ; je suis prêt à les accepter : l'amour de la vérité fut toujours ma passion dominante.

NOTES.

NOTE 1, PAGE 12.

Quand les interprétations données aux révélations du verbe devancent les révélations du cœur ou celles de l'intelligence, les religions poussent les peuples dans la voie du progrès : elles font le bien et sont florissantes ; quand au contraire elles se laissent devancer par elles, elles perdent de leur utilité et de leur autorité, et l'on voit surgir des schismes et des philosophies négatives ; voici un exemple récent de ces conséquences inévitables. Parvenue à l'apogée de son pouvoir et de sa grandeur, l'Eglise catholique avait introduit dans les cérémonies du culte et toléré dans son clergé un luxe qui constituait une contradiction flagrante avec la loi du sacrifice qu'elle prêchait, avec la pauvreté qu'elle sanctifiait. D'un autre côté, elle abusait singulièrement des indulgences, ces grâces si difficiles à concilier avec la justice divine. Prévoyant les conséquences prochaines de ces abus que la conscience publique repoussait déjà avec force, de religieux et clairvoyants ecclésiastiques conseillèrent instamment à la cour de Rome de songer à des réformes devenues nécessaires : on ne tint aucun compte de leurs sages avertissements. Des hérésiarques se levèrent, protestant au nom de la morale et de la

logique méconnues : ils échouèrent, et plusieurs d'entre eux furent condamnés à mourir dans les flammes, selon la coutume fort peu chrétienne de cette époque très-catholique. Mais quand la discussion rendue féconde par la persécution eut éclairé suffisamment l'opinion publique, Luther et Calvin enlevèrent au pape une notable portion de l'Europe. Ainsi le protestantisme fut, en grande partie, la conséquence du refus fait par l'Église catholique de mettre d'accord l'interprétation du verbe évangélique avec la conscience des nations qui ne voyaient plus de conciliation possible entre la justice de Dieu et la vente des indulgences ; entre la prédication du renoncement aux biens de ce monde, et le luxe dans les temples et les palais des princes de l'Église ; entre la glorification de la pauvreté dans les discours, et la captation des richesses dans la pratique.

Quant aux philosophies négatives du dernier siècle, elles furent des protestations non-seulement contre l'intolérance et les abus dont je viens de parler, mais encore contre l'insuffisance de la notion de Dieu enseignée par les théologiens orthodoxes et dissidents. Les découvertes astronomiques ayant révélé l'existence d'une multitude innombrable de soleils, le Dieu des chrétiens, ce Dieu qui créa l'univers en vue de l'homme, et s'occupe incessamment des moindres faits qui se passent sur notre très-petite planète ; ce Dieu qui, au lieu de gouverner le monde par des lois immuables, assez larges, assez compréhensives pour embrasser tout à la fois l'ensemble et les détails, intervient pour suspendre l'effet de ses lois et opérer des miracles ; ce Dieu qui fait le beau temps, la pluie, les tempêtes et les autres phénomènes dont les hommes connaissent mal les causes multiples, ce Dieu, dis-je, devint trop petit pour les penseurs : les révélations de la nature et celles du cœur en réclamaient un plus grand et plus capable. Voilà pourquoi des philosophes s'efforcèrent de démontrer l'existence

d'une intelligence créatrice ou ordonnatrice dont les perfections répondissent à l'immensité de l'univers connu, tandis que d'autres ne pouvant concilier la présence du mal avec l'existence d'un être tout-puissant, se virent conduits à mettre en doute un Dieu créateur ou à le nier absolument.

Ainsi les hérésies et le scepticisme naissent du défaut d'harmonie entre les interprétations du Verbe, les lumières et les aspirations morales à un moment donné; quand ces trois révélations marchent d'accord, tout le monde croit, je le répète, et personne ne proteste contre les enseignements des clergés.

Les schismes et les philosophies négatives sont, selon moi, nécessaires; voici sur quelle raison je me fonde. Obéissant à l'instinct de conservation, instinct commun à tous les êtres vivants, simples ou collectifs, les églises parvenues à l'apogée de leur carrière éprouvent une répulsion si profonde pour toute espèce de changement, qu'elles condamneraient le genre humain à une éternelle immobilité, s'il n'était dans sa destinée de grandir et de se perfectionner. Lors donc qu'après avoir rempli sa tâche, en contribuant puissamment au progrès, une religion sur son déclin devient un obstacle à la marche ascendante de l'humanité, il s'élève des sceptiques qui attaquent ses dogmes et des hérésiarques qui les modifient. Les hommes hors ligne, édificateurs et démolisseurs, sont à mes yeux des êtres chargés de missions providentielles, puisqu'ils contribuent les uns et les autres à l'accomplissement des vues de Dieu sur le genre humain.

NOTE 2, PAGE 106.

Si l'amour de l'humanité et l'amour du juste ne font pas partie intégrante de l'Unitéisme, ils l'accompagnent généralement, car on remarque que les personnes vraiment

religieuses, — quelles que soient d'ailleurs leurs croyances, en l'absence même de croyances arrêtées, — sont en même temps charitables et probes. L'hypocrite tira toujours parti de cette triple face de l'unitéisme, en feignant la piété pour faire croire à sa probité et à sa délicatesse.

Les hommes possèdent tous le sentiment religieux, mais à des doses différentes, comme cela a lieu pour les autres passions : nous éprouvons tous plus ou moins le besoin de croire ; nos âmes ne vivent pas de négations ; il leur faut une nourriture plus substantielle. On ne doit donc pas être surpris en voyant des incrédules sur le déclin de la vie, quand le soin des affaires cesse de les préoccuper, retourner à la religion de leur enfance pour lui demander des affirmations que leur refuse la philosophie.

L'unitéisme est la plus haute et la plus puissante des passions : avec son secours, on peut se rendre maître des autres. C'est donc l'unitéisme que l'éducation devrait surtout s'attacher à développer ; mais hélas ! Combien peu et combien mal on remplit cette tâche en civilisation.

NOTE 3, PAGE 163.

Les personnes dont le travail n'ajoute rien à la masse des produits sont innombrables en civilisation ; elles ne le sont pas moins celles qui emploient leur activité à des travaux utiles, mais qui pourraient être exécutés par beaucoup moins de bras ; les enfants agissent énormément, mais ils gaspillent et détruisent au lieu de produire. Les armées tiennent dans l'oisiveté, en attendant le moment de détruire, une multitude de jeunes gens dans la force de l'âge. La minorité des femmes reste oisive ou à peu près, la majorité se fatigue outre mesure dans les soins du ménage ; celles-ci seront avantageusement remplacées en HARMONIE par un nombre de personnes cinquante ou cent fois moins considérable. Il en sera de même des marchands

si nombreux aujourd'hui : ils céderont la place à quelques amateurs occupés une heure ou deux chaque jour, dans le bazar du phalanstère, à vendre aux habitants ce dont ils auront besoin. Les juges, les notaires, les banquiers, les receveurs des contributions, etc., etc., dont les travaux indispensables maintenant deviendront inutiles, se feront producteurs. Quelques comptables suffiront pour tenir les écritures de chaque phalange.

NOTE 4, PAGE 163.

Bien souvent j'ai entendu dire : que fera-t-on des paresseux au phalanstère? Au phalanstère il n'y aura pas, il ne pourra y avoir de paresseux ; la paresse innée doit nécessairement être une chimère, car elle mettrait en contradiction avec lui-même le suprême ordonnateur qui, rendant les fruits du travail indispensables à tous, imposerait néanmoins à quelques-uns la répulsion pour le travail. La paresse innée serait la négation de la loi des attractions, partant la négation de Dieu. Ne voit-on pas d'ailleurs les personnes bien portantes agir sans cesse, autrement dit faire de leurs forces un emploi quelconque : utile, inutile ou nuisible? Elles ne restent guère, du moins dans nos climats, dans une inaction complète.

S'il y a des paresseux en civilisation, la faute en est surtout au froissement des vocations et des passions distributives :

Cette joyeuse et gentille fillette, la nature la fit pour aider à la culture des parterres ou des potagers ; qu'on lui donne donc de l'air, du soleil et de la verdure ! Non pas : sa mère est couturière, elle fera de la couture matin et soir. Bientôt, hélas ! elle perdra sa bonne humeur ; deviendra triste et rêveuse sans savoir pourquoi ; négligera son travail, et, comme une jeune plante privée de la terre qui lui convient, la pauvre s'étiolera, languit et meurt.

Vois-tu cet homme dans la force de l'âge? Sa passion dominante est la cabaliste : au phalanstère, il porterait l'animation et l'ardeur dans les groupes dont il serait membre. L'aveugle hasard en fit un tisserand ; 12 et 14 heures chaque jour, enfermé seul dans sa chambre, il tisse pour gagner son pain. Heureusement pour lui, il a du cœur et de l'énergie, cet homme : s'il en manquait ce serait un franc paresseux ; son courage le soutient contre la défaillance, et, d'humeur joyeuse, il chante pour abrégér le temps. Mais vienne le jour du repos, il vole au cabaret chercher le groupe et ses intrigues qui lui ont manqué toute la semaine.

Ce grand et vigoureux cordonnier attaque tous les matins son ouvrage avec ardeur, car chaque soir il se promet de se tenir résolument au travail le lendemain. Mais, fortement titré en papillonne, son feu ne tarde pas à s'éteindre, il se lève de son siège, court au moindre bruit voir ce qui se passe au dehors, lie conversation avec tout le monde : c'est un grand paresseux ! Changez ses occupations toutes les heures, il les exécutera avec feu : vous en ferez l'ouvrier le plus laborieux. Aujourd'hui, la papillonne enfante plus de paresseux que les autres passions réunies. Les personnes dotées d'une forte dose de papillonne, que les circonstances empêchent de varier leurs occupations ou leurs plaisirs, éprouvent de profonds ennuis. Bien plus, un travail toujours le même, auquel elles se livrent chaque jour, leur cause des maladies et des difformités. C'est parce que la papillonne se trouve généralement comprimée que les médecins constatent l'existence d'infirmités particulières à chaque profession : affligeant témoignage de l'obligation imposée aux hommes de varier leurs travaux !

La rémunération insuffisante de certaines occupations contribue aussi à la faire prendre en aversion et à augmenter le nombre des paresseux.

Il est enfin une cause destinée à disparaître en HARMONIE

qui produit en civilisation de véritables paresseux, la voici :

Les qualités bonnes ou mauvaises se transmettent généralement des pères aux enfants ; cette loi de Dieu, dont le but est le perfectionnement des races, l'homme sait merveilleusement l'utiliser pour améliorer ses bestiaux ; mais, jusqu'à présent, elle n'aboutit qu'à perpétuer dans notre espèce les maladies physiques et morales ! Atrophiés par la misère héréditaire, le travail excessif, la débauche et les excès de toute sorte, les pères lèguent à leurs descendants le rachitisme et les difformités du corps et de l'esprit ; ces déplorables conséquences d'une loi d'amour accroissent le nombre des paresseux d'une foule d'individus qui, nés avec une constitution faible, malade, sans énergie, éprouvent de la répulsion pour tout effort, quel qu'il soit.

Quand on songe aux causes nombreuses qui rendent répu gnant le travail organisé comme il l'est en civilisation, on s'étonne qu'il n'y ait pas plus d'individus paresseux.

NOTE 5, PAGE 176.

Économe de ressorts, Dieu, ai-je dit, ne fait rien d'inutile ; si donc il crée des personnes volages, c'est qu'il a une mission sociale à leur confier. Quelle peut être cette mission ? Ne serait-ce pas de contribuer à relier les hommes, à resserrer les nœuds de l'unité du genre humain ? Si chaque femme s'attachait exclusivement et pour la vie à un homme, ne serait-il pas à craindre que les couples ne s'isolassent trop de la société, que l'égoïsme à deux ne nuisît à la fraternité universelle ? Quoi qu'il en soit de cette conjecture, voici, selon moi, des services importants que les groupes de volages seront appelés à rendre un jour à la société :

En ouvrant leurs rangs aux inconstants, ils feront disparaître l'hypocrisie de fidélité. En attirant à eux les per-

sonnes volages, ils éloigneront des époux constants les séducteurs de l'un et l'autre sexe qui pourraient mettre en danger leur fidélité.

Quant aux corporations d'époux constants, elles garantiront aux maris la paternité, en couvrant de mépris ceux de leurs membres qui se rendraient coupables d'infidélité. Toute infidélité deviendrait, en effet, impardonnable dans une société où l'on pourrait, sans rougir, passer d'un groupe constant à un groupe volage.

Et s'il y a des personnes animées d'une inconstance telle qu'il leur répugne de contracter un engagement quelconque, leurs groupes rempliront probablement le rôle que les Saint-Simoniens attribuaient aux prêtres et aux prêtresses, celui de cicatriser les blessures faites par un amour déçu ou malheureux. Puis, qui sait si ces natures exceptionnelles ne sont pas richement dotées sous le rapport de l'esprit et du goût ; et si les poètes et les artistes de l'HARMONIE n'iront pas leur demander des conseils et des inspirations ? Aux beaux jours de la Grèce, les grands hommes d'Athènes, Socrate lui-même, fréquentaient l'école qu'avait ouverte Aspasia. Un fait analogue se produisit dans le grand siècle de Louis XIV : « Ninon de Lenclos, remplie de grâces et de talents, amie constante et dévouée, scrupuleuse en matière de probité, d'une humeur égale, d'un commerce charmant, d'un caractère vrai, spirituelle sans être précieuse, belle jusqu'à la caducité de l'âge, Ninon fut volage dans ses amours à ce point que toujours elle refusa de contracter d'engagement durable ; et, sans jamais faire un trafic honteux de ses charmes, sans jamais accepter de présent de l'amour, elle résolut de se livrer à tous ceux qui lui plairaient, et d'être à eux tant que le prestige durerait. Les Coligni, le grand Condé, le maréchal d'Albret, les Sévigné, le duc de Larochehoucault, etc., furent successivement ses amants heureux. Personne, dit l'historien qui me fournit ces détails, personne ne posséda mieux qu'elle la théorie

de cette décence si nécessaire dans le monde. Sa maison fut le rendez-vous de ce que la cour et la ville avaient de plus poli, et de ce que la république des lettres avait de plus illustre. Scarron la consultait sur ses romans ; Saint-Evremont sur ses vers ; Molière sur ses comédies ; Fontenelle sur ses dialogues. »

La vie de Ninon nous laisse entrevoir quels services les personnes les plus volages pourront rendre en HARMONIE. Elle nous confirme aussi ces deux propositions : au phalanstère, l'inconstance ne sera pas une cause de mépris, et les enfants des inconstantes ne courront pas le risque d'être bâtards.

En effet :

1° L'inconstance n'attirera pas le mépris, car si Ninon fit litière des idées morales et des coutumes toujours respectables de son pays ; si elle brava l'opinion publique, donna le jour à des enfants condamnés à ne connaître ni leur père ni leur mère, — Ninon cachait à ses fils les liens qui les unissaient à elle, — à des bâtards sur lesquels les lois et l'esprit du temps faisaient rudement peser l'illégitimité de leur naissance ; si, sans but social, son inconstance avait pour unique mobile une passion sensuelle et égoïste, et que, malgré ces torts fort graves, « sa réputation d'inconstance et de galanterie, — dit l'auteur cité plus haut, — ne l'empêcha point d'avoir d'illustres amis, et les femmes les plus aimables et les plus respectables, entre autres M^{me} de Maintenon, la recherchèrent, » il est certain qu'en HARMONIE les inconstants, n'ayant aucun tort à se reprocher, n'auront aucun mépris à redouter.

2° Les enfants des femmes les plus volages ne seront pas privés de père : « Ninon, — je continue à citer, — Ninon laissa plusieurs enfants, dont un officier de marine. Avant qu'il vînt au monde, un militaire et un ecclésiastique se disputèrent le criminel honneur de la paternité. » Si donc on se disputait la paternité des enfants de Ninon, lors même

que cette paternité entraînait le blâme, la responsabilité et les sacrifices, il est impossible qu'elle ne soit pas vivement réclamée en HARMONIE où elle procurera de douces satisfactions et pas de charges.

NOTE 6, PAGE 177.

Amant passionné de la vérité, je me suis efforcé, pendant 25 ans, de me procurer les objections formulées contre la découverte de Fourier. J'ai vu constamment les critiques de bonne foi — fort peu nombreux, d'ailleurs — s'évertuer à combattre des systèmes qu'ils s'imaginaient être celui de l'éminent socialiste, mais qui n'avaient rien de commun avec lui; ou ils se bornaient à montrer que les passions, telles qu'elles se manifestent dans les milieux inorganisés, seraient toujours impuissantes à constituer une société libre et heureuse, vérité sur laquelle s'accorde tout le monde.

A côté de ces critiques plus ou moins consciencieux, j'en trouvai d'autres, en bien plus grand nombre, qui, mus sans doute par leur amour pour la morale, fouillèrent dans les nombreux écrits de Fourier et en tirèrent quelques pages qui, sans eux, eussent été lues seulement par des hommes d'étude auxquels elles conviennent; et ces zôiles soi-disant ennemis du scandale, ne craignirent pas d'étaler dans les colonnes et les feuilletons des journaux, des descriptions et des peintures de mœurs bien faites pour soulever l'indignation vraie ou feinte d'un public qui ne s'était pas donné la peine de remarquer que la moralité des amours est purement relative au milieu social; d'un public qui, dans son ignorance de l'organisation harmonienne, appliquant aux sociétés civilisées des coutumes amoureuses qui, certes, ne sont pas faites pour elles, les déclarait de la plus grande immoralité, et se voilait la face, lui que la présence dans nos villes de maisons de tolérance ne

fait pas rougir, que la vue des turpitudes enfantées par l'amour en civilisation émeut fort médiocrement. Toutefois, le public avait raison jusqu'à certain point et je partage son avis, car, selon moi, Fourier s'est trompé dans ses appréciations des exigences vraies de l'amour.

Ah! si, au lieu de mettre leurs plumes au service des peureux et des sots, et de se livrer à des critiques intempestives, les détracteurs du grand homme eussent employé leur esprit à étudier sa sublime découverte, et leur talent à la vulgariser, ils auraient fait une œuvre plus honorable, plus utile et plus méritoire.

NOTE 7, PAGE 199.

Tu me demandes, mon ami, comment il se fait qu'une organisation aussi simple, qui promet tant de merveilles ne soit pas essayée? Pour toute réponse, je vais te rapporter une conversation à laquelle je pris part, dans une société où l'on s'entretenait des systèmes sociaux. L'un des interlocuteurs disait : toutes ces utopies sont des chimères ; on a tenté maintes fois l'établissement d'un phalanstère, et toujours on a échoué : Condé, le Sig, le Texas, etc., sont témoins des avortements de l'école sociétaire. — Il y a, répondis-je, dans cette accusation une erreur capitale : une phalange est une association des habitants d'une commune ordonnés en séries hiérarchiques pour l'exécution des travaux de toutes espèces ; or, nulle part on n'essaya d'organiser les travailleurs, donc, jamais on ne fit l'essai d'un phalanstère. Plusieurs fois, des phalanstériens formèrent des associations pour la consommation et l'habitation, et toujours les résultats répondirent aux promesses de la théorie : économie et agréments inhérents aux réunions de personnes sympathiques ; mais de là à un phalanstère, il y a un abîme. Certaine que les doutes s'évanouiraient et que les imitateurs ne manqueraient pas en présence d'une pha-

lange en action, l'école phalanstérienne mit tous ses efforts à recruter des adhérents, afin de se procurer les fonds et les ressources indispensables à la fondation d'un phalanstère ; malheureusement, les circonstances ne lui permirent pas d'atteindre son but. — Pourquoi, reprit un interlocuteur, malgré les efforts persévérants de l'école de Fourier, les véritables phalanstériens ne sont-ils pas plus nombreux ? — Parce que les hommes repoussent généralement les idées nouvelles ; parce que la théorie sociale est trop logique pour des esprits habitués à se payer de mots ; parce que le monde est égoïste et que cette théorie doit passer par le cœur pour arriver à l'intelligence, comme le dit un de mes amis ; parce qu'on est trop peu religieux ; parce qu'on est si malheureux qu'on rejette comme impossible l'idée du bonheur universel. Plusieurs se prirent à sourire. Ne raillez pas, Messieurs, je parle sérieusement : on croirait à la possibilité du bonheur général, si l'on croyait fermement en Dieu ; je me fais fort de convertir à cette croyance, en quelques minutes, tout déiste, à la condition qu'il soit conséquent. Mes paroles furent encore, comme je m'y attendais, accueillies par des marques d'incrédulité. Eh bien ! répliqua un de mes auditeurs : moi je crois à un Créateur puissant, intelligent, bon et juste, faites de moi un adepte. — Fort bien ! veuillez m'accorder un peu d'attention.

Dieu est intelligent, dites-vous ; donc, il ne fait rien d'inutile ? — Certainement. — Donc, il créa l'homme pour remplir sur la terre une fonction quelconque ? — Sans aucun doute. — Donc, il donna à l'homme les moyens de remplir sa fonction, et ne lui en donna pas d'inutiles, à *fortiori*, de capables de l'entraver dans l'accomplissement de sa tâche ? — Accordé. — Ces moyens ne sont autres que les mobiles qui le font agir, à savoir ses besoins physiques, moraux et intellectuels ? — Évidemment. — Dans sa bonté, Dieu attacha la jouissance à la satisfaction

des besoins? — Je le reconnais. — Donc, l'homme qui remplit intégralement sa fonction, satisfait par là tous ses besoins, il jouit autant que le comporte sa nature, il est parfaitement heureux. Ainsi, Monsieur, vous qui croyez en Dieu, vous ne pouvez, sans pécher contre la logique, nier la possibilité du bonheur ici-bas. La science sociale enseigne quelle fonction l'homme est appelé à remplir, et comment il doit organiser ses travaux pour accomplir sa mission et partant devenir heureux. Mais, attendu que cette science se fonde exclusivement sur cette proposition que vous admettez : l'homme remplit sa tâche en satisfaisant ses besoins, vous deviendrez phalanstérien dès qu'il vous plaira d'étudier quelque peu la science sociale. Après un moment de silence, mon interlocuteur me dit, non sans un peu d'embarras : Votre raisonnement est pressant et serré, je l'avoue, et vous auriez pleinement raison sans le péché originel.— Je me bornai à lui répondre : ne m'aviez-vous pas protesté, Monsieur, que vous croyiez à un Dieu bon et juste?

Tu vois là, mon cher Auguste, l'un des cas très-nombreux où les civilisés sont prompts à prendre les mots pour les choses ; ils disent : je crois, ils le répètent si souvent qu'ils finissent par se persuader qu'ils croient en effet.

NOTE 8 DE LA PAGE 255.

Les quatre évangélistes ne font pas tous parler également Jésus du règne de Dieu : ceux qui écrivirent les premiers, en firent l'objet principal des enseignements du maître ; mais il en est fort peu question dans l'évangile de St Jean qui parut le dernier. Voici comment je m'explique ce fait :

Comme tous les réformateurs sociaux, Jésus, — ou peut-être seulement ses disciples, — se faisant illusion sur les difficultés inhérentes aux transformations radicales, avait souvent répété que le règne de Dieu ne tarderait pas à arri-

ver ; S^t Luc met ces paroles dans sa bouche : « Je vous dis et je vous en assure, qu'il y en a quelques-uns de ceux qui sont ici présents qui ne mourront point, qu'ils n'aient vu le royaume de Dieu. » Mais, quand de nombreuses années se furent écoulées sans amener l'accomplissement de la promesse, les disciples se divisèrent sur la manière d'entendre la mission de Jésus. Ils ne pouvaient rentrer dans le vieux monde, ni répudier les doctrines du maître qui leur avait prêché l'égalité et la fraternité, ces saintes lois de Dieu. Ils conservèrent donc précieusement ses enseignements, mais ils cessèrent d'être d'accord sur la manière de comprendre la rédemption : les millénaires prétendaient que Jésus reviendrait sur la terre après le jugement universel, pour rassembler ses élus dans la ville de Jérusalem, et les ferait jouir pendant mille ans de toutes les délices imaginables du corps et de l'esprit. Cette secte, dont on aperçoit les germes dans divers passages des actes des apôtres, dura longtemps et compta parmi ses adeptes saint Irénée, Papias et d'autres pères de l'Église, Népos, évêque d'Égypte vers l'an 254, etc. Mais la majorité plaça dans le ciel le règne de bonheur promis à la terre par Jésus que l'on proclama fils de Dieu. Tous cependant n'admettaient pas ce dernier point dont on avait déjà fait un dogme, quand, soixante-trois ans après la mort du maître, son disciple bien-aimé, saint Jean, composa son évangile à la sollicitation des évêques d'Asie, pour réfuter Cérinthe et Ebion qui soutenaient que Jésus n'était qu'un homme. On reconnaît, en effet, à la lecture de son livre qu'il fut écrit dans ce but, car, selon cet évangéliste, Jésus aurait passé le temps de son apostolat à se dire fils de Dieu.

Quelle signification saint Jean attribuait-il à ces mots : Fils de Dieu ? La chose me semble difficile à décider ; ici, il fait dire à Jésus : « Si vous m'aviez connu, vous auriez aussi connu mon père, et vous le connaîtrez bientôt, et

vous l'avez déjà vu. Philippe lui dit : Seigneur, montrez-nous votre père, et il nous suffit. Jésus lui répondit : Il y a si longtemps que je suis avec vous, et vous ne me connaissez pas encore. Philippe, celui qui me voit, voit mon père. Comment dites-vous : Montrez-nous votre père? Ne croyez-vous pas que je suis dans mon père et que mon père est en moi? » Et ailleurs : « Mon père et moi nous sommes une même chose. » Mais un peu après : « Si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez de ce que je m'en vais à mon père, parce que mon père est plus grand que moi. » Tout cela me paraît peu clair et difficile à concilier. Une fois pourtant, saint Jean se montre plus explicite. Jésus ayant prononcé devant le peuple ces paroles que je viens de rapporter : « Mon père et moi, nous sommes une même chose, » les juifs prirent des pierres pour le lapider; Jésus leur dit : « J'ai fait devant vous plusieurs bonnes œuvres par la puissance de mon père, pour laquelle est-ce que vous me lapidez? Les juifs lui répondirent : Ce n'est pas pour aucune bonne œuvre que nous vous lapidons, mais à cause de votre blasphème, et parce que, étant homme, vous vous faites Dieu. Jésus leur répartit : N'est-il pas écrit dans votre loi : J'ai dit que vous êtes des Dieux? Si donc elle appelle dieux ceux à qui la parole de Dieu était adressée, et que l'Écriture ne puisse être détruite, pourquoi dites-vous que je blasphème, moi que mon père a sanctifié et envoyé dans le monde, parce que j'ai dit que je suis le fils de Dieu. »

En somme, quand on lit l'Évangile de saint Jean sans préoccupation ni opinion arrêtée, on n'y retrouve ni le ton ni la manière de Jésus tel que le peignent les autres évangélistes; il est vrai que, après plus de soixante ans écoulés depuis la mort du maître, le disciple devait bien difficilement se rappeler ses discours. Lorsque j'arrive à cette exclamation de Jésus : « Père, je vous ai glorifié sur la terre, j'ai achevé l'ouvrage dont vous m'aviez chargé, » je

me demande en vain de quel ouvrage le Jésus de saint Jean était chargé et de quelle manière il prétendait l'avoir achevé. Je ne trouve, je l'avoue, aucune réponse satisfaisante à ces questions.

Quand admit-on définitivement dans les églises chrétiennes le dogme actuel de la rédemption, consistant à dire que Jésus, fils de Dieu, mourut dans les supplices pour apaiser la colère de son père irrité contre le genre humain depuis quatre mille ans, à cause de la désobéissance du premier homme? Je l'ignore. Sur quels textes de l'ancien ou du nouveau Testament s'est-on appuyé pour interpréter ainsi la mission de Jésus? Je n'en sais pas davantage. Je ne me souviens pas d'avoir lu dans la Bible un mot, un seul mot — chose inexplicable — qui rappelât la chute d'Adam ni les terribles conséquences qu'on lui attribue. L'unique passage, que je sache, où il soit question de cette inqualifiable catastrophe est celui-ci d'une épître de saint Paul : « Comme donc c'est par le péché d'un seul que tous les hommes sont tombés dans la condamnation, ainsi c'est par la justice d'un seul homme que tous les hommes reçoivent la justification de la vie. » Il y a loin, confessons-le, de la manière dont saint Paul concevait la mission de Jésus et celle à laquelle on s'est définitivement arrêté. Je ne vois rien, absolument rien qui justifie cette dernière interprétation ni dans les prophètes, ni dans les paroles de Jésus qui se plaisait à dire pourquoi il avait été envoyé sur la terre, mais ne dit jamais qu'il venait racheter par sa mort les hommes du péché d'Adam, ni rien de semblable.

Si à cette interprétation forcée de la mission du Sauveur on substitue celle que s'attribuait Jésus, à savoir : faire descendre sur la terre la paix et le bonheur promis par les prophètes, au moyen d'une transformation sociale, oh ! alors les obscurités et les mystères disparaissent ; l'Évangile s'explique naturellement et sans efforts, laissant fort peu de prise aux attaques et aux critiques des philosophes

et aucune à l'application du système de Dupuis. Soit, me diras-tu, mais comment concilier la morale austère de Jésus avec les joies et les voluptés du règne de Dieu? Qu'y a-t-il de commun entre la résignation et le sacrifice et les splendeurs de l'harmonie? Voici ma réponse :

Jésus se disait envoyé pour annoncer et préparer l'avènement du royaume de Dieu; mais il faut du temps aux idées pour donner leurs fruits; comme celle du blé, la semence de la parole germe lentement, et sa moisson se fait attendre. Un laps de temps plus ou moins considérable devait s'écouler entre la prédication et la venue du règne heureux; Jésus n'en doutait pas, car il annonçait que ce monde ne céderait la place à un meilleur qu'après des guerres sanglantes et des révolutions. Il sentait aussi que cet intervalle serait fertile en persécutions pour les réformateurs, et en souffrances pour tout le monde. Il eut donc failli à sa mission s'il n'eût armé ses apôtres pour les rudes combats qui les attendaient, et employé les moyens les plus propres à alléger les misères qui doivent accompagner les hommes jusqu'à leur entrée dans la nouvelle Jérusalem : le Sauveur remplit admirablement cette double tâche, en effet :

Le mépris, les sarcasmes et les persécutions accueillent à son début toute doctrine sociale; voilà pourquoi Jésus recommande à ses apôtres la persévérance et l'abnégation; pourquoi il les encourage par de hautes promesses à supporter les outrages, voire même les supplices : « Je vous envoie, leur dit-il, comme des brebis au milieu des loups, soyez donc prudents comme des serpents, et simples comme des colombes. Mais donnez-vous de garde des hommes; car ils vous feront comparaître dans leurs assemblées, et ils vous feront fouetter dans leurs synagogues... vous serez haïs de tous les hommes à cause de mon nom : mais celui-là sera sauvé qui persévéra jusqu'à la fin..... quiconque donc me confessera et me reconnaîtra devant

les hommes, je le reconnaitrai aussi moi-même devant mon Père qui est dans les cieux. » Certes, aucune promesse ne pouvait mieux que celle-là soutenir ses apôtres dans leur rude mission de prédicateurs ; nulle ne pouvait mieux assurer la propagation de sa doctrine.

L'insuffisance des produits et leur mauvaise répartition devaient être, jusqu'à l'établissement du règne de Dieu des causes de misère pour le plus grand nombre et de privations pour tous. Or, si Jésus fut, comme il le prétendait, un envoyé de Dieu, il dut appliquer à ces maux les remèdes les plus efficaces ; il ne faillit pas à ce devoir : « Vous êtes bien heureux, s'écrie-t-il, vous qui êtes pauvres, parce que le royaume de Dieu est à vous ; vous êtes bien heureux, vous qui avez faim maintenant, parce que vous serez rassasiés. Vous êtes bien heureux, vous qui pleurez maintenant, parce que vous rirez. » Encourager les malheureux à supporter avec patience la pauvreté, la faim, l'affliction, c'était fort bien, mais ce n'était pas assez : il fallait encore diminuer autant que possible la somme des maux inséparables des sociétés inorganisées. Pour atteindre un si noble but, Jésus adresse aux hommes ces paroles empreintes de la plus touchante sympathie : « Alors le roi dira à ceux qui seront à sa droite : Venez, vous qui avez été bénis par mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde, car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire ; j'ai eu besoin de logement, et vous m'avez logé ; j'ai été nu, et vous m'avez revêtu ; j'ai été malade, et vous m'avez visité ; j'étais en prison, et vous m'êtes venu voir... Je vous dis et je vous en assure, qu'autant de fois que vous avez fait ces choses à l'égard de l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi-même que vous l'avez fait, etc. »

Ainsi, d'une part, Jésus glorifie la pauvreté et la résignation, afin d'engager les hommes à supporter patiemment les privations et les chagrins ; d'autre part, dans un lan-

gage empreint de douceur et d'un amour fraternel inconnu jusqu'à lui, il recommande instamment l'aumône et la charité, afin de rendre moins accablants les chagrins et les privations, en excitant les heureux à porter des consolations aux affligés, et ceux qui possèdent à donner aux pauvres une part de leurs richesses. Pouvait-il y avoir une morale plus propre à faire supporter au genre humain les fatigues de la route qui conduit au royaume de Dieu, et à diminuer le poids de ces fatigues ? Non, certainement.

Laisse-moi, je te prie, dire encore quelques mots de la douce morale de Jésus.

Plusieurs fois il affirme qu'il n'est pas venu détruire la loi ; il ne cherche pas en effet à la détruire, au contraire : il en perfectionne les préceptes ; il les rend plus sublimes et plus féconds, comme l'attestent son sermon sur la montagne et divers autres passages des évangiles. Voici à peu près en quels termes il s'adresse au peuple accouru pour l'entendre : faites pénitence, dépouillez le vieil homme : si vous ne devenez semblables à des enfants, vous n'entrerez point dans le royaume de Dieu. « Il a été dit aux anciens : vous ne tuerez point ; mais moi je vous dis ne vous mettez pas même en colère contre votre frère ; et s'il a quelque chose contre vous, allez vous réconcilier avec lui, avant de présenter votre offrande sur l'autel... Terminez vos différends à l'amiable avec votre adversaire... Aimez vos ennemis ; faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous persécutent et qui vous calomnient. » Il recommande la douceur, l'amour de la justice, l'humilité, la miséricorde, la pureté du cœur, et promet de grandes récompenses à ceux qui pratiqueront ces vertus : « Soyez parfaits, comme votre père céleste est parfait. » Enfin, Jésus termine la série des béatitudes par celle-ci qui en est la pivotale : « Vous êtes heureux lorsque les hommes vous chargeront de malédictions, et qu'ils vous persécuteront, et qu'ils diront faussement toute sorte

de mal contre vous à cause de moi. Réjouissez-vous alors, et tressaillez de joie, parce qu'une grande récompense vous est réservée dans les cieux. » Si Jésus promet les plus grandes récompenses à ceux qui souffrent pour la justice et à cause de lui, c'est que la plus haute, la plus utile des vertus, c'est le sacrifice de soi-même à la cause de l'humanité, et qu'en effet de grandes récompenses attendent dans la vie future les martyrs de cette sainte cause.

La belle et douce morale de Jésus contribua puissamment à l'amélioration des sociétés, à l'adoucissement des mœurs; elle entraîne incessamment le genre humain vers la constitution de son unité, et le fait avancer dans la voie qui conduit à L'HARMONIE. En multipliant les amis de celui qui l'observe et en ne lui suscitant aucun ennemi, elle ajoute beaucoup à son bonheur ici-bas, et lui assure la félicité après la mort, comme tu le verras quand nous parlerons de la vie future.

En résumé, Jésus indique aux hommes un nouveau but à atteindre; il leur annonce la venue d'un règne de paix, de justice et de bonheur, le règne de Dieu promis par les prophètes. Il leur recommande de le chercher, leur en fait connaître les principaux caractères et, qui sait? peut-être aussi les rouages essentiels.

Il prêche la pénitence, la résignation et la charité, c'est-à-dire les vertus les plus propres, les seules propres à ouvrir les portes du Royaume divin, et à mitiger les maux qui ne cesseront d'accabler les hommes jusqu'à l'avènement du règne promis.

Il proclame la fraternité et l'égalité des hommes devant Dieu; et cette affirmation toute nouvelle transforme le monde et contribue puissamment à faire avancer le genre humain dans la voie qui conduit à la nouvelle Jérusalem.

Il recommande la modestie, la bienveillance, l'amour de la paix, etc., et ce code de morale, est non-seulement le plus propre à adoucir les mœurs, à améliorer les hommes,

à leur procurer un bonheur relatif en ce monde, mais encore à assurer leur félicité dans l'autre.

L'importance et la grandeur de cette mission multiple, la manière parfaite dont elle fut remplie, l'excellence du caractère de l'initiateur à la fois simple et fin, doux et ferme, bon et sympathique à toutes les souffrances ; voilà en peu de mots les raisons qui me font ranger Jésus parmi les individus que, de temps en temps, la Providence terrestre inspire pour montrer au genre humain acculé dans une impasse, un but à atteindre, et lui aplanir le chemin qui y conduit.

Laisse-moi, mon ami, te parler en terminant cette très-longue éptre, d'une chose infiniment regrettable : Jésus disait à ses apôtres : « Ayez confiance, j'ai vaincu le monde. » Sans doute, ainsi que j'en faisais l'observation, il y a un moment, la loi de fraternité devait transformer le monde où vivait Jésus, ce monde livré à l'antagonisme et aux hostilités. Sa métamorphose exigeait toutefois bien des efforts et bien du temps, puisque, après dix-neuf siècles, nous voyons encore debout le plus formidable des obstacles au couronnement de l'œuvre de délivrance, à savoir, la guerre. Pourquoi donc les hommes qui se prétendent les disciples du Sauveur ; pourquoi les églises qui se donnent pour mission d'enseigner sa doctrine de paix, ne disent-ils rien, ne font-ils rien pour renverser cet obstacle ? Cette conduite a lieu de surprendre surtout à une époque où les églises auraient si besoin de se rajeunir ! Certainement elles regagneraient une partie de leur autorité perdue, si elles prêchaient une sainte croisade contre la guerre. Accablés sous le poids de la haine et du mépris, les couvents se fermèrent en France pendant la révolution ; ne se sont-ils pas rajeunis et rendus possibles, en se mettant en mesure de servir la société selon ses besoins actuels ? Mais hélas ! les églises n'agiront pas, le progrès se fera malheureusement sans elles. Je dis : malheureusement, car avec elles le progrès serait plus rapide.

Les églises ne se borneront pas à laisser la guerre se perpétuer sans lancer contre elle le moindre anathème, elles feront rendre des actions de grâce au père de tous les hommes lorsque le sang de ses enfants aura coulé à flots sur les champs de bataille ! Elles s'efforceront aussi d'empêcher les hommes d'avancer dans la voie ouverte par Jésus, elles défendront la lecture des livres qui montrent le chemin de la nouvelle Jérusalem, où, dit l'Apocalypse, « il n'y aura plus ni pleurs, ni cris, ni afflictions. » Certes, si leur maître revenait sur la terre, il leur dirait comme aux Scribes et aux Pharisiens de son temps. « Malheur à vous, parce que vous fermez aux hommes le royaume des cieux ; car vous n'y entrez point vous-mêmes, et vous n'en permettez pas l'entrée à ceux qui désirent d'y entrer. »

Je te ferai remarquer que ces expressions : royaume des cieux et royaume de Dieu sont synonymes. On lit dans saint Mathieu, chap. 10 que, Jésus ayant appelé ses douze apôtres, les envoya dans le monde en leur donnant ses instructions en ces termes : « Dans les lieux où vous irez, prêchez, en disant : que le royaume des cieux est proche. » Tandis que saint Luc rapportant le même fait dans son chapitre 9, s'exprime ainsi : « Jésus ayant appelé ses douze apôtres... les envoya prêcher le royaume de Dieu, »

P. S. Au moment de livrer ces lettres à l'impression, je lis dans les journaux que le pape vient de convoquer un concile général pour l'année prochaine. Tant mieux ! disent quelques-uns ; il sortira certainement des choses utiles de la réunion de 6 ou 800 évêques, remplis d'érudition pour la plupart, tous animés, on doit le croire, du désir de faire reflourir la foi, tous jaloux d'apporter un remède aux souffrances sociales dont parle le Saint-Père dans sa bulle de convocation.

Je partage peu cet espoir, je l'avoue, car, selon moi, il ne faut pas être grand prophète pour prédire comment les

choses se passeront dans la docte assemblée. Les yeux tournés vers le passé qu'ils regrettent, les prélats maudiront le présent; suivant la coutume constante du clergé, ils déclareront le siècle où ils vivent le pire de tous les siècles, — bien qu'en somme, il vaille mieux que ses aînés. — Ils diront anathème à notre temps, à sa tolérance, à ses lois, à son instruction, à ses découvertes; ils proclameront exclus de la communion des chrétiens, les hommes de bonne volonté qui attendent la venue du règne heureux promis par Jésus !

Le monde tournera un instant ses regards vers la ville éternelle; mais ne voyant proposer par l'auguste aréopage que des mesures mille fois recommandées et toujours sans succès, insouciant, il reprendra ses travaux et ses plaisirs. Que produiront les décisions infaillibles de ces princes de l'église catholique? Des tiraillements, des embarras des conflits? Je ne sais, mais ce qui me paraît certain, c'est qu'il restera de cette solennelle enquête, un enseignement des plus précieux: il sera prouvé une fois de plus, et cette fois d'une manière péremptoire, que les institutions du passé ont fini leurs tâches; qu'elles sont désormais impuissantes pour le bien, et qu'il faut demander à des institutions nouvelles le remède à nos maux et à notre incrédulité.

NOTE 9, PAGE 278.

Je t'ai promis d'être sincère, mon bon ami, je veux tenir ma promesse quoi qu'il arrive. Supposant, à l'instar des phrénologues, l'existence d'un organe spécial pour le service de la mémoire, je fis ce raisonnement: l'extatique garde le souvenir des choses arrivées pendant ses crises passées, donc le corps aromal possède un organe de la mémoire distinct de celui du corps charnel qui ne se rappelle aucune de ces choses. Ce raisonnement me semblait

d'un grand poids, mais depuis que j'écrivis la lettre où je le faisais, j'ai lu dans M. Ricard la narration d'un fait qui, s'il est vrai, — et je n'ai aucune raison d'en douter, — affaiblirait singulièrement la valeur de mon raisonnement; tu en jugeras. Voici ce fait fort étrange :

« M. Corbeaux qui magnétisait à Portsmouth, en 1816, une jeune personne de 13 à 14 ans, atteinte de maladie nerveuse qui la faisait passer alternativement de l'état normal au noctambulisme, et de celui-ci au somnambulisme naturel, écrivait à M. Deleuze, que cette malade possédait quatre mémoires différentes de telle sorte, dit M. Corbeaux, qu'en sommeil magnétique elle avait le souvenir distinct des quatre états où je la voyais dans l'intervalle d'une heure ou deux et des idées qui les accompagnaient. Dans le noctambulisme, souvenir également parfait de trois états; dans les crises nerveuses mêlées de somnambulisme naturel, le souvenir n'était plus que de deux états; et enfin, dans les moments naturels et tranquilles, elle ignorait absolument tout ce qu'elle avait dit, fait ou pensé dans tout autre état que celui-ci. »

NOTE 10, PAGE 288.

Tu vas sans doute t'écrier en lisant ces derniers mots : Quoi, mon vieux camarade, tu crois donc maintenant aux miracles ! Distinguons, je te prie, si tu réserves le nom de miracle pour les faits contraires aux lois de la nature, non : je n'y crois pas, et, plus que personne, je tiens ces faits pour impossibles, attendu que je regarde les lois divines comme immuables. Pour moi, nulle créature n'a le pouvoir de les suspendre, et Dieu lui même qui les a créées parfaites ; Dieu, dont la volonté ne saurait varier, n'empêche jamais leurs effets de se produire. Mais si tu étends la signification du mot miracle aux choses regardées comme surnaturelles, parce qu'on ignore ou qu'on

connaît imparfaitement les lois qui les produisent, je l'avoue : je crois aux miracles. Bien que ce sujet ne se lie pas fort étroitement à celui qui nous occupe, je te demanderai permission de justifier ma croyance par quelques brèves considérations.

Les faits appelés improprement miracles sont dus à trois causes : aux facultés qui se manifestent dans l'extase ; à la faculté dont jouissent certaines personnes de soulager et de guérir ; enfin, à la puissance de l'imagination.

Je ne reviendrai pas sur les facultés extraordinaires des extatiques ; nous en avons parlé assez longuement, et tu te les rappelles sans doute : je leur attribue les phénomènes qui se produisent dans les épidémies morales. J'ajouterai que peut-être on ne connaît pas encore toutes les facultés que développe l'extase. Passons à la deuxième cause :

Il existe des hommes doués d'une puissance magnétique de telle nature que la simple apposition de leurs mains guérit certaines maladies. Tout le monde a vu ou entendu parler des *guérisseurs* ou *toucheurs* ; ce sont généralement des hommes simples, pieux et désintéressés. De nos jours, je le sais, on les jette en prison, malgré les protestations, souvent nombreuses, des malades guéris ; mais, à mes yeux, ces rigueurs ne prouvent rien, sinon le parti-pris de nier ? Ce préjugé fait qu'au lieu de profiter des précieuses facultés d'un grand nombre de personnes peut-être, on condamne celles auxquelles le hasard a fait reconnaître leur puissance curative, sans procéder préalablement à une enquête sérieuse dans ce siècle si prodigue d'enquêtes.

Cette faculté de guérir ne saurait faire l'objet d'un doute : il est peu de localités où l'on ne puisse la constater de temps en temps. « Je puis affirmer, dit M. Ricard, que j'ai été témoin de cures, en quelque sorte miraculeuses opérées par ces bonnes gens, sans aucune prétention et

avec la plus grande simplicité... j'ai conduit moi-même chez un *toucher* une jeune fille ayant à l'épaule une tumeur blanche du volume d'une grosse noix et deux glandes du cou excessivement engorgées. Après que le pauvre homme, simple et généreux laboureur, eût posé ses deux mains alternativement d'abord, puis ensemble sur la tumeur et sur les glandes successivement, et qu'il eut marmotté quelques paroles d'une manière inintelligible, avant et après lesquelles il se signa, il dit à la malade, d'un ton de conviction qui garantissait sa bonne foi : Allez, ma fille, soyez guérie, et que rien ne vous gêne plus dans trois jours. J'avais observé que pendant l'attouchement la tumeur et les glandes semblaient se dissoudre sous les mains de ce rustre docteur... Ma malade fut guérie au bout de trois jours, ainsi qu'on nous l'avait prédit. »

Le *guérisseur* ayant refusé toute espèce de gratification, M. Ricard prit des renseignements sur son compte, et tous furent des plus favorables. Le professeur poursuit ainsi :

« J'avais appris au milieu de toutes mes informations que ce vénérable philanthrope guérissait les fiévreux comme par enchantement. Quelques jours après ma première visite, je lui conduisis un ouvrier forgeron, victime depuis dix-huit mois d'une fièvre tierce contre laquelle tous les fébrifuges de nos contrées et des pays du nouveau monde étaient venus échouer. Le bon paysan prit entre ses mains les poignets du malade, les quitta un instant, se signa, les reprit, murmura quelque chose, se signa de nouveau et lui dit : allez, mon fils, soyez guéri, et que rien ne vous gêne plus dans trois jours. A dater de ce moment même, la fièvre ne reparut plus. A présent, j'en appelle au jugement de tout homme de bonne foi et de sens, peut-on attribuer au hasard des guérisons si extraordinaires ? Quelques beaux-esprits riront peut-être de me voir croire fermement au pouvoir surprenant d'un homme sans instruction ; mais ni eux ni d'autres n'auront le talent de me persuader que

j'ai eu la berlue ou que j'ai fait un rêve. J'ai vu, j'ai bien vu, je ne rêvais point et je crois. Il est vrai que je ne suis ni académicien ni philosophe à la mode, et que, par conséquent, je ne me fais pas scrupule de me rendre à l'évidence. »

Je ne mettrai pas sous tes yeux, mon bon ami, d'autres faits analogues rapportés par le même auteur : je dois me borner ; ceux-ci, d'ailleurs, me semblent concluants. Passons donc à la troisième cause de ce qu'on est convenu d'appeler miracles, je veux dire au pouvoir de l'imagination sur la santé.

Personne ne nie ce pouvoir ; chacun sait, par exemple, qu'une violente émotion peut occasionner des maladies et même donner la mort, comme elle peut rendre la santé aux personnes atteintes de douleurs nerveuses : on a vu la chute de la foudre ou les approches redoutables de l'incendie guérir instantanément des paralytiques. Tout le monde sait combien une grande confiance dans un remède ou dans le médecin qui l'administre ajoute à son efficacité. Qui n'a entendu parler des cures nombreuses obtenues jadis par des pilules de pain dorées ?

L'expérience nous oblige donc à confesser l'existence de ces trois sources de prodiges ; mais connaît-on toutes les facultés des extatiques ? Non, probablement. Sait-on où s'arrête la puissance des *guérisseurs* ? Pas davantage. Qui assignera les bornes du pouvoir de l'imagination sur l'organisme ? Personne assurément. Où s'arrêtent les effets de ces deux dernières causes agissant de conserve ? On l'ignore, ou plutôt on nie ces effets, tant ils sont parfois prodigieux. Aussi, quand la foi dans un personnage très-sympathique, partant possesseur du don de guérir, a porté à son comble l'exaltation des masses populaires, on voit à son commandement des extatiques, possédés ou autres, revenir à leur état normal, des paralytiques jeter leurs béquilles et marcher. Ces guérisons, sont-elles le *nec plus*

ultra des miracles possibles ? Mon ignorance à cet égard me condamne au silence. Je terminerai ma lettre par une simple réflexion :

Comme, d'une part, on attribua toujours les guérisons dites miraculeuses à l'intervention de Dieu à qui tout est facile, on en concluait que tout était possible aux thaumaturges ; comme, d'autre part, les faits vont se défigurant et s'exagérant en passant de bouche en bouche, il est arrivé une chose attestée par l'histoire entière : quand on vient à écrire la vie d'un thaumaturge longtemps après sa mort, l'historien attribue à son héros des résurrections et d'autres prodiges impossibles que le peuple et le temps n'ont pas manqué d'ajouter à la liste des miracles possibles qu'il avait opérés.

Je t'ai dit les miracles que je rejette comme absurdes, et ceux que j'admettrai sans rougir, quand j'aurai la certitude que l'imposture — qui se glisse partout en civilisation — n'y a aucune part. Puis, s'il y a réellement, ainsi que je l'entends affirmer tous les jours, mais dont personnellement je n'ai aucune preuve, s'il y a des guérisons opérées sans la participation d'un *guérisseur*, ni l'influence de l'imagination, eh bien ! je le répète, je les attribuerai à l'intervention d'un ultramondain, ambigu ou non, à moins que l'on ne me donne une explication plus satisfaisante ; jusque là c'est, selon moi, le seul parti raisonnable à prendre.

FIN.

PETIT VOCABULAIRE

**des mots nouveaux et des mots employés dans un sens qui diffère
en quelque manière de l'acception usuelle.**

Lettres.

- AMBIGU.** — Élément de la série qui relie deux sous-séries contiguës. Exemple : la chauve-souris . . . 8^e
- AROMAL.** — Corps formé de matière impondérable, de lumière, par exemple, et par extension, la vie des corps aromaux 40^e
- ATTRACTION.** — Principe moteur. 3^e et suiv.
- **INSTINCTUELLE.** — L'instinct 5^e
- **PASSIONNELLE.** — La passion. 6^e
- **VITALE.** — L'attraction avec le secours de laquelle les êtres vivants donnent la vie à la matière inerte 4^e
- BANDE (petite).** — Corporation enfantine 21^e
- BARBARIE.** — Quatrième phase sociale. 11^e
- BINIVERS.** — Système astral formé d'univers »
- CABALISTE.** — L'une des trois passions distributives. Elle porte l'homme à l'intrigue, à la rivalité. . . 19^e
- CIVILISATION.** — Cinquième phase sociale, celle dans laquelle se trouve aujourd'hui l'Europe et l'Amérique 11^e
- COMPOSITE.** — L'une des trois passions distributives : entraînement irréfléchi qui enthousiasme les masses pour un but ou pour un homme. . . 19^e
- DAMOISELLAT.** — Corporation d'adolescents des deux sexes 21^e
- DAMOISELLE.** — Jeune fille faisant partie du damoisellat. »
- DAMOISEAU.** — Jeune garçon faisant partie du damoisellat. »

ÉDÉNISME. — Première phase sociale	11 ^e
ÉLÉMENTS SÉRIAIRES. — Les termes, les groupes et les sous-séries dont se compose une série	8 ^e
FAMILISME. — L'une des quatre passions affectives; elle porte l'homme à aimer sa famille.	»
FÉODALITÉ INDUSTRIELLE. — Sous-phase de la civilisation	11 ^e
GARANTISME. — Sixième phase sociale	11 ^e
GARANTISTE. — Qui appartient au garantisme.	»
GROUPE. — Élément de la série. Collection de termes formant un tout; les compagnies sont les groupes d'une armée	8 ^e
GROUPE (sous). — Subdivision du groupe. L'escouade est sous-groupe de la compagnie	»
HARMONIE. — Septième phase sociale. Pivot de la série des âges de l'humanité	11 ^e
HARMONIEN. — Qui appartient à l'harmonie	»
HORDE (petite). Corporation enfantine	11 ^e
INDUSTRIALISME. — Sous-phase de la civilisation.	11 ^e
MONDAIN. — L'homme charnel, qui appartient au monde visible	»
OMNIVERS. — La somme des puissances célestes du plus haut degré	»
PAPILLONNE. — L'une des trois passions distributives. Elle porte l'homme à varier ses occupations et ses plaisirs	19 ^e
PASSIONS. — Aiguillons qui forcent l'homme à agir.	»
PATRIARCAT. — Troisième phase sociale	11 ^e
PHALANGE. — Commune dont les habitants associés intégralement sont organisés suivant les lois de la série hiérarchique	20 ^e
PHALANSTÈRE. — Palais d'une phalange.	»
PHALANSTÉRIEN. — Habitant d'un phalanstère, et par extension, celui qui croit aux heureuses conséquences de l'organisation des phalanges.	»

- PIVOT.** — Le terme principal d'un groupe ou d'une série. Les capitaines, les colonels et les généraux sont des pivots »
- PRINCIPES.** — Il y a trois principes des choses : la matière, l'attraction et l'intelligence 2°
- QUADRINIVERS.** — Système astral formé de trinivers »
- RÉVÉLATIONS.** — Sources où le genre humain puise ses connaissances ; elles sont au nombre de trois : l'étude de la nature, l'étude du cœur humain, les traditions »
- SAUVAGERIE.** — Deuxième phase sociale 11°
- SÉRIARE.** — Qui appartient à la série »
- SÉRIE.** — Unité composée de parties. On distingue : la
- **CONFUSE.** — Celle dont les termes ne gardent aucun ordre. Exemple : un litre de sable 8°
 - **RÉGULIÈRE.** — Celle dont les éléments sont ordonnés d'une manière régulière. Les espèces suivantes sont régulières. »
 - **SYMÉTRIQUE.** — La série régulière dont les éléments sont ordonnés avec symétrie. Exemple : un flocon de neige. 9°
 - **SYMÉTRIQUE RADIÉE.** — La série dont les éléments pivotent autour de l'élément principal. Exemple : un arbre »
 - **SYMÉTRIQUE ÉQUILIBRÉE** — La série dont les éléments sont doubles et parallèles, comme les membres d'un animal. »
 - **PROGRESSIVE.** — La série dont les éléments vont grandissant en étendue ou en puissance. Exemple : le règne animal 8°
 - **PROGRESSIVE ÉQUILIBRÉE.** — La série formée de deux sous-séries progressives, l'une ascendante, l'autre descendante. Exemple : les phases de la lune 10°

- SÉRIE HARMONIQUE.** — La série dont les termes éloignés s'accordent, tandis que les termes qui se touchent discordent. Exemple : la gamme musicale 13^e
- **HIÉRARCHIQUE.** — La série dont les sous-séries, les groupes et les termes reçoivent l'impulsion du pivot suprême par l'intermédiaire des pivots inférieurs. Exemple : une armée. 14
- SÉRIE (sous.)** — Série qui fait partie d'une série plus considérable qu'elle. Un régiment est une sous-série d'une armée 14^e
- SÉRISTÈRE.** — Atelier d'une série de travailleurs . . . »
- TERME.** — L'élément rudimentaire d'une série. Le soldat est un terme de la série appelée régiment . . . »
- TRINIVERS.** — Système sidéral formé de binivers . . . »
- UNITÉISME.** — Sentiment religieux, passion qui porte l'homme à l'amour de Dieu et du prochain, et lui fait aimer le bien sous toutes ses faces . . . »
- UNIVERS.** — Système sidéral formé de tourbillons solaires »
- ULTRAMONDAIN.** — L'homme aromal, vivant hors du monde visible »
- VESTALAT.** — Corporation d'adolescents 21^e
- VESTALE.** — Jeune fille enrôlée dans le vestalat . . . »
- VESTALIQUE.** — Appartenant au vestalat »
- VESTAL.** — Jeune homme enrôlé dans le vestalat . . . »

TABLE.

	Pages.
Un mot au lecteur	5
1 ^{re} LETTRE. Position de la question	7
2 ^e — Les trois sources de nos connaissances consti- tuent trois espèces de révélation. — Cause de l'incrédulité	10
3 ^e — Loi de l'attraction. — Les attractions des miné- raux sont proportionnelles à leurs destinées.	18
4 ^e — Les attractions des végétaux sont proportion- nelles à leurs destinées	23
5 ^e — Les attractions des animaux sont proportion- nelles à leurs destinées.	25
6 ^e — Des attractions de l'homme	35
7 ^e — Nos besoins physiques, instinctuels et passion- nels sont des attractions. — Pourquoi les hommes ne sont pas heureux.	40
8 ^e — Loi du principe régulateur. — Pivots, ambigus, sous-séries, groupes, etc. — La série progres- sive ordonne le mobilier de la terre.	46
9 ^e — La série symétrique ordonne les éléments des minéraux ; la symétrique radiée, les organes des plantes ; la symétrique équilibrée, les or- ganes des animaux	53
10 ^e — La série progressive équilibrée régit les mo- ments de l'existence des minéraux, des végé- taux, des animaux, de l'homme, des villes, des nations, etc.	57
11 ^e — Chaque phase de la vie du genre humain en- gendre la phase suivante ; l'ensemble de ces phases forme une série progressive équilibrée.	64
12 ^e — Les institutions civiles, politiques et religieuses obéissent aux lois de la série progressive équi- librée. Il en est de même du jour et de l'année	74

	Pages.
13 ^e LETTRE. La série harmonique régit les vibrations des corps invisibles qui nous mettent en rapport avec ce qui se passe en dehors de nous.	79
14 ^e — L'homme introduit la série régulière partout où il désire voir régner l'ordre. — La série hiérarchique ordonne les rangs des créatures intelligentes	86
15 ^e — En toutes choses, il y a unité de système.	93
16 ^e — Il y a aussi économie de ressorts	98
17 ^e — Quatre grandes lois de la nature dont les solutions des problèmes que nous nous sommes posés sont des corollaires	103
18 ^e — Les trois révélations attestent que la destinée de l'homme est de gouverner la terre	104
19 ^e — Pour remplir leur mission, les hommes doivent s'ordonner en série hiérarchique.	114
20 ^e — Ce qu'on appelle phalange	122
21 ^e — 1 ^{re} Conséquence de l'organisation des phalanges : éducation universelle et intégrale. — Petite horde, vestalat, etc.	135
22 ^e — 2 ^e Conséquence : travail attrayant, pourquoi. — Établissement des <i>minima</i>	155
23 ^e — 3 ^e Conséquence : justice, liberté absolue, ordre parfait	164
24 ^e — 4 ^e Conséquence : loyauté en amour, garantie de paternité	168
25 ^e — 5 ^e Conséquence : santé, longévité, perfectionnement de l'espèce humaine	177
26 ^e — 6 ^e Conséquence : la propriété accessible à tous. 182	182
27 ^e — 7 ^e Conséquence : les joies de la famille pour tous. 185	185
28 ^e — 8 ^e Conséquence : la religion aimée et respectée de tous	191
29 ^e — 9 ^e Conséquence : bonheur général.	193
30 ^e — 10 ^e Conséquence : équilibre de population	199
31 ^e — La connaissance de la destinée humaine explique l'homme	205
32 ^e — Elle dévoile la cause et l'utilité du mal et en justifie Dieu	229

	Pages.
33 ^e LETTRE. Continuation du même sujet.	218
34 ^e — Prouvée par les révélations du cœur et celles de la nature, l'HARMONIE trouve sa confirmation dans les révélations du Verbe.	222
35 ^e — Continuation du même sujet.	229
36 ^e — Continuation du même sujet.	239
37 ^e — Continuation du même sujet.	248
38 ^e — L'accord des trois révélations promet à l'homme une autre vie après celle-ci	256
39 ^e — Suite de la précédente.	260
40 ^e — Hypothèse touchant la vie future	266
41 ^e — Est-ce le corps aromal qui pense durant les crises extatiques?	271
42 ^e — Pivot et ambigus, ultramondains, providence terrestre de l'humanité.	280
43 ^e — La métempsychose bi-composée inspire la mo- rale la plus pure et la plus utile, et lui assure la sanction la plus efficace	289
44 ^e — Elle atteste la puissance, l'économie, la justice et la bonté de Dieu	295
45 ^e — Les trois révélations s'accordent pour rendre témoignage en faveur de la métempsychose bi- composée. Résumé des raisons qui rendent probable cette solution du grand problème de l'autre vie	303
46 ^e — L'instinct nous assurant que Dieu existe, d'où vient le doute à cet égard	308
47 ^e — L'existence de Dieu prouvée par les trois espè- ces de révélations	315
48 ^e — Les astres sont des êtres vivants et intelli- gents.	325
49 ^e — Continuation de l'hypothèse touchant la nature de Dieu ; systèmes solaires, univers.	333
50 ^e — Suite : binivers, trinivers, etc.; Dieu.	344
51 ^e — Vraisemblablement, les astres comptent parmi leurs fonctions celle de créer leurs mobiliers. — Sort réservé à l'âme, à la mort du corps aromal. — Fin du monde	351

	Pages.
32^e LETTRE. Mon symbole de Toi ou résumé des lettres précédentes	358
1^{re} NOTE. Cause et utilité des schismes et des philosophies négatives	361
2^e — L'amour du bien et du juste accompagne le sentiment religieux. Ce sentiment étant inné chez l'homme, les négations ne suffisent pas à son esprit ; il lui faut des affirmations . . .	363
3^e — Les improductifs en civilisation.	364
4^e — La paresse innée ne peut exister. Pourquoi il y a aujourd'hui des paresseux	365
5^e — Missions des personnes inconstantes en amour.	367
6^e — Les critiques de Fourier	370
7^e — On n'a pas fait l'essai d'un phalanstère. — Pourquoi les phalanstériens ne sont pas plus nombreux. — Celui qui croit en Dieu, s'il est conséquent, croit nécessairement à la possibilité du bonheur sur la terre	371
8^e — L'Évangile de saint Jean. — Morale de Jésus .	373
9^e — Un fait qui semble indiquer que les souvenirs ne sont pas conservés dans un organe spécial	383
10^e — Des miracles.	384
Petit vocabulaire.	389

FIN DE LA TABLE.

WID-LC

BL66 .576 x

Lettres a mon frere sur mes croyanc

Widener

AIEK3776



3 2044 002 668 267



